

66e année, No 42

Montréal, 26 février 1955

PER
S-400
CON

Le Samedi

MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

10 cents

DANS CE NUMERO :

- Ecoles d'arts et métiers du Québec,
par GERARD VIOT
- LE SURVENANT, par GERMAINE GUEVREMONT
- DANS LE MONDE SPORTIF, par OSCAR MAJOR
- TRAPPEUR CONTRE BANDIT,
Un roman d'aventures de PIERRE OLASSO



Jean-Paul Dugas



Pour aller en Europe

...rien de mieux qu'un

SUPER Constellation d'AIR CANADA

Lorsque vous partez pour l'Europe en avion, vous désirez voyager vite, confortablement, en toute sécurité, et bénéficier d'un service attentif et impeccable. AIR CANADA vous offre tout cela, à bord de ses magnifiques SUPER Constellation. Et, pour chaque envolée, vous avez le choix entre deux classes!

Vous pouvez voyager en première classe, dans un luxe dépassant tout ce à quoi vous pourriez vous attendre. Les repas délicieux (cuisine européenne) sont précédés et accompagnés de vos breuvages préférés... Et, vous passerez une nuit reposante, allongé dans un moelleux fauteuil-couette.

Vous pouvez aussi faire le voyage, en tout confort et économiquement, en classe "touriste": larges et profonds fauteuils à dossier inclinable, service empressé... et excellents repas offerts par AIR CANADA.

Que vous fassiez le voyage en première ou en classe "touriste", AIR CANADA vous offre un confort parfait!

MONTREAL - GLASGOW:

1 ^{ère} CLASSE — \$367.00 aller	"TOURISTE" — \$268.00 aller
\$660.60 aller-retour	\$482.40 aller-retour

TARIFS RÉDUITS HORS-SAISON EN VIGUEUR JUSQU'AU 31 MARS

Adressez-vous à une agence de voyages,
aux guichets des chemins de fer ou aux
bureaux d'Air Canada.

**TRANS-
CANADA
AIR
LINES**



Aux Quatre Coins du Québec

par CLAUDE DERY

On installera prochainement, au service de la blanchisserie de la Dominion Textile de Magog, une nouvelle machine lourde, longue de 400 pieds, pouvant recevoir, à travers ses rouleaux et dans ses bains multiples, plus de 2 milles de coton avant que ne se complète le procédé du blanchissage.

Un jeune céramiste de Sherbrooke, Maurice Savoie, est revenu enchanté de la métropole et des amis des Beaux-Arts. Il a exposé ses oeuvres à l'Ecole du Meuble, sous l'égide de l'Office provincial de l'Artisanat et de la pe-

tite industrie. Aussitôt de retour à Sherbrooke, Maurice Savoie s'est lancé au travail dans son atelier en vue de répondre aux demandes nombreuses de ses admirateurs.

Trois nouvelles écoles sont projetées à Jonquière car les inscriptions trop nombreuses restreignent grandement le logement des écoliers. Une école de 8 classes pour filles sera élevée dans une nouvelle paroisse, une autre de 8 classes également recevra les garçons dans la paroisse Sainte-Marie Médiatrice et l'on agrandira de 14 classes, le couvent Notre-Dame du Carmel.

La compagnie de papier « Rolland Limitée » de Mont-Rolland a tenu à commémorer religieusement les 50 années d'existence de la firme. Mgr Emilien Frenette célébra une messe pontificale à cette occasion, dans l'église de la paroisse. Le prélat prononça aussi le sermon de circonstance.

Les marathons de chaises berçantes se multiplient dans la région de Shawinigan et attirent l'attention de milliers de citoyens. Le dernier record est détenu par un costaud de 212 livres, Robert Gignac, qui s'est bercé sans arrêt durant 37 heures, 45 minutes et 35 secondes.

On parle beaucoup de la réouverture du vieux Palais de Justice à l'Assomption à la suite de la nouvelle voulant que l'on nomme à Québec trois nouveaux juges de district, portant leur nombre à 45 dans la province. A l'Assomption, toutes les causes de \$200 ou moins y seront jugées.

Une nouvelle école au coût de \$304,490 sera construite à Baie-Comeau. Le Conseil Municipal de l'endroit s'occupe activement de la chose et le contrat est accordé à la compagnie Julien & Jacob. Entre-temps, les employés de la ville jouiront d'un plan de pension, à compter de janvier 1955.

Quelques milliers de scouts du Québec participeront, en août prochain, au 8e Jamboree mondial qui se tiendra à Niagara. Les 10,000 chefs scouts qui siégeront sous la tente causent un problème pour le cuisinier en chef. On commandera 20 tonnes de viande, 150,000 pains, 140,000 pintes de lait, 500,000 livres de pommes de terre, 40,000 tartes, 176,000 pots de confiture et 400,000 gâteaux... entre autres choses!

Une somme rondelette de \$434,460.58 a été souscrite par la population de la région de Saint-Georges de Beauce en faveur de l'agrandissement du Séminaire. En tenant compte des versements à terme, la campagne de souscription a rapporté \$609,731.27. Nos gens prouvent ainsi l'intérêt qu'ils portent à la cause de l'éducation.

Garçonnettes et fillettes de Saint-Hyacinthe auront l'avantage de s'initier au théâtre sous toutes ses formes. Une nouvelle troupe est sur pied et sera dirigée dans des représentations mettant en vedette des textes de Jeanne Daigle, écrivain de la cité maskoutaine.

Une nouvelle coopérative d'habitation, la Société Familiale et du Commerce de Richmond, a complété en 1954 dix maisons dont le coût s'établit entre \$6,000 et \$13,000. Neuf autres maisons seront terminées sous peu. La Société des Artisans a coopéré financièrement à cette réalisation.

Le vieil immeuble qui a servi durant nombre d'années de bureau postal à Granby peut être acheté par la ville moyennant une somme de \$5,000. Toutefois, le maire Boivin est plutôt d'avis que le gouvernement devrait céder cet immeuble pour fin d'éducation publique. La ville devra de toute façon réparer cet immeuble avant d'y installer son Musée des Beaux-Arts, sa Bibliothèque et sa Cinémathèque municipales ainsi que son bureau touristique. Les pourparlers se continuent.

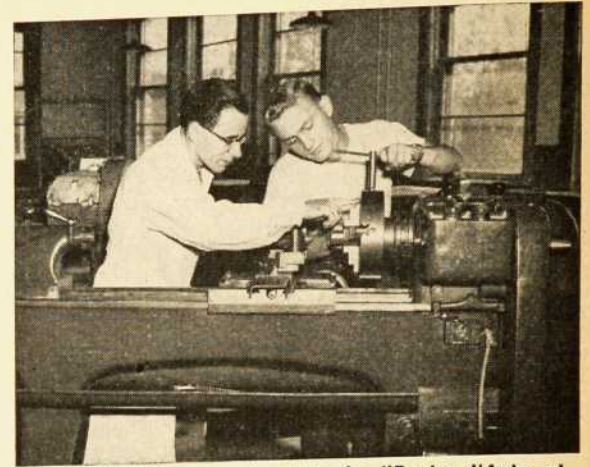
#



L'honorable Paul Sauvé, ministre du Bien-Être social et de la Jeunesse, remet un prix spécial à un élève qui s'est distingué au cours de l'année scolaire 1953-54.



Atelier de soudure de l'Ecole d'Arts et Métiers de Saint-Jean d'Iberville. Démonstration par le professeur Roger Chavanne, devant un groupe d'élèves, d'un exercice de soudure oxyacétylénique.



On voit ici un professeur de l'Ecole d'Arts et Métiers d'Amos montrant à un élève comment centrer une pièce dans un mandrin à quatre mâchoires. (Service provincial de Ciné-Photographie)

Ecoles d'Arts et Métiers du Québec

Une organisation magnifique, un enseignement de premier ordre donnent à tout jeune Canadien-français la possibilité de posséder le métier qu'il aimera.

par GERARD VIOT



Panneau de distribution électrique monté par les élèves de l'Ecole des Arts et Métiers de Montréal, s. est.



Atelier de menuiserie. Un élève de 2e année, Métiers, exécute un modèle d'escalier, l'une des réalisations les plus difficiles du cours de menuiserie.

NOUS AVONS DÉJÀ DIT, dans un article précédent, qu'il existe au Québec une quarantaine d'écoles des Arts et Métiers. Elles ont été fondées dans les centres importants, s'efforçant de répondre aux besoins de la population et de l'industrie locale par les spécialités qu'elles enseignent. On peut y suivre deux cours différents : le cours de métier : deux ans, pour la formation d'ouvriers spécialisés, et le cours technique de trois ans (qui se termine par une quatrième année à l'Ecole Technique), pour la formation de contremaîtres et d'hommes appelés à remplir des fonctions supérieures.

Il ne nous a pas été possible de parcourir toutes les écoles situées aux quatre coins de la province. Notre enquête se limitera donc à la région montréalaise, mais il est facile au lecteur d'en conclure de ce qui se passe ailleurs.

Il y a trois écoles des Arts et Métiers à Montréal : Section nord, 7345, rue Garnier, directeur M. Richard C. Dolan ; Section Ouest, 4976 ouest, rue Notre-Dame, directeur M. Emile Lockwell ; Section Est, 3320 rue Hochelaga, directeur M. Paul Gingras. L'ensemble groupe 864 élèves durant les cours du jour et plus de 1,700 pour les cours du soir. Elles enseignent toutes trois des métiers de base : menuiserie générale et de construction, électricité, ajustage. En outre, la Section Nord donne des cours de radio, réfrigération et soudure ; la Section Ouest, modèlerie, ferblanterie, plus une section de langue anglaise pour la confection de meubles (car les cours de l'Ecole du Meuble ne se donnent qu'en français) ; la Section Est, modèlerie et fonderie.

Pour être admis dans les cours de métiers, il faut un certificat équivalant au moins à la 7e année ; à la 9e année, pour les cours techniques.

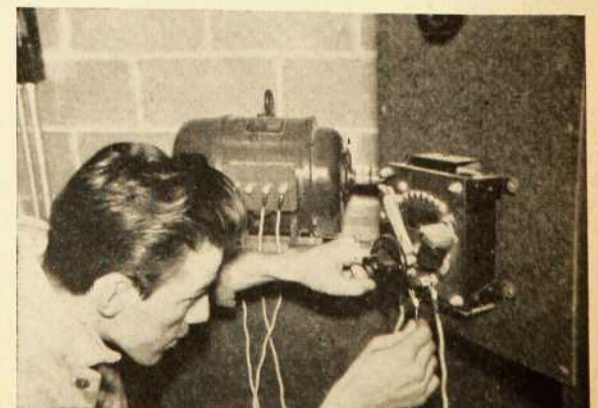
L'enseignement se divise en trois parties : formation générale, cours théoriques, travaux pratiques. C'est-à-dire qu'au cours des métiers, on apprend le français, l'anglais, les mathématiques, la lecture de plans, les sciences élémentaires, la sociologie. Au cours technique, on pousse davantage les matières précitées et on ajoute le croquis, le dessin industriel, la mécanique, la physique, la chimie, la théorie de l'électricité, l'étude des matériaux de construction et des éléments de machines. Suivant les spécialités et les années,

la répartition de l'emploi du temps peut varier, mais, en moyenne, les élèves passent un tiers de leurs heures de travail dans les ateliers. Tous font un stage général, d'un semestre pour le cours de métier, d'un an pour le cours technique, avant d'avoir à se spécialiser. Disons enfin que la moyenne des élèves varie entre 14 et 19 ans.

Et, avant d'en venir à notre visite de l'Ecole des Arts et Métiers de la Section Est de Montréal, nous voulons ajouter un commentaire à l'intention des parents. Leur collaboration avec l'école est indispensable. Tout en réservant tous leurs droits à la supervision de l'éducation donnée à leurs enfants, ils ne doivent pas manifester leur confiance aux maîtres auxquels ils les ont eux-mêmes confiés.

En particulier, ils ne doivent pas influencer trop leur fils dans le choix de sa spécialité, même s'ils croient bien faire. Ce choix est fort important et doit tenir compte des capacités autant que des goûts du jeune homme qui n'est pas forcément apte à prendre le même métier que son père. L'élève qui entre dans une école des Arts et Métiers passe des tests sous l'égide du Centre d'Orientation de la Jeunesse. Son stage l'éclaire sur ses goûts et lui permet de choisir une spécialité avec plus de pertinence. Au cas où ce choix serait contre-indiqué pour des raisons précises, les professeurs de l'école sont mieux placés que quiconque pour le déterminer et donner de judicieux conseils. De plus, les parents et la famille ont trop tendance à pousser les jeunes vers les métiers qui payent le plus. Mais à quoi sert-il à un homme d'aborder la vie en faisant chaque jour un travail qui ne lui plaît pas, même s'il rapporte quelques dollars de plus ? Il ne fait pas de doute qu'on va toujours plus loin dans la branche que l'on aime, même si le salaire de base semble inférieur.

Enfin, nous devons relever le cas des parents qui, après avoir fourni un effort pour faire étudier leur fils pendant un an, le retirent de l'école sous prétexte qu'il est capable de gagner sa vie. Ce qui paraît attrayant dans les débuts se paye toute une vie et mérite qu'on y réfléchisse.



Atelier d'électricité. Bobinage et réglage d'un moteur.



Ci-contre, à l'atelier de modélerie, un élève fabrique un modèle ou pièce de machine qui servira subsequmment dans l'atelier de fonderie. — Ci-dessus, l'élève est à mouler dans le sable le modèle que vient de lui remettre l'atelier de modélerie. Dernière vignette, le métal en fusion est coulé dans le moule.

ÉCOLE DES ARTS ET MÉTIERS DE MONTRÉAL, SECTION EST

Afin de donner à nos lecteurs une idée plus précise de ce qui se fait dans nos écoles des Arts et Métiers de la province, nous sommes allés visiter la Section Est, rue Hochelaga, à Montréal. Elle nous est apparue à la fois typique et modèle.

La Section Est a pris possession de ses locaux en janvier 1949. Elle était auparavant dans l'immeuble de la rue Letourneau qu'occupe aujourd'hui l'École des Métiers Féminins. Le directeur, Paul Gingras, en fonction depuis 1945, me reçoit avec un large sourire et je ne tarde pas à réaliser combien son métier le passionne. Il aime la jeunesse et se montre fier d'un ancien élève qui, en quelques années, est devenu beaucoup plus riche que lui. Je retrouverai ce même dévouement admirable chez tous les professeurs qu'il me sera donné de rencontrer ici.

— « Nous avons 260 élèves le jour, dont 104 pour le cours technique et 550 élèves le soir. Ils se recrutent en général dans la région, ce qui prouve bien l'efficacité de la politique provinciale de décentralisation de l'enseignement. Les tests d'admission nous permettent une bonne sélection ».

Ainsi parle M. Gingras, tout en me faisant visiter ses magnifiques locaux tout neufs. Rien ne manque, du gymnase-théâtre au réfectoire. Tout est clair, hygiénique; on travaille sans cesse à des améliorations, car ce sont les élèves qui ont fait l'aménagement intérieur et le mobilier.

Nous commençons la visite par les ateliers d'électricité dans lesquels on suit facilement la progression de l'élève qui, incorporé à un groupe de 15, fait une suite de tests et d'exercices: initiation aux circuits électriques à l'aide de tables spéciales, confection des joints si importants, car c'est de mauvais montages électriques que découlent souvent les incendies, téléphones et appareils anti-vols, installations électriques, moteurs dans sa théorie et sa pratique, bobinages, etc. On dispose là d'un matériel remarquable. Il y a tout un jeu de cabines en charpente représentant une maison en construction et là, les élèves ont à y faire des installations électriques complètes à partir d'un compteur. Il y a des bancs de moteurs et un tableau (monté par les élèves) permettant de disposer des divers types de courant utilisés dans les maisons ou dans l'industrie. Chaque jour apporte une amélioration.

Nous sommes passés ensuite dans l'atelier de menuiserie qui enseigne les bois, leur assemblage et la construction, sauf le placage. Le menuisier ne doit rien ignorer des machines moder-

nes qu'il rencontrera par la suite dans les ateliers, mais il doit également être capable de travailler à la main. On lui apprend tout cela avec suffisamment de variété pour qu'il ne soit pas frappé d'ennui. Les travaux pratiques s'appuient évidemment sur les connaissances théoriques apprises par ailleurs dans l'école, en particulier le dessin qui, pour le travail du bois, a une extrême importance. Avant d'entreprendre quoi que ce soit, l'élève doit faire son traçage, sur bois ou sur papier. A la fin de l'année, les élèves de l'École de la Section Est construisent une maison grandeur nature. Toutes les spécialités y collaborent. Il n'y manque rien, depuis les montants de fenêtre jusqu'aux meubles de la cuisine. Cette maison est le clou de l'exposition de fin d'année. On la démonte ensuite pour en vendre les éléments utilisables. C'est vraiment l'exercice le plus vivant qu'on puisse imaginer.

Il n'est pas donné à tout le monde de faire un bon modèleur. Cette spécialité est réservée aux élèves particulièrement doués qui doivent acquérir de nombreuses connaissances: dessin, traçage, fonderie, mécanique, ajustage, travail du bois, etc., enfin une formation qui demande quatre ans de travail appliqué.

Comme la menuiserie, la fonderie de la Section Est est un vrai modèle du genre. Les élèves y trouvent tout le matériel désirable et sont prêts à confectionner ce qui leur manque. Personnellement, j'ai été passionné de voir comment on fondait une pièce à partir du modèle en bois fourni par le modèleur. On reporte l'empreinte du modèle dans du sable spécial qui doit être à un degré d'humidité parfait pour se tenir sans faire « souffler » le métal. Bien entendu, il y a des complications. Certaines pièces doivent être munies de trous. Il faut alors ajouter des parties de sable cuit dans le moule, il faut prévoir des cheminées pour que le métal en fusion se répande également partout. On ne doit couler qu'avec précaution et à une certaine température, variable d'ailleurs. C'est ainsi, dans une empreinte de sable, qu'on fait des pièces d'acier pesant jusqu'à cent tonnes (mais pas à l'école où l'on se contente de petits éléments qui tous ont un usage prévu). Quand il s'agit de produire en masse des pièces identiques, on peut recourir à des moules métalliques qui ne sont pas valables cependant pour couler plus de 50 livres de métal à la fois. Il y a tout l'équipement désirable à la Section Est, un magnifique creuset chauffant à l'huile et muni d'une soufflerie, un cubilot

(miniature) pour faire de la fonte à très haute température. Les élèves apprennent à faire des alliages dont on leur indique les diverses propriétés. Il y a un four pour la cuisson des « noyaux » de sable ou pièces servant à faire réserves et trous dans les pièces coulées. Toute pièce coulée est ensuite usinée.

Pour le profane, c'est évidemment l'atelier d'ajustage qui demeure le plus impressionnant. Là sont réunies des machines magnifiques comme dans l'usine à la fois la plus moderne et la plus complète. Ce matériel n'a pas coûté moins de \$200,000, ce qui n'a rien d'étonnant: tours perfectionnés, scies, perceuses, raboteuses, poinçonneuses, tours semi-automatiques pour la production industrielle. Rien n'y manque!

Et ceci nous inspire en passant une réflexion d'importance: l'enseignement technique, pour être bien fait, est très coûteux, l'équipement intérieur des écoles est souvent beaucoup plus cher que l'école elle-même et doit être renouvelé avant même d'être usé parce que démodé. Si l'on dénombre les écoles de la province en considérant qu'elles sont toutes impeccables, on peut mesurer les capitaux investis là par le gouvernement provincial. Mais c'est un bon placement puisque ces écoles sont indispensables à l'économie du Québec, donc à la survie des Canadiens-français. Si on ne formait pas coûte que coûte une main-d'œuvre compétente, les industries déperiraient ou feraient appel à des ouvriers étrangers, comme c'est encore souvent le cas dans bien des branches nouvelles.

Revenons-en à l'atelier d'ajustage. Les élèves commencent leur apprentissage par une série d'exercices pratiques qui les familiarisent avec les outils tout en leur permettant d'éprouver leurs connaissances théoriques des métaux et de la lecture des plans. Chacun doit savoir forger ses outils et les entretenir, ce qui n'est pas toujours facile quand il s'agit d'affûter une scie ou une foreuse. Puis, peu à peu, on en vient au travail sur des machines de plus en plus compliquées.

Les cours du soir dans cette école ont l'allure de cours particuliers. Après avoir satisfait aux exercices de base, celui qui vient là pour se perfectionner, en arrive à faire seul, sous la direction vigilante de son professeur, ce

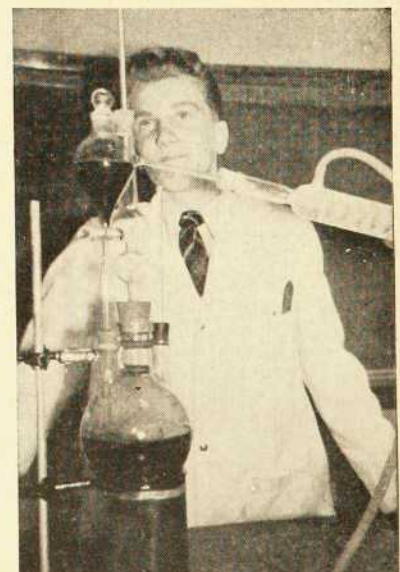
dont il est capable. Les cours du soir ont, à juste titre, un immense succès. De nombreuses compagnies poussent leurs employés à se perfectionner ainsi; il y en a même qui payent leurs ouvriers à cette fin.

Nous en venons maintenant à la question importante que tous se posent avant d'entreprendre de nombreuses années d'étude: Où mène l'École des Arts et Métiers? Elle peut mener très loin certains individus dynamiques. Mais l'on peut dire que, d'une façon générale, l'élève sortant de 2e année trouve facilement du travail comme ouvrier spécialisé — tout en reconnaissant que certaines grandes compagnies ne l'admettront comme technicien pro-

[Lire la suite page 31]



Tous les élèves des Ecoles d'Arts et Métiers apprennent le dessin industriel.



Un élève de 3e année Technique est à faire une expérience en laboratoire de chimie. Photos du professeur G. Honeyman.



Pierre-Côme Provençal (Georges Toupin) donne à son fils, Odilon, (Yves Letourneau) une leçon sur la gestion de la ferme et la façon de faire chantier.

"LE SAMEDI" présente

en exclusivité :

Onzième épisode

donner au Survenant s'il va soigner ta soeur. Tu m'as ben compris ?

Beau Blanc — J'ai tout' compris.

Pierre-Côme — J'ai beau pas posséder la loi sur le bout' de mes doigts, j'en sais assez long pour pas laisser le Survenant soigner comme un docteur au Chenail du Moine. On va y voir !

Beau Blanc — Vous faites ben, monsieur le maire.

SCENE II

Beau Blanc, le Survenant, Phonsine.

Chez le père Didace, à la veillée.

Phonsine — Qui c'est qui a l'courage d'arracher l'perron de même ? Va donc voir à la porte, Survenant !

Beau Blanc (Entrant en trombe) — Viens-t'en vite, Survenant ! Ho !

Phonsine — Journée d'la vie ! J'crè-yais que c'était l'tonnerre qui tombait sur la maison.

Beau Blanc — Faut que tu viennes de suite, de suite à la maison paternelle, Survenant !

Survenant — Commence par te cal-

"Belle comme le jour", a dit le Survenant en parlant de l'Ange à DeFroi qu'il appelle Petite Ange.

Vivant à l'écart, ayant choisi de fuir la communauté paroissiale, et pauvres comme des rats de grange, les DeFroi sont les "dechetés" du Chenail du Moine. Comme ils ne pratiquent pas leur religion, on attribue à une malédiction du Ciel les malheurs qui pleuvent sur eux. Seul Beau Blanc fait le lien entre les gens de la paroisse et la maison — la maison paternelle — si le besoin se fait sentir trop durement.

La rumeur de la visite du Survenant chez les DeFroi, alors que Petite Ange était seule à la maison paternelle, a vite fait le tour de la paroisse. Beau Blanc est le premier à la propager, pour un motif bien naturel, quand on sait que le Survenant, par sa présence chez le père Didace, lui fait perdre du travail.

Les jeunes filles, depuis la petite maîtresse d'école, Rose de Lima Bibeau, jusqu'à la douce infirme Angéline, voient d'un mauvais oeil le Survenant, qu'aucune d'entre elles n'a réussi à retenir, s'intéresser à une pauvre.

SCENE I

Pierre-Côme Provençal, Beau Blanc.

Sur la route.

Beau Blanc — Mossieu Porvençal, mossieu le Gros Gras, quèqu'un a-t'y le droit de rentrer dans la maison des autres, sans permission ?

Pierre-Côme — Personnellement... en personne, j'le pense pas. Mais auparavant... faudrait que j'vinssis savoir au juste comment c'est que c'est arrivé.

Beau Blanc — Quèqu'un qui rentre de même, je peux... le faire arrêter, le mettre dans l'cachot ?

Pierre-Côme — J'ai pas dit ça, Beau Blanc.

Beau Blanc — Le Survenant avait pas le droit de venir chez nous, dans la maison paternelle. J'veux p'us qu'il vienne chez mon père, mon père à moi.

Pierre-Côme (Etonné) — De quoi c'est que tu m'apprends là, Beau Blanc ? Le Survenant serait allé chez vous ?

Beau Blanc — D'abord que je vous l'dis, mossieu Provençal. Vous savez ben que j'vous gazouillerais pas des belles menteries à votre face !

Pierre-Côme — Mais, quand ça ?

Beau Blanc — Hier, hier après-midi,

il est allé parler à Tite Soeur. J'ai pas aimé ça quand j'ai aperçu de loin qui se sauvait comme un lièvre.

Pierre-Côme — Il devait pas courir ben fort. C'est pas un sauveux, le Survenant. Mais, ton père, lui ? De quoi c'est qu'il faisait tandis ce temps-là ?

Beau Blanc — Il a pas toute sa tête à lui, par bouts de temps.

Pierre-Côme — Ouais ! Le Survenant rendu à la maison paternelle ! Tu m'apprends une nouvelle, Beau Blanc.

Beau Blanc — Je peux-t'y le faire arrêter ?

Pierre-Côme — Pas trop vite, Beau Blanc. Laisse-moi le temps de réfléchir. Es-tu capable de me dire une chose ?

Beau Blanc — Le Survenant est pas pour venir faire son survenant à la maison paternelle. J'm'appelle pas le père Didace, moi.

Pierre-Côme — Si Didace t'entendait ! Mais c'est pas ça. Le Survenant s'est-y offert à soigner ta p'tite soeur ?

Beau Blanc — Je l'sais pas, mossieu Provençal, mais y a moyen de l'savoir.

Pierre-Côme — Surveille ça d'proche, mon Beau Blanc. Si jamais le Survenant cherchait à soigner ta petite soeur, avertis-moi sans faute. Perds pas d'temps.

Beau Blanc — Juré. Craché.

Distribution du SURVENANT, à la Télévision et à la Radio (CBF et CBFT)

Personnages	Télévision	Radio
Le Survenant	Jean Coutu	Jean Coutu
Didace Beauchemin	Ovila Légaré	Ovila Légaré
Amable Beauchemin	Bernard Hogue	Bernard Hogue
Phonsine Beauchemin	Suzanne Langlois	Suzanne Langlois
Angéline Desmarais	Béatrice Picard	Béatrice Picard
Beau Blanc	Marc Favreau	Jean Duceppe
Pierre-Côme Provençal	Georges Toupin	Georges Toupin
Odilon Provençal	Yves Letourneau	Jean Lajeunesse
Joinville Provençal	Jean-Claude Robillard	Jean Mathieu
Bedette Salvail	Marjolaine Hébert	Marjolaine Hébert
Jacob Salvail	Georges Bouvier	Georges Bouvier
Maria Salvail	Lucille Cousineau	Yvette Lorrain
Acayenne (Grosse Madame)	Germaine Giroux	Denise Pelletier
Rose de Lima Bibeau	Monique Lepage	Reine France
Docteur Desgrosseilliers	François Lavigne	François Lavigne
Paquet Paulhus	Armand Leguet	Henri Poitras
Curé	J. Léo Gagnon	J. Léo Gagnon
Oncle Zéphyr	Ernest Guimond	Ernest Guimond
Marie-Amanda	Madeleine Sicotte	Madeleine Sicotte
L'Ange à DeFroi (P'tit Ange)	Madeleine Touchette	Madeleine Touchette

Réalisateur de la TV : Maurice LeRoux.

LE SURVENANT

Un scénario par semaine
du grand roman radiophonique
et télévisé de GERMAINE GUEVREMONT

mer. Après tu nous diras ce qu'il en est.

Beau Blanc — C'est ma Tite Soeur, ma Tite Soeur à moi, qui te fait demander. Elle pense qu'elle va mourir.

Survenant — Elle est si mal que ça ?

Beau Blanc — Ben mal. Ben mal. Elle pourrait trépasser... de même.

Phonsine — C'est-y épouvantable ! La pauvre p'tite fille !

Survenant — Tu ferais mieux d'aller vite chercher un docteur à Sorel.

Phonsine — Ben oui. Le docteur Desgroseilliers qui est un si bon docteur.

Beau Blanc — Tite Soeur a pas un jeu pour attendre. Puis j'peux pas la laisser toute seule ben longtemps.

Survenant — Dans ce cas-là, Beau Blanc, j'irai moi-même à Sorel chercher le docteur Desgroseilliers.

Beau Blanc — Mais il est jamais là. Il est toujours parti aux malades, loin, loin.

Survenant — Il y en a d'autres médecins. J't'en ramènerai un coûte que coûte.

Phonsine — Nous autres, au Chenail du Moine, on est ben accoutumés avec le docteur Desgroseilliers. C'est lui qui soigne tout le monde.

Survenant — J'en trouverai un à Sorel.

Beau Blanc — Fais pas ça, Survenant. Y's'lève une tempête du diable. Le cheval au père Didace sera à la nage dans la neige. Je l'connais le Pommelé ; il aime pas la neige. Viens donc à la maison paternelle, Survenant. C'est toi que Tite Soeur veut voir.

Phonsine — C'est encore de valeur, Survenant. On laisse pas mourir une bête toute seule. A plus forte raison...

Survenant — Pas une jeunesse, belle comme le jour.

Beau Blanc — Arrive, grand-dieu-des-routes !

SCENE III

Le Survenant, Petite Ange.

La scène se passe le même soir, chez DeFroi.

Petite Ange — J'crèyais jamais de vous revoir sur la terre.

Survenant — Ah ! une chose, une autre. Et je n'osais pas revenir ici.

Petite Ange — De quoi c'est qui vous en empêchait ?

Survenant — Pauvre Petite Ange ! (Il lui prend la main) Ça te fait rien si je te dis tu, et si je t'appelle Petite Ange ?

Petite Ange — Ça me fait du bien. Mais moi, j'sais pas comment c'est qu'il faut vous appeler. Quand j'parle de vous, j'dis toujours : l'homme.

Survenant — Appelle-moi... Survenant.

Petite Ange (Avec effort et gênée) —

Survenant... personne vous a chassé quand vous êtes venu me voir la dernière fois, la fois que j'vous ai fait signe dans la vitre ?

Survenant — Non, personne.

Petite Ange — Pourquoi d'abord que j'vous ai attendu pour rien ?

Survenant — Ma Petite Ange, tu vis dans un autre monde.

Petite Ange — Pas encore. Mais... ben vite !

Survenant — Quand je parle d'un autre monde, ce n'est pas celui que tu crois. Y a encore de l'espoir pour toi.

Petite Ange (Se raccrochant à l'espérance) — Vous dites pas ça pour vrai, Survenant ?

Survenant — Si je ne le pensais pas, j'me contenterais de me taire.

Petite Ange — Beau Blanc me parle tout le temps d'la mort, comme si elle pouvait arriver d'une minute à l'autre. J'ai fini par m'accoutumer. Faudrait pas me donner d'espérance pour rien.

Survenant — Mais tu parles passablement pour une petite malade.

Petite Ange — A c't'heure que la crise est passée, y a pas d'soin. Vous pensez pour vrai que j'peux remonter la côte ? Que j'peux vivre ?

Survenant — A la condition de t'aider, de ne pas t'abandonner. Faut lutter. Faut vouloir vivre.

Petite Ange — Ça vous choquera pas, Survenant, si j'vous dis que depuis que j'vous connais... j'pense moins à la mort.

Survenant — Les petites filles malades doivent penser à guérir premièrement. Qu'est-ce que tu prends pour ta toux ?

Petite Ange — Le sirop qui est là sur le chiffonnier, dans la fiole.

Survenant (Le Survenant se lève, débouche la bouteille et en sent le contenu) — De la mélasse ?

Petite Ange — Oui, avec du vinaigre puis une noix de beurre. Ça m'soulage sur le moment. Mais tout de suite après, je r'commence à tousser.

Survenant — Je pense bien. En fait de sirop pour le rhume, j'ai déjà connu mieux. Et qu'est-ce que tu manges ? Manges-tu un peu ? As-tu de l'appétit ?

Petite Ange — Pas pour la peine. Rien me tente. J'prends un peu de pressis.

Survenant — Veux-tu dire du persil ?

Petite Ange — Du pressis, c'est le jus d'la viande qu'on presse. Ils m'en pressent de temps à autre. Mais j'ai pas de goût pour rien manger.

Survenant — Tu ne peux pas avoir faim, à vivre enfermée, encabannée en-

tre quatre murs, toutes les fenêtres bien calfeutrées, je parierais.

Petite Ange — Beau Blanc les a condamnées. Y a des fois que j'manque d'air.

Survenant — Le printemps finira par arriver. Tu respireras mieux. La faim va te revenir.

Petite Ange — C'est pas tant la nourriture qui me manque, Survenant, que...

Survenant — Que... quoi, Petite Ange ? Si j'peux faire quoi que ce soit, compte sur moi.

Petite Ange — La compagnie... me manque encore plus. Si j'avais qu'un à qui parler. Dans l'jour j'suis toujours toute seule à la journée longue. Le soir, j'ai Beau Blanc. Mais c'est guère mieux. Si j'avais qu'un qui m'conterait des histoires ! Des fois, j'm'en conte, mais j'ai beau les farder puis essayer d'les changer, j'les connais par coeur.

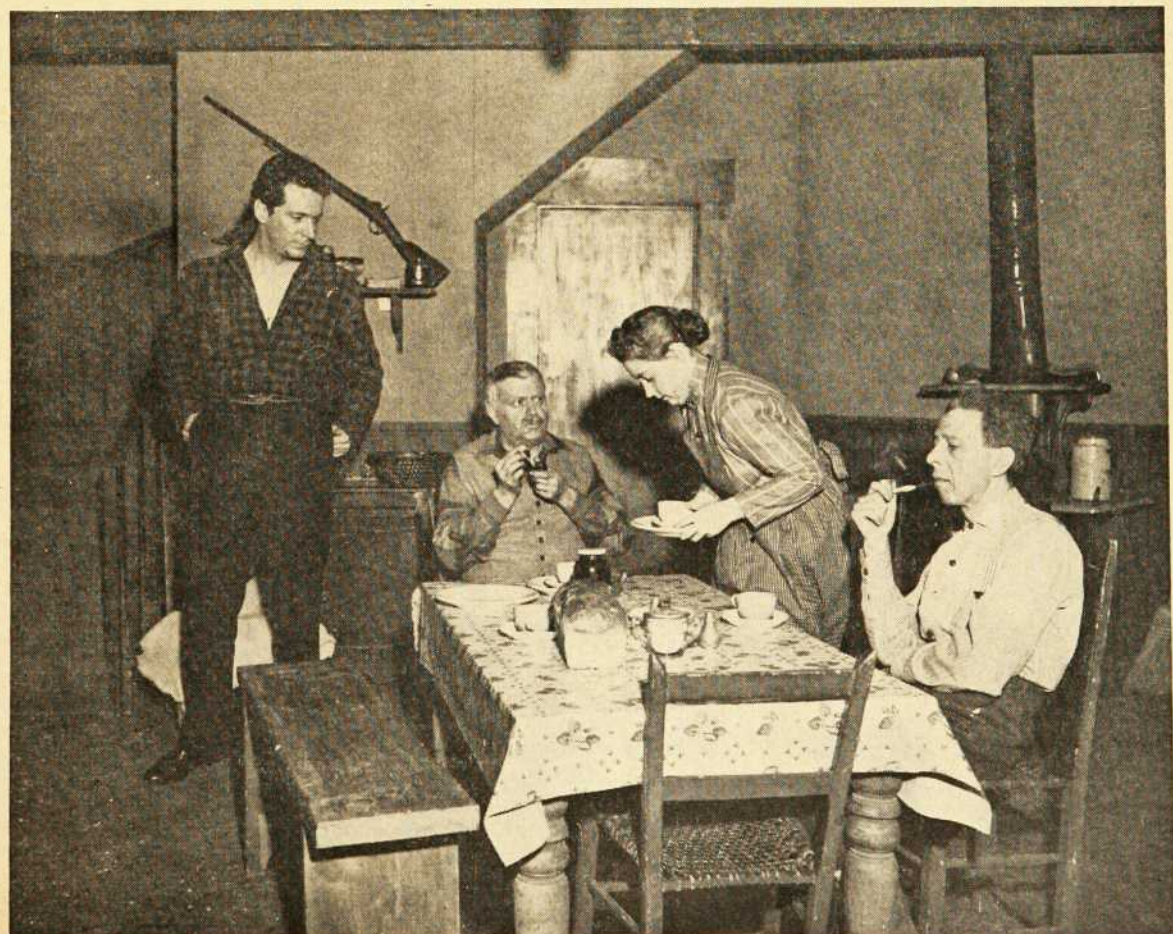
Survenant — Veux-tu que j't'apporte des livres ?

Petite Ange — J'sais pas lire.

Survenant — Si quelqu'un venait te les lire, par exemple ?

Petite Ange — Qu'un ! Vous, Survenant ?

[Lire la suite page 35]



Chez le père Didace Beauchemin, la famille au complet : le Survenant (JEAN COUTU), Didace (OVILA LEGARE), Phonsine (SUZANNE LANGLOIS) et Amable (CLEMENT LATOUR). (Photo Jac-Guy)

DANS LE MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR

Où sont ces oiseaux rares ?

Il ne s'agit pas, certes, de vous raconter l'histoire classique du jeune homme, qui voulait devenir fort pour les yeux d'une belle. Toutefois, il est indéniable que l'influence de la femme sur le sport est immense, aux yeux de M. Willie Sanford, 50 ans, ancien joueur de football universitaire, aujourd'hui riche commerçant de New-York.

Combien de jeunes gens ont choisi les salles de danse et les boîtes de nuit à la place du baseball, du hockey, du ballon-au-panier, du tennis, de la course à pied, à cause d'une petite amie blonde ou brune ?

M. Sanford a ses idées à lui, sur ce point. Sa jeune fille de 21 ans aime un jeune Américain de 25 ans. Il entend soumettre ses désirs au prétendant de sa fille. Il faut à ce dernier un certifi-

cat de richesse physique, en plus du certificat médical, qui ne tient compte que des maladies éliminatoires. Voici les qualités sportives que demande l'homme d'affaires très prospère de New-York au jeune prétendant, qui vient de terminer son service militaire à titre de parachutiste :

Dans le cas où ma fille serait grossièrement insultée, à plus forte raison menacée par un individu qui s'enfuirait aussitôt, je voudrais bien que vous le rattrapiez à la course. Faites-moi donc un 400 verges en une minute et treize secondes. Si un fossé se présente et que le fuyard le franchisse, il vous faudra bien en faire autant. Sautez-moi donc trois verges seulement en longueur, en plein vol, sans arrêt. C'est d'un saut de course qu'il s'agit. Si c'est une clôture, vous devez aussi la

passer. Escaladez donc cette palissade de 6½ pieds de hauteur.

Si le malfaiteur, au lieu de fuir, vous fait face et vous défie, vous devez le corriger proprement, sans prises à terre, qui pourraient vous salir, et surtout sans coups crapuleux. Faites-moi donc 10 minutes de lutte libre et 3 rondes de boxe, sans brutalité, avec un adversaire de votre taille et de votre poids.

Si ma fille, lors d'une excursion en montagne, je suppose, se démettait une cheville, vous seriez obligé de la charger sur vos épaules pour la porter à la maison ou au poste de secours le plus voisin. Chargez donc ce sac de sable de 125 livres, et portez-le 1,000 pieds.

Si ma fille, au cours d'une baignade ou d'un accident, était menacée de se noyer, vous devriez, plus que jamais, aller à son secours et la sauver. Nagez donc 200 verges à la brasse ou au crawl. Ne vous pressez pas, surtout ne forcez pas. Je vous donne cinq minutes pour me prouver que vous êtes un homme.

Le jeune parachutiste américain, joueur de baseball et de football amateur, courtier en immeubles, a démontré au commerçant sportif qu'il possédait toutes les qualités requises pour gagner la main de la belle Lily.

Entre nous, s'il fallait que tous nos jeunes gens fussent contraints de subir un semblable examen pré-nuptial, il n'y en aurait pas beaucoup d'élus !

Lorsque leur jeune fille est en âge d'être mariée, c'est un grave et angoissant problème, qui se pose devant les parents. Comment et qui choisir ? Lequel réunira assez de qualités pour se voir confier, pour toute la vie, la fillette devenue femme ? Lequel des jeunes hommes que l'on connaît sera le plus capable d'assurer son bonheur, d'être le père de ses enfants ? Trop souvent, bon nombre de parents ne savent pas discerner parmi les prétendants à la main de leur fille, parce qu'ils lui ont permis d'en avoir plusieurs, alors qu'ils ne souffrent pas que le petit ami de leur fille fasse de doux yeux à d'autres !...

La majorité du temps, certains parents et la future épouse se laissent sé-

duire uniquement par des charmes extérieurs. Un visage régulier, une moustache soyeuse, des habits bien coupés et bien portés, une Cadillac dernier cri, sont souvent le critérium imposé aux aspirants maris. A moins qu'il ne s'agisse d'unir deux fortunes !

Souvent, un peu trop souvent, on ne songe à réclamer de ce jeune homme, même moins jeune, des qualités physiques et morales que tout individu digne de ce nom devrait posséder. Il ne suffit pas d'être coiffé à la dernière mode, d'avoir une cravate chatoyante ou un ventre avantageux pour être le mari idéal. Il y a autre chose à rechercher pour qui veut vraiment le bonheur de son enfant. Il faut d'abord la santé. Il faut encore que le jeune homme puisse établir qu'il possède un corps robuste, entraîné, souple et vigoureux, aux organes sains. Il en est de même de la jeune fille, bien entendu. Et ce n'est pas dans les tavernes et les clubs de nuit que l'on rencontre de ces types en excellente santé, quoi qu'en pensent, bien à tort, certaines de nos connaissances ! Non, ce n'est pas dans ces lieux que les futurs époux apprendront à se forger une bonne santé et à acquérir les qualités morales, indispensables à de bons maris.

Nous voyons d'ici se dessiner, sur le coin des lèvres de plusieurs personnes, un sourire narquois. On se demande si un fiancé pareil à l'idéal que nous traçons existe. Oui, oui, oui, répondons-nous hardiment, et à de nombreux exemplaires, heureusement ! Il suffit de choisir un bon sportif, un de ceux qui, sans négliger les travaux de la pensée, la bonne lecture, ne considèrent pas leur corps comme une guénille, un de ceux qui accordent à leurs organes, à leur musculature autant d'attention qu'à leur toilette. Par sportifs, nous n'entendons pas les piqués qui se tuent à recevoir des coups de poings sur la tête, dans les côtes, dans la région du cœur.

Mais, direz-vous, et les qualités morales et le cœur, qu'en faites-vous ? Nous y arrivons. Pourquoi voudriez-vous qu'un bon sportif, convaincu et pratiquant, soit moins ouvert qu'un



Plusieurs Etats américains ont mis leur veto aux combats de lutte entre femmes, dans l'arène. Mais ces assauts de lutte disgracieux semblent prendre pied, ailleurs. Par exemple, sur la photo du haut, on voit deux jeunes Japonaises se disputer la palme, lors du premier combat de lutte entre femmes livré à Tokyo, sous les yeux de plus de 10,000 spectateurs, tous des hommes, supposons-nous... Les promoteurs sont heureux d'exhiber des spectacles aussi dégoûtants que des babines d'assassins. Hiroyo Hojoli fait souffrir sa rivale, Sadago Igari, à la suite d'une prise d'orteils qu'elle ne veut pas lâcher pour tous les yens du monde... Sur la photo du bas, la championne du monde, Mildred Burke, de Chicago, à droite, envoie promener par-dessus bord, l'arbitre en l'occurrence, la blondinette Ruth Boatcallie, qu'elle terrassa, après 11 minutes d'un match acharné, après s'être flanqué des pochetées de première, s'être crêpé fort classiquement le chignon sur rond. La Burke conserva son championnat parce que la Ruth étouffait, la championne lui ayant chatouillé la luelle avec le doigt majeur de la main gauche, aux fins de faire rigoler les badauds... Ce qui nous épatte, c'est le degré de dépravation que ce spectacle atteste. Faut-il que des promoteurs soient assez sonnés pour inventer des combines pareilles. Il y a même des combats de lutte que deux femmes se livrent dans la boue dans certaines villes américaines. Faut-il qu'il y ait de misérables poulettes assez gourdes, pour consentir à s'exhiber de la sorte ? Ça ne vous dégoûte pas, non ? De tout ce qui sort de l'ordinaire, les supposés civilisés font une attraction ou un numéro de cirque. Et comme ils sont merveilleusement dépourvus du sens du ridicule et de la mesure, ils sont en train de faire des bouffonneries avec ce que nous appelons le beau sexe. Entre nous, ça ne vous porte pas à crier votre indignation, le plus fort possible, d'une voix de stentor ?

pareseux physique aux choses de la vie, moins capable que lui d'aimer, de se faire une situation, d'élever et d'éduquer des enfants? Cet homme a le culte de ce qui est sain. Il apportera, certes, dans toutes les manifestations sociales, ces qualités si importantes.

Nous prétendons que le sportif se montre, la plupart du temps, supérieur dans tous les domaines. La volonté, la ténacité qu'il aura acquises dans les exercices physiques, lui serviront à défendre et à protéger les siens dans l'adversité.

Choses et autres

■ C'est incroyable! Un peu partout dans le monde, on dit que les femmes sont bavardes. Et que dire d'un tas d'hommes! Or, à Phoenix, Arizona, où l'air pur règne souverain, le sexe faible ainsi calomnié vient de donner à la fois une preuve de son mutisme et une épreuve de sa volonté... Le chroniqueur sportif d'un quotidien de Phoenix eut l'imprudence d'écrire qu'aucune femme de la ville n'était capable de s'abstenir de parler pendant seulement cinq heures. Il ajouta qu'il n'y avait pas quatre femmes pouvant jouer au bridge, pendant trois heures, sans proférer une parole, à l'exception des déclarations, bien entendu. Aussi, ce rédacteur sportif, peu galant, vit-il toute la population féminine de la capitale de l'Arizona s'insurger contre lui!... Le défi fut relevé et l'imprudent journaliste confondu. Au jour fixé, un grand nombre de femmes s'installèrent des tables de bridge devant la porte du journal, où on les avait défiées. Elles jouèrent pendant trois heures, sans que la moindre parole n'eût effleuré leurs lèvres, le 1er février, sous une

température de 70 degrés, alors que les Montréalais grelotaient, sous le zéro!

■ La lutte libre, à Montréal, présente des spectacles amusants, quoique bizarres, parfois, avec les frères Togo et leurs simagrées, qui chassent les mauvais esprits de l'arène. Ils devraient, plutôt, s'évertuer à chasser la poussière du matelas, à certaines heures... Au royaume de Siam, la boxe est très en vogue. Les règles en sont bien différentes de celles qui gouvernent le noble art sur notre continent. En fait, les combattants sont autorisés à faire à peu près tout ce qu'ils veulent, pourvu qu'ils s'abstiennent de se mordre. (La lutte libre leur dame le pion, à ce sujet). Ils peuvent se frapper dans les corps à corps, se servir des paumes de la main, de leurs coudes et de leurs genoux, donner de la tête, dans leur assaillant... Les gants n'ont été introduits dans le ring que depuis vingt-cinq ans environ. Les poings doivent être bandés. Les adversaires ont pour tout vêtement, un maillot et une sorte de coussin-abdomen. Autour de la tête, une corde qui est une amulette, bénie des dieux. Elle doit donner la victoire. Autour du bras droit ou gauche, des rubans verts ou rouges, autre mascotte contre la défaite... Au son de la sonnette, un coup de tambour indigène. Le directeur du combat surveille sa montre. Les deux juges s'installent de chaque côté de l'arène. Sur le quatrième côté, un très vieux champion qui s'interpose, au cas où les arbitres diffèrent dans leur décision. La musique commence en sourdine. Les combattants à genoux invoquent le dieu des boxeurs. Après une courte prière, les pugilistes se lèvent et, les yeux fermés, se rendent, par des chemins détournés, dans les deux coins opposés. Puis, ils sont pré-



BOB GRIM, (haut) 24 ans, qui a remporté 20 victoires, la saison dernière, sur le monticule des Yankees de New-York, la première recrue des Yankees à réussir cet exploit depuis 1910, alors que le jeune lanceur Russell Ford abattit un semblable boulot, s'apprête à gagner 25 joutes, en 1955. Il le promet à sa maman. — **BOB "BULLET" TURLEY**, nouveau lanceur des Yankees, obtenu des Orioles de Baltimore qui ont reçu neuf joueurs en guise d'échange, assure sa charmante épouse qu'il battra ses adversaires au moins 25 fois, la saison prochaine. Pour atteindre leur but, ces deux artilleurs furent les premiers à se rendre au camp d'entraînement des Yankees de New-York, où ils réchaufferont leurs bras, sous les cieus ensoleillés de la Floride, afin de se mériter un salaire de \$12,000 pour Grim et \$20,000 pour le boulet de canon de Turley. Les Yankees délogeront peut-être les Indiens de Cleveland de la première place de l'Union Américaine, mais ils ne réussiront pas à maîtriser, lors des séries mondiales de 1955, les champions, New-York ou Brooklyn, de l'Union Nationale...



sentés l'un à l'autre par l'arbitre. Et le combat commence. Et vlan! vlan! On dirait des machines à mouvement perpétuel!

■ Frank R. écrit, dans le *Daily News*, de New-York: « Je crois qu'une loterie mensuelle vaudrait mieux que le bingo. De cette façon, les mères ayant de petits enfants pourraient demeurer à la maison, au lieu d'aller au bingo, chaque soir, comme plusieurs d'entre elles le font. Si l'Irlande et l'Angleterre peuvent avoir des loteries, pourquoi pas nous aussi? ... Les propriétaires des clubs de baseball des ligues majeures s'étonnent de voir un si grand nombre de leurs lanceurs, affligés de violents maux de bras, au début d'une saison. Pourtant, ils se plaisent à organiser des joutes hors-concours, le soir, sous les lampes électriques, dans certaines villes, en reve-

nant vers le Nord, à la fin de la première semaine d'avril. Ils devraient savoir que les soirs humides et frissons du début d'avril ne sont pas des toniques pour les bras des lanceurs, leur gagne-pain, après que ces derniers se fussent entraînés, pendant six semaines, sous le soleil ardent de la Californie et de la Floride.

■ Réponses à M. L. Jodoin, Montréal.

1— Vous perdez votre pari de dix dollars. Nos regrets! Les initiales CH que vous voyez inscrites sur les chandails des joueurs du Canadien ne signifient pas Club Canadien, mais bien Club des Habitants, comme le prétend votre ami, l'heureux gagnant.

2— Vous avez raison. Maurice Richard gagne annuellement près de \$35,000, salaire du hockey, boni et solde commerciale compris.



Roman d'aventures

TRAPPEUR CONTRE BANDIT

par PIERRE OLASSO

TOM, le trappeur, sifflait tout en poursuivant allégrement sa besogne. Il était occupé à graisser un piège d'acier destiné à être posé dans la forêt, juste à l'endroit où il avait récemment découvert les traces du passage d'un renard argenté.

La saison avait eu un début prometteur et Tom avait toutes les raisons d'être gai, ce matin-là.

Tout à coup, il eut un sursaut et regarda vivement la porte de sa cabane de troncs d'arbres.

Quelqu'un venait de la pousser avec brusquerie, sans s'être donné la peine de frapper. Une bouffée de vent froid s'engouffra en même temps qu'un pâle rayon de soleil matinal.

L'homme qui venait d'entrer lui était inconnu. Un « étranger » comme on dit là-bas, dans les solitudes neigeuses. Il repoussa le battant d'un coup de talon et fit un signe de tête en guise de salut.

— Pardon, excuse, articula-t-il, pas pensé à frapper... J'vous dérange pas. V's êtes tout seul... J'ai pas interrompu de conversation ?

Il tentait visiblement de plaisanter et un rire épais le secoua. Mais sa voix était rude, éraillée. Il parlait du coin de la bouche. Tom remarqua la profusion de dents en or qui garnissaient sa mâchoire supérieure.

L'inconnu était grand, massif, large. Dans ses vêtements épais, il offrait une carrure qui emplissait l'encadrement de la porte.

Tom avait toujours son piège en main. Après avoir examiné d'un coup d'oeil, cet arrivant imprévu, il marmonna :

— Bien sûr... On n'est pas dans un salon de réception, ici...

Instinctivement, ses doigts s'accrochèrent plus fort au piège à renard. Il éprouvait un malaise confus. Non, pas de peur proprement dite, mais un sentiment désagréable qui lui serrait un peu les entrailles. Il se leva et ses muscles durcirent sous l'épaisse chemise-blouse et la veste de velours côtelé déteinte, qu'il portait.

Le nouveau venu avait tapé du talon contre le sol pour détacher la neige de ses mocassins. Tom remarqua les mouffles que l'homme portait, accrochées autour du cou par un cordonnet et vit que la moufle droite pendait, vide, cependant que la main était profondément enfoncée dans la poche de la veste.

Il n'aimait pas les yeux de cet inconnu. Petits, bordés de rouge — à cause du froid, sans doute — et enfoncés sous les orbites. Le regard était dur et vif, à la fois. Il furetait partout, il semblait chercher quelque chose dans tous les coins de la cabane, et cependant, Tom avait la nette impression qu'ils ne le lâchaient pas un seul instant, ces yeux dont la lueur était mauvaise.

— Dites, camarade... Pas moyen de bouffer quelque chose ? J'ai faim. Je viens de faire une longue trotte. J'arrive de loin...

Tom fit un signe d'assentiment pour toute réponse.

C'était régulier, dans les solitudes, de s'entraider les uns les autres. Lui aussi, cela lui était arrivé, après un long voyage, de demander un peu de réconfort à quelque trappeur installé dans la forêt. D'autre part, il jugeait plus prudent de ne pas repousser cet homme. Il voulait savoir où l'inconnu voulait en venir.

Il n'oubliait pas que juste sous sa couche, il y avait un bon paquet de fourrures. Ce qu'il avait piégé depuis le début de son séjour. Et il était de plus en plus défiant en ce qui concernait la main droite de l'homme, toujours obstinément enfouie dans sa poche...

Il déposa le piège à renard sur une grosse souche qui lui servait de guéridon, à portée de la main et s'en fut prendre, sur le poêle qui ronflait un gros morceau de viande de caribou.

— Il y a de quoi boire dans le pot de grès, ajouta-t-il, et après, je ferai chauffer le café pour nous deux...

L'inconnu fit entendre un grognement d'approbation et s'assit sans qu'on l'y eût invité. Il resta silencieux.

Tom l'observait à la dérobée. Il le trouvait de plus en plus antipathique. Qui était cet homme à tête de brute ? Ainsi qu'il l'avait dit lui-même, c'était entendu, on ne se trouvait pas dans un salon de réception, mais tout de même, il avait bien dû voir la fumée qui montait dans l'air, au-dessus du toit, il aurait pu frapper à la porte...

D'où venait-il ? Qui était-il ? Où allait-il ?

C'était la première créature humaine que Tom voyait depuis son arrivée, au début de l'hiver. Cette partie de la forêt était particulièrement solitaire. Du commencement de la période des neiges jusqu'au dégel du printemps, on ne voyait personne.

Pas le moindre colporteur, pas d'Indiens ou de sang-mêlés, non, absolument personne. C'était, du reste, une des raisons pour lesquelles Tom s'était installé là, et y revenait chaque hiver.

Il n'y avait juste que Carruthers, le caporal Carruthers, de la police canadienne montée, qui passait toutes les six semaines, environ, au cours de sa grande ronde dans le district.

Tom sursauta à nouveau. L'homme avait grommelé quelque chose.

— V's êtes trappeur, hein ?

— Moi ? Oui, bien sûr... J'suis pas ici pour cueillir des fraises...

L'autre daigna rire. Il reprit :

— Y m'semble que je vous reconnais... On a dû travailler ensemble, plus bas, dans le pays... Du côté de la crique...

— Moi ? Oh, sûrement pas... Je n'ai jamais eu de...

A peine les mots sortis de sa bouche, Tom se mordit les lèvres. Il s'était interrompu, car il venait de constater en un instant, qu'il avait commis une imprudence.

L'autre avait eu un rictus machiavélique.

— Vous n'avez jamais eu d'associé... Ah, vous êtes seul... Tout seul...

Tom serra les dents. Voilà où cet inconnu avait voulu en venir. S'assurer qu'il n'avait pas à craindre l'irruption subite d'un compagnon de ce trappeur.

Les petits yeux méchants continuaient de luire.

— Eh ben ! mon vieux, vous devez être content de me voir, alors ! La solitude par ici, ça ne doit pas être folichon.

Tom allait répondre qu'il préférait infiniment la solitude à une telle compagnie, mais réfléchit rapidement qu'il ne fallait fournir aucun prétexte à une querelle.

— Oui... En effet, ce n'est pas drôle... murmura-t-il.

L'inconnu commença de manger. On eût dit un loup dévorant une proie. Il mastiquait à grand bruit les morceaux énormes dont il emplissait sa bouche. Mais il ne cessait de surveiller le trappeur qui s'était assis en face de lui, et qui mangeait également.

Tom commença à réfléchir au moyen de s'approcher de son rifle qui était accroché dans le coin opposé au sien, dans la cabane. Une fois l'arme entre ses mains, il se sentirait beaucoup plus maître de la situation. Il pourrait regarder venir les événements.

L'homme n'était pas de la corporation, finit-il par juger. Oh ! sûrement pas. Certes, il était vêtu comme un trappeur mais l'habit ne fait pas le moine. Il était suspect.

Suspect comme les bas-fonds d'une ville. Suspect comme une ruelle où l'on voit grouiller les rats. Cette face à laquelle il manquait le hâle du grand air, ces yeux mauvais qui n'avaient sans doute pas l'habitude des vastes étendues. Cette bouche épaisse trop sanguine...

Tom se leva, s'étira, fit deux pas

MORCEAU A QUATRE MAINS

*Le salon s'ouvre sur le parc
Où les grands arbres d'un vert sombre,
Unissent leurs rameaux en arc
Sur les gazons qu'ils baignent d'ombre.*

*Si je me retourne soudain
Dans le fauteuil où j'ai pris place,
Je revois encor le jardin
Qui se reflète dans la glace ;*

*Et je goûte l'amusement
D'avoir, à gauche comme à droite,
Deux parcs, pareils absolument,
Dans la porte et la glace étroite.*

*Par un jeu charmant du hasard,
Les deux jeunes soeurs, très exquises,
Pour jouer un peu de Mozart,
Au piano se sont assises.*

*Comme les deux parcs du décor,
Elles sont tout à fait pareilles ;
Les quatre mêmes bijoux d'or
Scintillent à leurs quatre oreilles.*

*J'examine autant que je veux,
Grâce aux yeux baissés sur les touches,
La même fleur sur leurs cheveux,
La même fleur sur leurs deux bouches.*

*Et parfois, pour mieux regarder,
Beaucoup plus que pour mieux entendre,
Je me lève et viens m'accouder
Au piano de palissandre.*

FRANÇOIS COPPÉE.

vers le coin où était son rifle, s'étira de nouveau et à fond, de façon à pouvoir atteindre son arme sans donner l'impression qu'il allait s'en saisir...

Ses doigts étaient à peut-être dix centimètres du canon luisant, et, déjà Tom éprouvait, par anticipation, la joie de le saisir, lorsqu'il entendit un ordre sec, et sa main n'alla pas plus loin.

— Allons, mon vieux... Pas de bêtises!... Laisse ça... Compris?

Il laissa retomber ses bras le long du corps. L'homme avait rapidement dégagé de la poche de sa veste, un revolver menaçant et le tenait braqué sur lui.

Son ricanement cynique résonna dans la cabane.

— Ah! Ah!... Il y avait un bout de temps que j'attendais ce petit truc-là... Non, mon vieux... Laisse ton fusil tranquille...

Du revers de sa main restée libre, il essuya ses grosses lèvres humides de café chaud et, toujours assis, repoussa la table. Ses yeux étaient devenus plus cruels que jamais et ne cillaient pas.

— Ce ne sont pas des yeux d'oiseau de proie, songea Tom. Il a le regard d'un cochon sauvage...

Et c'était vrai. L'avidité, la convoitise d'un porc, dans ce regard-là.

— Et maintenant, plus la peine de prendre des gants, articula l'homme. Nous allons parler affaires. Tout d'abord, où sont les fourrures?

Tom tenta de feindre l'incompréhension.

— Les fourrures? Quelles fourrures?

— Non, sans blague? Tu ne me prends pas pour un idiot, j'espère!... Tu es trappeur, pas vrai? Alors, amène les fourrures... Et tâche de ne pas faire le malin ou je te transforme en écumoire...

Tom comprit qu'il était à la merci du gredin. Inutile de tenter quoi que ce fût, le maudit revolver était là. Il étouffa un soupir et, sans prononcer un mot, fit deux pas vers la couchette, s'agenouilla. Il se mit à tirer, une à une, les peaux qu'il avait entassées là...

Hermes, renards, martres... Il y en avait pour plusieurs centaines de dollars. Jamais sa saison n'avait été si fructueuse... Et tout cela, pour un bandit... Le ciel n'était pas juste...

— Comment t'appelles-tu? fit l'homme de sa voix râpeuse.

— Tom Greyson... répondit machinalement le trappeur.

L'autre fit une pause comme s'il hésitait, puis déclara:

— Moi, je suis Lew Doris... Tu n'as jamais entendu parler de moi?

— Non... marmonna Tom.

— Tu n'as jamais entendu parler, non plus, de Matty-la-Terreur, de Chicago? insista Doris.

Tom haussa les épaules et continua d'entasser les fourrures sur le sol de terre battue.

Le bandit émit son gros rire et commenta:

— Oui, au fait, c'est assez logique. Un coin perdu comme celui-ci. Y a pas de nouvelles... J'serais pas étonné que tu m'dises que tu ne sais même pas si Chicago est le nom d'une ville ou d'un cheval...

Il se tut subitement, car il lui semblait entendre un bruit insolite. Ce n'était que le réveille-matin qui avait

résonné. Le battant de la sonnerie était coiffé d'un bout de feutre.

— Pourquoi ton réveil a-t-il sonné?

— Parce que d'habitude, je fais une petite sieste, et c'est l'heure à laquelle je me réveille...

— Bon. Ça va... Fais un paquet des fourrures... Nous allons les emporter, déclara Lew Doris.

— Nous?... Mais je... commença Tom.

— J'ai dit nous... Parce que j'ai encore besoin de toi.

Il montra son rictus redoutable.

— Ecoute bien... Tu vas te mettre à ma disposition, et filer droit. Sinon, tu te suicides, compris?

— Non. Pas compris. Vous m'avez complètement dépouillé. Qu'est-ce que vous voulez encore de moi?

— Tu vas me servir de guide... Ton boulot est de me mener en un endroit convenable. Je veux sortir de ce damné pays. Je me suis perdu, par ici. Je n'y connais rien. Des arbres et de la neige. De la neige et des arbres

J'pourrais tourner en rond, cent sept ans et y laisser mes os.

Tom Greyson avait l'esprit vif. Il s'était rendu compte que, pour le moment, il était à la merci de cette canaille. Et il venait de prendre le meilleur parti, en l'occurrence, celui de donner l'impression d'une soumission et d'une obéissance complètes.

Après, on verrait. Tout dépendrait des circonstances.

— Tu acceptes, bien entendu? gronda Lew Doris, en jouant avec son revolver. Tu es un jeunot, tu dois tenir à la vie...

Effectivement, Tom n'avait pas plus de vingt-cinq ans, tandis que l'autre devait avoir atteint la quarantaine. Sans ce maudit revolver, il y avait longtemps que Tom aurait tenté sa chance dans une lutte d'homme à homme. Quoique Doris le dépassât de toute la tête et donnât l'impression de posséder une force d'ours dont il avait déjà la carrure, Tom, lui, était mince et svelte.

— Bien sûr que c'est entendu, mon

vieux, dit-il d'un ton presque allègre. C'est un coup de poisse pour moi, mais je me referai... La saison n'est pas finie...

— A la bonne heure... C'est comme ça qu'il faut parler à Lew Doris! s'exclama le bandit.

Tom réussit à sourire. Il murmura:

— Pressé, hein?

L'autre émit un grognement qui provenait du fond de la gorge.

— Tu parles, mon vieux!... J'ai besoin de mettre de l'espace entre les uniformes et moi.

Il s'interrompit, lança un regard défiant, et reprit, d'un ton à nouveau menaçant:

— Tâche de te rappeler que j'ai descendu trois types, déjà, avant d'arriver jusqu'ici. Y en avait un, juste après la frontière, de ce côté-ci... Un sale policier... Et c'est encore un policier que j'espère détruire au prochain... Depuis que je suis dans la forêt, je lui ai fait perdre ma trace, mais si

[Lire la suite page 13]



Comment Tom réussira-t-il

à sauver le caporal Carruthers

du piège infernal préparé

par l'ignoble Lew Doris? ...

Çà et là au cinéma :

"LE SAMEDI" VOUS SIGNALE UN BEAU
FILM MAGNIFIQUEMENT INTERPRETE :

"THE COUNTRY GIRL"

*Un grand rôle à succès pour Grace Kelly,
avec Bing Crosby comme son partenaire.*



décide à engager Frank Elgin (Bing Crosby) qui a jadis connu d'éclatants succès, puis a été peu à peu oublié. — Cet oubli n'est que trop justifié car Frank s'est mis à boire et il est désormais impossible de compter sur lui. Bernie lui fait des remontrances à ce sujet. Le chanteur cherche à l'apitoyer en lui racontant la mort accidentelle de son petit garçon. Depuis ce temps, dit-il, Georgie (Grace Kelly), sa femme, a tenté de se suicider. Elle a commencé à boire et, en mari dévoué, il la suit pas à pas. Voilà pourquoi il est essentiel qu'elle accompagne la troupe à Boston. Ce sont là autant d'excuses inventées par un homme qui n'a plus la volonté de réagir. Georgie, qui commence à voir



Bernie Dodd (William Holden) est un jeune compositeur à la recherche d'un acteur pour interpréter sa plus récente comédie musicale : THE LAND AROUND US. Contrairement à l'avis de Phil Cook (Anthony Ross), son directeur, il se



clair, demande une explication à son mari. — Bernie Dodd a suggéré à Georgie de retourner à New-York, sous prétexte que sa constante présence nuit au travail de son mari. Après son départ, cependant, les choses vont de mal en pis, et c'est au poste de police que Bernie doit aller chercher l'étoile de sa troupe. Avant le départ de Georgie, le dramaturge a eu avec elle une explication orageuse, à l'issue de laquelle il commence à soupçonner la vérité. La conduite de Frank laissée à lui-même l'éclaire encore davantage. Elle lui fait aussi entrevoir qu'il est en train de s'éprendre de la jeune femme qui, fidèle malgré tout, repoussera ses avances.



TRAPPEUR CONTRE BANDIT

[Suite de la page 11]

jamais il la retrouve, tant pis pour sa maudite carcasse...

Tom sentit son sang courir plus vite dans ses artères. C'était sûrement à Carruthers que Lew Doris venait de faire allusion.

Dans son cerveau enfiévré, naquirent des plans, des centaines de plans qui s'emmêlaient les uns dans les autres.

Du calme... Du sang-froid... Et il trouverait bien le moyen de prendre sa revanche !...

II — Le piège infernal.

L venait d'achever le paquet de fourrures et le lança dans un coin. Puis il s'assit en face de Lew Doris. Par un effort méritoire, il réussit à donner à ses traits honnêtes et loyaux, une expression qui rappelait celle du bandit.

— Ah, la police ? Je ne l'aime pas beaucoup, entre nous... Ils sont empoisonnants ces types-là... L'année dernière j'ai écopé d'une amende parce que mes pièges n'étaient pas légaux, paraît-il... Comme s'il fallait prendre des gants et ôter son bonnet de fourrure pour les bêtes qu'on capture !

Il guetta l'effet de ses paroles. Lew Doris l'avait regardé avec une curiosité subite. Certes, l'homme était finaud, et Tom avait sagement agi en ne plongeant pas tout de suite dans la boue pour y rejoindre le gredin. Il fallait procéder par petites étapes afin de gagner sa confiance.

Doris n'avait pas répondu. Tom n'insista pas et demanda :

— Vous avez une bonne avance sur le galon-jaune ? (Nom donné parfois aux caporaux de police, dans le Grand-Nord).

— Comment sais-tu que c'est un caporal ? grommela Doris.

— Ben... Parce que c'est le seul policier qui s'occupe du district. J'ai eu l'occasion de le voir...

— Ah, tu le connais ? T'es bien avec lui ?

— Non... Justement... C'est lui qui m'a fait des ennuis, l'autre saison.

Doris eut un ricanement sourd.

— J'ai vingt-quatre heures d'avance sur lui.

Il hocha la tête et lança un jet de salive sur le sol.

— Un sacré ballot... Oui, ça doit être le même que le tien... Un type service-service... Je lui avais offert mille dollars pour qu'il me f... la paix... Je le tenais au bout de mon revolver... Il m'a envoyé me faire f...tre... Et il a disparu avant que j'aie eu le temps de tirer...

Tom eut une expression de mépris que Doris crut, sans doute, destinée au policier.

C'était bien Carruthers, songeait le trappeur. Ces deux traits le dépeignaient entièrement. Incorruptible et subtil, à la fois.

— Vingt-quatre heures d'avance, ru-mina-t-il tout haut, et en relevant la tête. Hé bien ! c'est plus qu'il n'en faut pour vous tirer de ses pattes en toute sécurité...

Doris sifflota et murmura :

— Ça colle... Et... si tu te montres un bon guide, je te laisserai quelques peaux... Tu vois, je ne suis pas si méchant que ça...

Tom acheva les deux gros paquets. Celui des marchandises et celui des vivres. Il annonça qu'il était prêt à partir.

L'autre avait fixé ses yeux porcins sur le mur de la cabane, juste au-dessus de la porte.

— Oh ! attends... J'ai une idée...

Il venait d'apercevoir un fusil à deux

canons, posé sur deux espèces de portemanteaux formés par des bois d'original, ornant la paroi.

Son sourire sinistre se dessina sur les lèvres épaisses, et il grogna des ordres, entre les dents aurifiées :

— T'as de la ficelle ? De la grosse ficelle ? Amène ça... Et puis des clous, des gros aussi. Et puis un marteau, ou quelque chose pour les planter. Et puis deux cartouches pour le flingot... Oui, celui-là...

Comme Tom hésitait, car il ne comprenait pas le sens de ces injonctions, le bandit leva son revolver :

— Allez, quoi !... Grouille !... Mets tout ça sur la table !

Tom Greyson s'affaira, toujours sans deviner les intentions de Doris.

Le bandit s'empara de la ficelle, qui était forte.

— Bonne cordelette... Ça fera l'affaire...

Il s'approcha de Tom, lui appuya son arme contre les côtes et gronda :

— Retourne-toi... Vite... J'ai besoin de te ficeler pour un moment... J'tiens pas à ce que tu m'déranges pendant que je ferai mon petit boulot... Hop, demi-tour... C'est ça...

Tom avait obéi. Doris continua :

— Passe tes deux poignets dans la boucle... Là... Comme ça...

Doris serra si brutalement que la cordelette entra dans les chairs et Tom se retint de pousser une exclamation de douleur. L'homme de Chicago acheva de ligoter sa victime et l'obligea à s'asseoir dans le coin le plus éloigné de la cabane.

Puis il décrocha le fusil à deux coups et l'examina comme quelqu'un qui connaît toutes les variétés d'armes à feu.

— Epatant, jubila-t-il. La portée est bien celle qu'il me faut. Ça marchera... Ça roulera, même...

Il déposa l'arme sur le sol et se mit à planter deux longs clous dans la crosse de noyer ciré. Il ne s'arrêta que lorsque les pointes apparurent de l'autre côté, provoquant de petits éclats.

— Et maintenant, à l'installation de notre petite affaire...

Il tira la table jusqu'à la porte et d'un bond étonnant pour sa corpulence se jucha dessus, faisant gémir le bois.

De la main gauche, il maintint la crosse du fusil contre le mur, au-dessus de la porte, et de l'autre, à l'aide d'un marteau, il cloua le fusil. Ceci pour obtenir que l'arme pendît, en se balançant, il avait pris soin de ne fixer l'arme que par un seul des clous.

Il se mit, ensuite, à ajuster soigneusement le canon de l'arme et à le manipuler jusqu'à ce qu'il eût obtenu ce qu'il voulait.

Le fusil était placé de telle manière qu'il menaçait quiconque se trouvait sur le seuil.

Satisfait, Doris fixa définitivement la crosse à l'aide du deuxième clou. Il attacha ensuite, ce qui restait de la cordelette ayant servi à ligoter Greyson, à la gâchette droite, puis la gâchette gauche commandant le double canon.

L'arme fut chargée. Pour plus de sécurité, le bandit avait coincé le cran d'arrêt. Il fixa, enfin, l'extrémité de sa grosse ficelle à la poignée de la porte, et relâcha le cran de sûreté du fusil.

Il sauta à bas de la table. Son revolver repris au poing, il coupa rapidement les liens qui immobilisaient Tom.

— Passe les colis par la fenêtre, grommela-t-il. La porte est condamnée, maintenant. On va sortir par le

Un artiste populaire de la Radio et de la Télévision nous explique comment il évite les succédanés quand il demande ASPIRIN.

Jean-Pierre Masson

dit :

“Pour être certain d'obtenir *ASPIRIN et rien d'autre, j'exige toujours la boîte portant le nom BAYER imprimé en forme de croix !”



Un produit BAYER

Marque Déposée



PRENEZ ASPIRIN POUR UN SOULAGEMENT RAPIDE DES MAUX DE TÊTE ET DES MALAISES DUS AU RHUME, À LA NÉVRITE, À LA NÉVRALGIE ET AU RHUMATISME

*Marque Déposée

ON S'ABONNE EN TOUTE SAISON

Un magazine comme LE SAMEDI offre le même intérêt du 1er janvier au 31 décembre.

Si vous n'avez pas pris déjà la bonne habitude d'acheter régulièrement votre Samedi chez le même dépositaire, remplissez le coupon d'abonnement ci-dessous et vous le recevrez chez vous, chaque semaine.

Ne manquez pas de lire, dans chaque numéro, une nouvelle tranche de

LA TRAGÉDIE DE LA RUE FONTAINE-AU-ROI

par PIERRE NINOUS

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

CANADA	
1 an	\$3.50
6 mois	2.00
ÉTATS-UNIS	
1 an	\$5.00
6 mois	2.50

IMPORTANT : — Marquez d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

975-985 rue de Buillon
MONTREAL 18, P.Q.

même endroit. Et que ça saute, hein... Plus de temps à perdre ici...

Tom Greyson n'arrivait pas à réprimer le frisson d'horreur qui l'avait saisi. Il était devenu livide. Il avait les yeux rivés sur le fusil, au-dessus de la porte.

Il avait compris le sens de cette installation. Une sorte de machine infernale qui, au moindre attouchement du bouton de porte, cracherait la mort sur la tête de quiconque entrerait!

— Dites, bégaya-t-il... Je... Qu'est-ce que... Vous avez préparé ça pour... C'est un piège que...

Il ne parvenait pas à articuler clairement ses phrases. Sa langue était sèche comme un morceau de semelle de vieille botte. Et, dans sa gorge, une boule énorme qui l'étouffait.

— Crois-tu que c'est joli? gouailla férocelement Lew Doris.

Le rictus hideux s'épanouissait sur les lèvres molles. Le bandit précisa avec un geste fatal:

— Plus besoin de se presser, maintenant... Le galon-jaune va retrouver mes traces dans la neige... Ça l'amènera jusqu'ici. Il comprendra que je suis entré chez toi. Il ouvrira la porte et... Rran! en plein crâne! Parti chez le diable, le policier de malheur!...

Les raquettes aux pieds, ils glissaient, l'un à côté de l'autre, en silence dans la neige, à travers les sentiers de la forêt immense de Speckwood. Tom connaissait les endroits que l'on pouvait aborder, ceux qu'il fallait éviter.

A un moment donné, il prit la tête, car les défilés étaient devenus forts étroits. Le bandit suivait de très près, son revolver à portée immédiate de la main, dans la poche de la grosse veste de cuir.

La charge de Tom était lourde. La neige épaisse et vierge s'amoncelait sur ses raquettes et finissait par peser, elle aussi. Il avait des gouttes de sueur au front.

Mais plus lourd que tout, que le fardeau qui lui sciait les épaules et que la neige qui durcissait sur les cordes de la raquette, était le cœur de Tom Greyson.

Il pensait sans arrêt au caporal Carruthers, à ce bon, ce gai Jimmy, dont l'oeil était rieur, dont l'âme était d'une proverbiale générosité, ce vrai copain...

Jimmy Carruthers qui devait se hâter sur la piste du bandit, et que chaque minute rapprochait sans nul doute de la cabane abandonnée. Cette cabane où l'attendait une mort cruelle, impitoyable et certaine.

Tom songeait... Il savait que le fusil tuerait. Il avait vu les préparatifs minutieux. Il avait pu juger de l'habileté avec laquelle Lew Doris avait tout mis en place.

— Et je ne puis rien, rien pour empêcher ça!...

C'était à devenir fou. Il aurait voulu hurler, se retourner, attaquer le misérable aux yeux porcins... Crever ces yeux maudits, déchirer ces oreilles, marteler cette face haïe...

Mais quoi, il était dans l'impossibilité d'agir. Au moindre mouvement suspect, il déclencherait le misérable et recevrait une demi-douzaine de balles à travers le corps.

Il était prêt à sacrifier sa vie pour son ami. Mais qu'au moins, le sacrifice fût utile... A quoi bon se faire tuer avant de n'avoir rien pu faire. Et faire quoi?

Et toujours la pensée obsédante...

Il imaginait la scène. Carruthers arriverait, un sourire de triomphe aux lèvres. Il siffloterait le petit air que connaissait Tom, il ouvrirait la porte, s'apprêterait à demander si son ami n'avait pas vu un homme dont la des-

cription devait être gravée en son esprit, et...

Le fusil cracherait une flamme, non deux flammes... Carruthers tomberait foudroyé, atteint en pleine tête.

Il y avait des larmes dans les yeux du trappeur. Il y avait aussi une haine terrible contre celui qui marchait derrière lui. Ses lèvres tremblaient de rage douloureuse.

Soudain, il tomba, après avoir buté contre une racine dissimulée dans la neige. Il se releva, continua sa route. Il n'avait pas vu l'obstacle, il ne voyait rien. Il allait, mécaniquement, par réflexe, en aveugle, dans ses glissades courtes, un pied... l'autre pied... un pied... l'autre... et seul son instinct le guidait.

D'autres racines. D'autres chutes. Il se relevait à chaque fois, époussetait ses vêtements couverts de neige, et reprenait la piste.

Vers la dixième chute — dixième ou onzième? Il n'en savait rien — le bandit grommela avec fureur:

— Alors, quoi, t'es saoul? Tu n'peux pas tenir sur tes quilles?

— Je m'étais tordu une cheville il y a trois jours... Ça redevient sensible... répondit-il.

— Bon. Alors, on va s'arrêter, ici... Y doit être midi, je pense... On va manger quelque chose.

Tom savait bien que l'autre ne le ménageait que parce qu'il avait besoin de lui. Il obéit et stoppa.

Les arbres s'élançaient droit vers le ciel. Il regarda là-haut. A travers les branches chargées de neige, on voyait des lambeaux d'azur.

Quelque part, plus loin encore, au-dessus des têtes, on devinait, dans une sorte de nuage ambré, la présence d'un pâle soleil. On marchait depuis huit heures du matin.

— Tu m'emmènes de quel côté? demanda Lew Doris.

— Vers le lac Pikawa... Vous trouverez la ville de Pikawa un peu après... On change de province... Vous y serez tranquille...

— D'autant plus tranquille — s'es-

claiffa le bandit — que le mouchard ne pourra plus me signaler et que...

Il se tapa sur la cuisse.

— Ah, la bonne blague, continua-t-il. Je n'y avais pas pensé! Mais, mon vieux, tu ne pourras plus retourner à la cabane... C'est toi qu'on accusera de la mort du galon-jaune!

Tom ne répondit pas. Il y avait longtemps qu'il avait songé à cela aussi.

— Dis donc — reprit l'autre de sa voix râpeuse — tu es sûr de ta route, au moins? Je m'demande comment tu peux t'y reconnaître!... Pour moi, tout est pareil...

Tom répliqua sèchement:

— Ce ne serait pas la peine d'être trappeur, alors, si je devais me perdre... Je connais la forêt autant que vous pouvez connaître les allées des bas-fonds de Chicago...

— Tant mieux, parce que si jamais tu cherchais à me...

— Oh, la ferme! rugit tout à coup Tom Greyson.

— Quoi? Qu'est-ce que c'est? Monsieur se permet de...

Les yeux porcins s'étaient rétrécis et devenaient redoutables. La mâchoire inférieure du gredin s'avança. La main droite saisit le revolver dans la poche.

Tom allait lui cracher son mépris, sa haine, au visage... Il se tut. A quoi bon? Ce n'était pas un homme, ce Lew Doris, mais une brute. Il ne comprendrait même pas. Une machine à tuer, sans cœur, sans aucun sentiment... Alors, que faire contre un être pareil qui n'hésiterait pas une parcelle de seconde à tirer, s'il se doutait que son guide n'avait pas la moindre intention de le guider vers le lac Pikawa?

Se taire et attendre... Il laissa retomber sa tête sur la poitrine et soupira avec lassitude.

— Eh bien!... J'écoute... fit le bandit. Tu voulais dire quelque chose, mon vieux? Vas-y... Explique...

Tom fit un geste vague de la main.

— Non... Rien... Ça va...

Lew Doris eut un rire qui le secoua. Il avait fort bien remarqué la révolte

de Tom. Et il constatait qu'elle était matée. Il abaissa son revolver et grommela:

— T'as raison... Boucle-la, ça vaut mieux... Et passe-moi la viande...

Tout en mâchant bruyamment. Doris se mit à bavarder:

— J'ai appris ce truc-là à Chicago... Une fois, le patron de la bande, Matty-la-Terreur, avait à se venger d'une autre bande qui était commandée par un nommé Jock-le-singe... On l'appelait le singe parce qu'il était poilu comme un gorille...

« Ben, ça a fonctionné comme un mécanisme d'horloge... Le Jock a ouvert sa porte... Ah! mon vieux... Si t'avais vu ça... Toute la charge dans la tête. Elle a été décollée... C'était marrant... Nous, on était d'autre côté de la rue... On a vu ça... On aurait dit que c'était un coup de vent qui lui avait décroché la caboche... Et quelque chose a roulé, jusqu'aux roues de l'auto dans laquelle on s'tenait... On n'aurait jamais reconnu la tête de Jock, si on n'avait pas su que c'était lui... »

Tous se rendaient compte que ce récit atroce était l'expression de la vérité. Le bandit ne possédait assurément pas suffisamment d'imagination pour l'inventer...

Alors, juste ciel, c'était ce qui allait arriver à Carruthers? La tête littéralement emportée!...

III — Le combat dans la neige.

Ce fut vers la fin de ce repas hâtif que le trappeur prit sa décision. Immédiatement, son poulx se mit à battre deux fois plus vite. Il sentait son cœur bondir dans la poitrine, il éprouvait de la gêne pour respirer librement.

Puis, après une minute, tout redevenait calme, extraordinairement calme. Le sourire imperceptible de Tom Greyson apparut et disparut. Il se rappela comment, tout enfant, il avait appris à plonger. On l'avait hissé à une hauteur de cinq mètres. Impossible de redescendre. Il fallait se jeter à l'eau ou rester là jusqu'à la nuit, jusqu'au lendemain.

Ainsi en avait décidé le papa qui voulait lui enseigner l'énergie. Il avait regardé le ciel, l'eau, fermé les yeux, et les avait rouverts à la dernière seconde... Pour voir l'ennemi à vaincre, en face.

— T'as du tabac? beugla le bandit.

Il tira de sa poche, une blague gonflée, du papier à cigarettes, et tendit le tout.

— Non... Roule-moi une sèche toi-même... Je la collerai...

Ah, il était bien sur ses gardes!... Mais Tom agirait quand même. Il donna la cigarette que l'autre prit d'une main. Pendant qu'il la portait à ses lèvres, Tom prit l'immense havresac où il avait entassé sa charge et fit mine d'enfiler une bretelle, comme s'il allait la remonter sur ses épaules.

Mais vif comme l'éclair, il s'accroupit à demi, l'agrippa des deux mains et avec un han! de bûcheron, l'abattit sur Lew Doris.

Le gredin avait vu venir l'attaque. Son premier mouvement avait été de braquer son revolver. Son second, d'éviter la chute du havresac...

Ce fut cette brève hésitation qui le perdit. Le choc l'atteignit en pleine poitrine et il culbuta en arrière sur la neige.

Tom Greyson était déjà sur lui. Il avait plongé furieusement. Il était retombé allongé sur le bandit, et le double poids enfonce celui-ci dans l'épaisseur de la neige.

— Ah, sal...d!... A mon tour, maintenant! rugit le trappeur.

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

menagez vos yeux

6	3	5	8	2	7	4	6	3	8	2	5	4	7	3	8
D	N	V	V	M	P	P	E	A	O	E	O	E	R	B	T
8	4	7	3	6	5	8	2	7	4	7	3	6	2	5	8
R	R	E	U	G	U	E	N	N	I	E	S	R	A	S	E
8	4	7	2	5	4	6	3	8	5	2	7	6	3	5	7
T	O	Z	G	E	D	A	E	O	T	E	P	N	Z	E	L
7	5	3	8	4	7	2	6	4	5	3	8	6	2	7	5
U	S	P	I	E	S	Z	D	I	C	A	L	S	V	D	H
8	4	7	2	5	7	6	3	7	4	5	2	6	8	3	5
E	N	E	O	A	X	S	S	E	A	N	S	U	B	D	C
8	4	7	3	6	5	2	8	4	7	3	6	5	2	7	4
R	C	R	E	C	E	Y	I	T	C	L	C	U	E	I	I
8	3	7	2	4	8	5	6	3	7	4	8	6	2	7	3
L	A	C	U	V	L	X	E	T	E	E	E	S	X	S	V

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

L'un après l'autre, ses poings durs comme fer atteignirent la face molle de Lew Doris et y laissèrent des traces sanglantes.

Le bandit se rendit compte de la force de l'assaillant, force qui était décuplée par la rage légitime de Tom. Il était tombé fort maladroitement, juste au moment où il avait porté la main à la poche où était le revolver et l'étreinte du trappeur lui clouait ce bras contre la hanche.

Mais il possédait une vigueur herculéenne. D'un coup de reins désespéré, il parvint à se dégager suffisamment pour être à même de se servir de l'arme.

Tom lâcha tout pour agripper le poignet. Juste à temps. Les deux coups de feu éclatèrent, furent détournés, et ne produisirent qu'une chute de branches, dans un amoncellement de neige.

Maintenant, la lutte pour le revolver!

Les deux mains de Tom s'accrochaient avec l'énergie du désespoir. La neige les glaçait et les brûlait à la fois. Elle volait de tous côtés, ils s'y enfonçaient de plus en plus. Les deux corps roulaient à droite, à gauche, se débattaient, se heurtaient...

Et Tom sentait qu'il commençait à avoir le dessus. Car lui, il était habitué à cette sensation pétrifiante, à ce froid qui s'insinuait partout, sous les vêtements, dans les yeux, les oreilles, la bouche... Tandis que le bandit de Chicago, l'homme des villes, en subissait lentement l'action de paralysie grandissante.

Soudain, Tom Greyson lâcha le poignet d'une main, et assena un coup de poing terrible dans la face déjà blessée. Il sentit que l'autre relâchait son étreinte. Il se cramponna de nouveau au poignet et tenta de le tordre, en une secousse.

Un juron furieux de Lew Doris. L'arme venait de lui échapper et après avoir tracé une trajectoire dans l'air, avait disparu dans la neige! Première étape vers la victoire...

Car, désormais, c'était un corps à corps d'homme à homme... Une ivresse de bataille était montée au cerveau de Tom Greyson, et il assenait coup sur coup, sans ressentir la moindre douleur de ceux, pourtant redoutables, qu'il recevait.

Le bandit tenta de lui enserrer le cou avec sa large patte. Le trappeur sentit le pouce de l'adversaire à portée de sa bouche. Comme un loup, il mordit et entama largement la chair. Un hurlement de douleur retentit, le bandit se relâcha presque complètement...

Aussitôt, Tom s'accrocha à la gorge de Doris. Ses doigts s'enfoncèrent dans une chair aussi molle que celle de la face. Les yeux porcins s'exorbitèrent. L'homme ouvrit la bouche, exhala une sorte de râle... Le trappeur serrait toujours. Il savait que cette lutte était pour sa liberté, pour sa vie.

La résistance s'affaiblit. Il ne lâcha pas prise. Elle s'affaiblit encore... Les traits étaient violacés. Une grimace hideuse les contractait. La langue gonflée commençait d'apparaître énorme dans la bouche désespérément ouverte pour happer un peu d'air.

Un gargouillis s'échappa de la gorge du bandit. Le visage tournait au brun verdâtre, puis il perdit toute couleur. Les yeux étaient presque entièrement rétrécis. La résistance était totalement abolie, à présent. Le corps ne traduisait plus la vie que par des mouvements spasmodiques de plus en plus espacés.

C'était une véritable soif de meurtre qui avait gagné Tom Greyson. Il était dominé par l'effrayant désir de serrer quelques secondes encore pour ôter le dernier souffle, pour ne plus sentir

qu'une masse palpitante et inerte à la fois...

Mais il eut un sursaut de conscience. — Je ne suis pas un assassin! — et ses doigts abandonnèrent d'eux-mêmes le cou où ils avaient si profondément imprimé leurs traces.

Il haleta, les yeux écarquillés et fixés sur les marques violacées dans la chair de l'ennemi. Puis il se souvint du revolver.

Vite. Avant que l'autre ne fût revenu à lui...

Il finit par retrouver l'arme dans la neige. Il se hâta également de rattacher ses raquettes qu'il avait perdues — comme Doris, d'ailleurs — durant cette lutte farouche.

Et il attendit, frémissant, l'arme au poing. Le bandit ouvrit les yeux après cinq longues minutes. Il vit le trappeur qui le guettait et qui, dans un cri de victoire, proclama:

— La roue a tourné, Doris!... C'est moi qui commande, à présent!... Enfile tes raquettes... Prends la charge sur ton dos... Et demi-tour, par le flanc droit... Nous retournons chez moi!...

Lentement, avec les mouvements de fureur d'un ours dompté, le gredin se mit en devoir d'obéir. Il laça péniblement les raquettes lancées dédaigneusement par Tom.

— J'aurais pu t'achever, articula le trappeur. J'en avais le droit! Mais je préfère laisser cette besogne au bourreau... Tu te balanceras au bout d'une corde, Lew Doris!...

Le bandit se passa les mains à plusieurs reprises sur le cou, là où Greyson avait serré si fort. On eût dit qu'il y sentait déjà la corde promise par son vainqueur. Il comprenait que celui-ci n'aurait pas plus de pitié pour lui, qu'il n'en avait montré lui-même.

Tom respira l'air pur avec délices. Comme tout était beau, comme la forêt était donc son amie, plus que jamais... Il avait envie de sauter et de rire à gorge déployée.

Une demi-heure auparavant il était dans la tristesse et le désespoir. Tandis que désormais!... Même le soleil avait fini par vaincre la gangue de nuages et lançait des rayons généreux.

Dès que son prisonnier — car Lew Doris était son prisonnier, maintenant, ah! ah! — aurait achevé de lacer ses raquettes, on se remettrait en route pour regagner la cabane.

Et Tom qui sentait en lui tout l'optimisme du monde, calculait qu'on y serait avant la nuit. Comme, d'après le bandit, Carruthers avait vingt-quatre heures de retard, il serait encore grandement temps de modifier l'état de choses, de démolir ce piège infernal, de...

Il gronda d'un ton autoritaire:

— Alors, quoi!... C'est bientôt fini de mettre les raquettes? A mon tour de te dire que si ça ne va pas plus vite, je te loge un pruneau dans les côtes!... Non, je ne te tuerai pas, mais je...

Sa phrase resta inachevée dans sa gorge.

Quelque chose d'angoissant, d'imprévu, de cruel venait de se produire.

Le bandit, toujours accroupi sur un genou, venait de fouiller rapidement sous son bras gauche et quelque chose de noir avait apparu dans son poing!

Au même moment, une détonation éclata dans l'air tranquille. Puis une deuxième, une troisième... ce n'était pourtant pas Tom qui avait tiré.

Une balle lui siffla aux oreilles, une autre l'atteignit à l'épaule droite, elle était mieux ajustée, hélas, cette deuxième balle!... Et elle rendit le bras inutilisable... Le revolver si chèrement conquis tomba une deuxième fois dans la neige!

Le revolver que Doris avait tenu caché, en réserve, aboya encore sinistrement jusqu'à épuisement du char-

geur. Les projectiles continuèrent de siffler autour de Tom comme des mauvaises génies.

L'un d'eux l'atteignit encore à la tempe. Il éprouva une cuisson, comme celle qui provient d'un coup de rasoir.

Et alors, il lui sembla que son corps se vidait de sa force. Il sentit ses jambes se dérober sous lui, comme si elles étaient en chiffon. Il s'écroula... Il avait la sensation de continuer à tomber, tomber sans arrêt dans un gouffre.

Des pensées, confuses se pressaient pêle-mêle dans sa tête. La dernière chose qui s'incrusta dans son esprit fut la vision du bandit, qui, un rictus terrible dans sa face tuméfiée, se ruait en avant et l'assommait avec la raquette qu'il avait feint d'attacher en dernier et dont il venait de s'armer.

Il reçut le coup furieux asséné avec l'armature que le misérable avait empoignée de façon à l'atteindre avec la partie la plus épaisse.

Le reste se passa comme un film qui se décroche et se déroule trop vite. C'était drôle... Il ne ressentait aucune douleur... Ah! pourquoi n'avait-il pas fouillé le gredin? Il aurait dû y penser plus tôt... Un gangster de cette envergure devait posséder plus d'une arme sur lui...

Bah!... C'était fini... Plus aucune chance... Pauvre Carruthers!

Tom s'évanouit sans avoir eu le temps de penser à lui-même et à ce qui allait lui advenir...

IV — Désespoir...

Ce ne fut que de longues minutes plus tard qu'il revint à lui. Une souffrance aiguë lui torturait le corps. Pas un endroit qui ne fût endolori. La réaction du combat... Et aussi le résultat des coups dont le bandit l'avait roué jusqu'à ce qu'il en fût fatigué.

Une sorte de nuage flottait devant ses yeux et l'empêchait de distinguer clairement. Il vit la silhouette de Lew Doris, debout devant lui. L'homme était encore plus hideux qu'auparavant. Sa face était totalement tuméfiée à présent, et le sang qu'avait fait couler le trappeur, avant son éphémère victoire s'était coagulé en taches noires que l'autre avait négligé d'essuyer.

— Je dois être pareil... songea Tom, malgré lui.

Sa deuxième pensée fut pour constater qu'il était toujours en vie.

— Il ne m'a pas tué? Etrange!... Pourquoi?

La réponse ne devait pas tarder, Lew Doris se chargea de la fournir. Il ricana, montrant ses dents en or:

— T'as de la veine... Si on avait été vers le lac Pikawa, t'en serais pas revenu... Je devrais t'expédier dans l'autre monde, mais j'ai encore besoin de toi, pour me guider!

Tom bégaya, le cœur lourd, un immense désespoir l'emportant à la dérive et lui ôtant jusqu'au désir de vivre:

— Inutile... Ne compte pas sur moi... Crever maintenant ou plus tard! Tu ne penses pas que je vais te conduire? Finis ton boulot et laisse ma carcasse pour les loups...

Le rictus de Doris s'améliora. C'est-à-dire que le bandit tenta de montrer une expression qu'il voulait amicale.

— Ecoute, dit-il... Montre-moi la route, et... ma foi, j'oublierai ce qui s'est passé... Marché conclu?

Tom se remit péniblement sur ses jambes et se mit à panser sa blessure à l'épaule comme il put. Il ne croyait pas un mot de ce que promettait le misérable, il était certain que l'autre l'abattrait dès qu'il jugerait qu'il pouvait se passer de son guide.

Mesdames...
FAITES JUSQU'À 23 PAR
QU'À SEMAINE
et obtenez vos
robes GRATIS!

Oui, vous pouvez gagner cette somme et avoir vos propres robes GRATIS en montrant à vos voisines et amies de jolies Robes Fashionables très populaires aux U.S. Vous prenez les commandes que vous nous envoyez. Généreuses commissions versées d'avance. Aucune expérience requise. Nous livrons et percevons. Obtenez tous renseignements sur cette offre remarquable et le Portfolio de Patrons en envoyant, sur carte postale, nom, adresse et grandeur de vos robes.

NORTH AMERICAN FASHION FROCKS, LTD.
2163 Parthenais, Dept. 5-249
Montréal, P. Q.



Une date à retenir...

C'est mercredi, le 23 février prochain, que paraîtra le numéro de mars de

LA REVUE Populaire

Vous y trouverez un magnifique roman d'amour complet:

TON AMOUR VAUT UN ROYAUME
par LEO DARTEY

ainsi qu'une foule de chroniques et d'articles illustrés.

LA REVUE POPULAIRE est en vente partout à 20 sous le numéro.

Donc soyez avisé et réservez votre exemplaire chez votre dépositaire ou remplissez le coupon d'abonnement ci-dessous:

COUPON D'ABONNEMENT

LA REVUE Populaire

IMPORTANT: — Marquez d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

CANADA	1 an \$1.50	2 ans 2.50
ETATS-UNIS	1 an \$2.00	2 ans 3.50

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

POIRIER, BESETTE & CIE, LTEE
975-985 rue de Bullion
MONTREAL 18, P.Q.

Mais l'instinct de conservation lui était revenu. Et aussi, un vague espoir... Un espoir que, peut-être, le sort...

Ah, le sort!... Il lui avait pourtant offert une chance, à Tom Greyson. Une chance inouïe, la seule, l'unique chance. Comment oser penser qu'il en aurait une seconde?... Il se sentait honteux de lui-même, empli de remords cuisants...

Il avait tout gâché par irréflexion. Il se disait que si même, cette nuit, il entrevoyait quelque nouvelle occasion, ce serait trop tard pour retourner à la cabane, à temps, pour empêcher Caruthers de donner dans le piège abominable.

Et c'était ce qui le torturait le plus, ce brave cœur. Il acceptait son destin sans fléchir, mais il était infiniment malheureux à la pensée du camarade au galon jaune qui allait être tué par sa faute.

— Oui, ma faute, se répétait-il. J'ai été un pauvre type sans cervelle, un vrai débutant... Je me suis laissé rouler par cette fripouille, comme un enfant au maillot...

Il resta planté sur ses jambes, vacillant un peu. Puis il sentit qu'il était plus solide qu'il ne l'aurait cru. Une décision nouvelle apparut dans son regard qui devenait plus assuré.

— Je n'ai qu'un bras de valide, mais n'importe... Je vais lui sauter dessus... Coûte que coûte... Je vais le réduire à ma merci... Il doit être fatigué, lui aussi... Et, cette fois, je le tuerai!... Je ne commettrai pas la même bêtise...

Mais l'autre venait de placer un nouveau chargeur dans le revolver et lui enfonça le canon dans les reins.

— Allons!... Prends le paquet sur ton dos... Et en route...

Il tenta de protester, d'expliquer que son épaule...

— M'en fous de ton épaule!... T'as qu'à t'en prendre à toi-même!...

Le bandit grommela cette brutale réponse accompagnée d'un coup de poing sur l'endroit sensible qui se mit à saigner, à travers la toile du pansement.

Sans rien dire, Tom enfila les bretelles et mit le fardeau en place. Les cordes mordaient férocement dans ses chairs. Il serrait les dents pour ne pas gémir. Dans ses yeux, la lueur ne s'éteignait pas pourtant.

Il savait, oui, il savait qu'il aurait le dernier mot...

La marche reprit à travers la forêt. Le soleil continuait d'éclairer le paysage et ses rayons faisaient étinceler la neige dès que les ramures des arbres s'écartaient, dans le sentier, pour leur faire un peu de place.

Tom calculait sans arrêt. Il connaissait l'heure d'après la position de l'astre du jour, il aurait pu la donner à dix minutes près.

— Dans combien de temps serons-nous au lac ?

— Faut compter marcher jusqu'à la nuit... Nous avons été retardés... marmonna Tom.

— Par ta faute, bougre de... Et ensuite?... Nous serons arrivés ?

— Non... Mais nous n'en serons plus loin... Il y a une cabane par là où nous pourrions attendre l'aube...

— Nous marcherons cette nuit!... gronda Lew Doris.

— Impossible... Peux pas trouver mon chemin dans l'obscurité... Et puis il y a des loups par ici... Ils sortent après le coucher du soleil.

Le bandit n'insista pas. Il était fort endolori par la lutte et il sentait qu'il ne pourrait plus aller bien loin sans repas. Le seul réconfort qu'il éprouvait était de voir le trappeur traîner la jambe et souffrir une agonie, avec ce lourd havresac sur le dos. L'épaule blessée ne saignait plus, mais le pan-

sement était saturé de rouge sombre. Le crépuscule commença à venir.

Ce fut Lew Doris qui donna le premier, des signes de fatigue. Il ordonna une halte.

— Si tu tiens à te faire dévorer par les loups — l'avertit Tom — tu n'as qu'à passer la nuit dehors...

— Je n'en ai pas rencontré la nuit précédente!

— Parce qu'ils sont dans les parages vers lesquels nous nous dirigeons... C'est beaucoup plus dangereux par ici.

— Alors?... Et cette cabane? Elle est loin encore?

— Non. J'espère l'atteindre avant que la nuit soit complètement tombée. Mais faut pas s'amuser...

Il partit en avant, sans plus attendre, et Doris fut bien obligé de le suivre. A partir de ce moment, Tom ne fit plus entendre un mot. Le gredin tentait, par moments, de lui adresser la parole, mais il ne répondait que par un grommement confus.

— *Damn you!* hurla finalement Doris. Tu ne pourrais pas faire aller un peu ta langue, quand je te questionne?

Il se retourna, dévisagea le bandit, puis reprit sa marche.

Malgré son absence de sensibilité, malgré la cuirasse de pierre qui paraissait lui entourer le cœur, Doris se sentit mal à l'aise devant ce regard. L'expression, dans les yeux bleus de Tom Greyson, était implacable. Une haine à mort...

Le bandit ne s'y trompa pas et se promit de veiller.

— Dès que nous aurons atteint le lac — se dit-il — je le liquide définitivement...

Sa promesse de laisser la vie sauve au trappeur ne pesait pas lourd chez lui. Ce n'était pas la première fois qu'il serait parjure. Mais, toutefois, il prendrait garde de ne pas laisser comprendre à son guide ce qui se passait dans son esprit. Et il lui parla encore, malgré le mutisme obstiné de l'autre...

Il fit allusion au marché convenu, il affirma que, dès qu'il n'aurait plus besoin de Greyson, il le laisserait aller où bon semblerait au trappeur.

La forêt devenait plus obscure. Et le guide paraissait marcher plus vite. Doris lui cria de ralentir. Greyson obéissait, mais après quelques minutes, il augmentait insensiblement et progressivement, la cadence des foulées, jusqu'à ce qu'un nouvel hurlement du suiveur lui donnât à deviner que l'autre s'épuisait de plus en plus.

L'absence de conversation commençait à provoquer une tension de nerfs chez le bandit. Greyson se comportait comme s'il avait été seul. Il n'a-

dressait même plus un regard derrière lui.

La forêt devenait mystérieuse, redoutable... Lew Doris jetait fréquemment les yeux à droite et à gauche, comme s'il s'attendait à voir surgir la silhouette du policier qui l'avait traqué les jours précédents.

Le moindre craquement insolite le faisait sursauter, à présent. Des oiseaux au vol lourd prirent leur essor au passage des deux hommes, et Doris appuya, sans s'en rendre compte, sur la gâchette de son revolver.

La détonation éveilla des échos jusqu'au fond de la forêt. Greyson n'avait même pas tourné la tête.

Une demi-heure plus tard, il intima l'ordre de s'arrêter. Des craquements suspects l'avaient alarmé. Ses yeux étaient emplis de fureur et de crainte sourde.

— Il y a quelqu'un qui rôde autour de nous!...

— Non, il ne peut y avoir personne!

— Ces frôlements que nous entendons... Si jamais tu m'as fait tomber dans un piège, je...

Greyson eut un sourire amer. Un piège? Comment aurait-il pu l'organiser? Avait-il vu quelqu'un depuis que ce Lew Doris était arrivé à sa cabane, pour son malheur?

— C'est une bête qui fuit, assura-t-il. Ils atteignent une petite clairière. Aux dernières lueurs du jour, le trappeur montra des traces dans la neige.

— Voilà les marques du passage de l'animal...

— Es-tu capable de reconnaître quelle sorte c'était?

— Bien sûr, puisque c'est mon métier... Un lynx...

— Ah, ce n'était pas un loup?

Greyson hocha négativement la tête. Non, ce n'était pas un loup. Il se garda soigneusement de révéler que cette histoire de loups n'était que pure invention de sa part. Mais il avait remarqué l'effet produit sur l'homme qui le tenait à sa merci et compris que c'était le seul moyen de l'obliger à marcher pour atteindre le but qu'il s'était secrètement assigné...

— Un lynx? — demanda Doris — c'est dangereux?

— Ça dépend... Quand il est affamé, il s'attaque à l'homme... Mais — reprit le trappeur — faut faire attention aux loups... Et cette nuit, il y en aura qui rôderont...

Lew Doris grinça des dents. Il en avait assez de cette contrée maudite. Rien que de la neige et des arbres... Il avait hâte de se retrouver en un endroit civilisé, quel qu'il fût, de fouler un pavé solide, de voir des maisons, des lumières, des rues...

Et ce type, ce trappeur qui ne desserrait les lèvres qu'avec la plus extrême parcimonie, qui marchait sans relâche, comme une machine, qui avait une lueur si haineuse dans le regard...

Il était comme le pays, il était mystérieux, inquiétant, au fond... Incompréhensible, surtout.

Malgré son cynisme et son endurcissement, Lew Doris continuait d'éprouver sourdement au fond de lui-même ce sentiment de malaise qui l'avait envahi depuis cette lutte dont il était pourtant sorti vainqueur en fin de compte.

Mais il lui semblait que quelque chose allait se produire. Quelque chose dont il eût été incapable de définir l'origine et le sens. Quelque chose qui serait fatal.

Et c'était cette crainte latente qui le faisait dominer sa fatigue, peut-être davantage encore que la peur des loups.

Cependant, à force de se raisonner, Doris avait fini par reprendre un peu de confiance en soi-même. En dehors du vol d'oiseau et du passage du lynx, rien de nouveau ne s'était produit.

— Après tout — se dit-il — je suis bien bête de m'en faire... Le trappeur est complètement en mon pouvoir. Il n'a plus qu'une idée en tête. Me mener au lac Pikawa et me quitter le plus vite possible. Il a compris ce qu'il lui en a coûté d'essayer de me posséder... Ah! ah!... On ne berne pas Lew Doris comme ça...

Oui. C'était sans doute la terreur qui rendait muet le Tom Greyson. Il ne tenterait plus rien à présent, car il savait qu'il serait criblé de balles s'il faisait encore le malin.

Un rictus satanique se joua sur les grosses lèvres du bandit. Car les balles, eh bien, le trappeur les aurait tout de même, dès que Doris apprendrait qu'il était sur la bonne route et que le lac était là. Autrement dit, le lendemain à l'aube... Et, ainsi, il n'y aurait absolument plus personne pour raconter à la police ce qu'était devenu le bandit de Chicago, et la direction qu'il avait prise.

Il faisait presque nuit noire, lorsqu'ils atteignirent, enfin, la clairière où se trouvait la cabane dont avait parlé Greyson.

— C'est là... fit le trappeur brièvement.

— Elle est vide, au moins? questionna Lew Doris, avec défiance.

— Naturellement... C'est un abri dont je me sers quand je pars à la relève de mes pièges. Nous allons faire un feu pour éloigner les bêtes qui pourraient venir rôder par ici... Nous sécherons nos vêtements... Nous mangerons un morceau... Nous coucherons à l'abri, ensuite...

Il s'était laissé tomber sur le fardeau qu'il avait déposé dans la neige et s'essuyait le front avec sa manche. Lew Doris, brutalement, le bouscula et s'empara de son siège improvisé.

— Donne-moi la place... grogna-t-il. La soumission de Greyson paraissait de plus en plus totale. Il se releva péniblement et s'en fut s'appuyer à un tronc voisin. Il marmonna quelque chose, faisant allusion au bois qu'il fallait rassembler pour le foyer.

— Non, riposta Doris. Ne bouge pas... Reste là... Pas de feu pour le moment. Tu me prends pour une tourte?... Avant toute chose, il faut que je m'assure que tu n'as pas un copain dans la cabane... Ce serait trop facile à deux, de me sauter dessus, hein!

— Puisqu'elle est vide!... reprit Greyson.

— Ta bouche!... gronda Doris. Plus un mot...

Dans le silence, il tendit l'oreille, guettant intensément. Au moindre



M. Alexandre Clément,

ancien secrétaire particulier du Premier ministre Honoré Mercier (de 1887 à 1891) et, plus tard, de l'Honorable J. A. Chapleau, — dont LE SAMEDI a publié les souvenirs dans son édition du 8 janvier dernier, est mort le 20 juin 1948, à l'âge de 80 ans. D'après la présentation de l'article certains lecteurs ont compris que M. Alexandre Clément vivait encore. De là, cette mise au point.

bruit qui se produirait à l'intérieur de l'abri, il tirerait. D'abord sur Greyson, puis sur l'individu qui pouvait apparaître, attiré par la détonation. Il ne voulait pas courir de risques idiots.

Un vent léger s'élevait, agitant par moments, les hautes branches. La cabane offrait une silhouette sombre, presque inquiétante, sur le fond blanchâtre de la neige.

Un hullement lointain se fit entendre. Cela faisait hou-houôôô!

On l'entendit à trois reprises espacées. Lew Doris ravala sa salive, fit un bond en arrière, appuya son arme sur les reins de Greyson.

— C'est un signal, hein? Qui est-ce qui t'appelle?

— Ça? C'est un hibou... Pas autre chose!...

Ils écoutèrent encore. Le hibou s'était tu. La nervosité de Doris s'accroissait. Il marmonna:

— Donne tes poignets... Donne-les, nom d'un chien!...

D'une main, il passa, autour des avant-bras de son prisonnier, le noeud coulant de la cordelette qu'il avait emportée, serra, et assujettit le lien au tronc de l'arbre le plus proche.

Puis il repéra la porte de la cabane et marcha de biais, de manière à ne pas perdre de vue l'homme qui était attaché à l'arbre.

— C'est possible que tu aies dit vrai, murmura-t-il, comme pour lui-même, mais c'est possible aussi que tu aies encore essayé un truc pour m'avoir...

Les yeux de Tom luisaient comme ceux d'un fauve en le voyant se rapprocher de l'abri. Il avait son revolver bien en main. Et le trappeur savait que le bandit tirait avec une rapidité mortelle.

Mais il espérait... Il espérait... Tout son être était soulevé par une exaltation intérieure. Doris n'était plus qu'à

quelques centimètres de la cabane, à présent.

La main gauche du bandit fit jouer le loquet de la porte. L'homme recula d'un pas, et d'un grand coup de pied, rabattit le battant.

Alors, se produisit l'événement! Une formidable détonation retentit dans le grand silence de la forêt, se-

• Il faut de plus grandes vertus pour soutenir la bonne fortune que la mauvaise.
LA ROCHEFOUCAULD (1613-1680)

• Ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, mais le principal est de l'appliquer bien.
DESCARTES (1596-1650)

• Il est beaucoup moins d'ingrats qu'on ne croit; car il y a bien moins de généreux qu'on ne pense.
SAINT-EVREMOND (1613-1703)

• Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui.
LA ROCHEFOUCAULD (1613-1680)

couant la cabane et réveillant les échos les plus lointains des étendues boisées de Speckwood...

Le bandit ne poussa même pas un cri. Il s'était effondré sur le seuil, la tête fracassée, des débris de cervelle lancés partout. Il y eut juste un petit tremblement spasmodique de son

corps. Et ce fut tout. Absolument tout...

Alors, avec un sourire indicible aux lèvres, Tom Greyson, envahi par la réaction, la fatigue, la faiblesse subite causée par sa blessure à l'épaule, ne se sentit même plus capable de chercher à se délivrer de sa cordelette.

Il tomba à genoux, marmonna une vague prière, et se laissa aller à l'évanouissement...

Il poussa un long gémissement de douleur et ouvrit les yeux. Sa plainte se changea en un cri de joie:

— Carruthers!... Jimmy!...

C'était le caporal de police qui était là, agenouillé devant la couche sur laquelle Tom Greyson avait été étendu. La lampe de la cabane était allumée. Un bon feu brûlait dans le poêle. Et Carruthers qui avait fait tous ses efforts pour ranimer le trappeur, fit écho à l'allégresse de son ami:

— Bien, mon pauvre Tom, j'ai bien cru que tu étais mort... Je t'ai ramassé à moitié frigorifié... Attaché à un arbre...

Il expliqua qu'il avait été attiré par une explosion, alors qu'il était en route pour...

— Je t'expliquerai ça... coupa-t-il. Pour le moment, il faut te reposer, te soigner. J'ai vu que tu avais été touché à l'épaule... Mais tu me diras à ton tour ce qui s'est passé... Je ne comprends pas comment tu as pu exécuter ce bandit, alors que tu étais attaché...

A mots hachés, Tom Greyson commença à raconter la dramatique aventure, depuis l'arrivée de Lew Doris, jusqu'à cette nuit...

— Tu comprends, Jimmy?... Quand j'ai vu qu'il m'avait eu à nouveau, je me suis juré que cette fois, je ne l'épargnerais pas... Je n'avais jamais donné la mort à un homme... C'était ce qui m'avait perdu, car si j'avais été plus endurci, je l'aurais tué pendant que je l'avais eu en mon pouvoir...

Il eut un petit hoquet et reprit:

— A partir du moment où j'ai vu que tout était à recommencer, j'ai tenté une chose... Puisque ce misérable ne connaissait rien à la forêt, je me suis demandé si je n'allais pas risquer ma chance et...

— Et le ramener à ta propre cabane, hein?

— Exactement, Jimmy... Par un chemin détourné, naturellement. Pour qu'il ne reconnût pas nos traces précédentes, il me fallait calculer, à la fois, d'arriver ici avant toi, mais aussi de ne pas y parvenir trop tôt dans la journée, sinon, il aurait compris...

« Il m'avait dit et répété tant de fois que tout n'était que neige et arbres, arbres et neige pour lui... »

« Et c'est lui-même qui est tombé victime du piège qu'il avait préparé pour toi... »

— J'avais totalement perdu sa trace, murmura le caporal Carruthers. J'avais bien vu des empreintes de raquettes par ici, mais je croyais que c'étaient les tiennes... J'allais rebrousser chemin quand j'ai entendu la détonation... Et j'ai compris que cela venait de chez toi... Alors j'ai poussé jusqu'ici pour voir...

Greyson se souleva à demi pour avaler la boisson chaude tendue par son ami.

— Où est-il? articula le trappeur, après un instant. Qu'est-ce que tu en as fait?

— Je l'ai enseveli dans la neige... répondit brièvement l'homme de police.

PIERRE OLASSO.

**Vous vous sentirez MIEUX!
Vous paraîtrez MIEUX!**



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules

**MYRRIAM
DUBREUIL**

améliorent l'état général, vous aidant ainsi à vous sentir MIEUX et à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit médicinal qui produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :

Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ ce COUPON

(pour le Canada seulement)

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6880, rue Bordeaux
Case Postale, 1391, Place d'Armes,
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5 cents pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec la brochure.

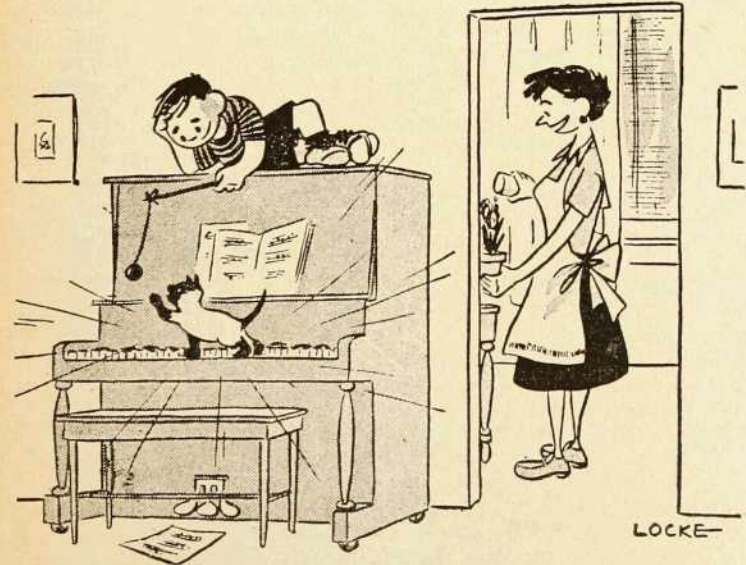
Nom

Adresse

Ville

Province

LA VIE COURANTE...



— Mon petit Alphonse, tu as assez pratiqué ton piano aujourd'hui. Va t'amuser.

NOTRE FEUILLETON

La Tragédie de la rue Fontaine-au-Roi

par PIERRE NINOUS

No 11

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Tu es trop généreuse, dit-elle. Maurice mérite une leçon. Il faut lui laisser l'angoisse de penser que ses dettes ne seront pas payées, et son honneur en péril. Autrement, il recommencerait, et dame !... ces pertes-là sont grosses. Nous sommes riches, c'est vrai, mais tout tonneau finit par se vider.

Henriette se raidit. Une angoisse, bientôt surmontée, avait serré son cœur. Ce n'était plus le temps où pour entendre de douces paroles tomber des lèvres de Maurice elle lui donnait l'argent qu'il demandait, où, par conséquent, elle se rendait complice de ses fautes.

Non, en sollicitant ce rôle de chef de famille, que la santé chancelante de Laure, la faiblesse violente de Roselin ne leur permettaient pas de remplir, Henriette devait également en revêtir les âpres et douloureuses nécessités.

Elle parlerait sévèrement à son frère ; elle se ferait raisonnable, énergique, dure même ; par tous les moyens possibles, elle tâcherait de lui faire remonter la pente fatale, dût le peu d'affection que Maurice lui avait conservée s'en aller sous ses paroles austères, comme à la bise aiguë de l'hiver tombent les dernières feuilles.

— Maman, dit-elle très ferme et très décidée, laisse-moi faire. Je parlerai à Maurice, et il m'écouterà. Quant à l'argent : à déboursier, c'est dur, je le sais ; mais l'usine marche, Dieu merci !... Et si son bonheur est au bout de nos sacrifices, les brèches seront vite réparées.

Comme on finissait de déjeuner, le phaéton de la marquise d'Argelles apparut dans la cour et le valet de pied qui, d'ordinaire, faisait les commissions de Diane, monta les marches du perron, une lettre à la main.

Henriette eut une lueur de triomphe dans les yeux.

— Voilà les avances de Mme d'Argelles qui arrivent, dit-elle. Gardez votre sang-froid tous les deux et ne prononcez pas un mot.

En effet, le valet de chambre de Vallauris entra.

— Un domestique de M. Maurice demande à parler à madame, dit-il.

Ce fut Henriette qui répondit :

— Nous ne voulons pas le recevoir ; s'il a une lettre à remettre, Baptiste, qu'il vous la donne, sinon qu'il s'en aille.

Quelques minutes après, Baptiste revenait avec une lettre sur un plateau d'argent.

— Il y a une réponse, dit-il.

— C'est bien, laissez-nous, je sonnerai quand j'aurai besoin de vous.

Le domestique obéit.

La lettre, en effet de l'écriture de Diane, était adressée à Laure.

— Lis, dit Mme Vallauris à sa fille.

A haute voix, Henriette parcourut les lignes suivantes :

Clémence Foulon est brûlée vive au milieu d'un incendie allumé par une belle inconnue qui réussit ensuite à s'enfuir malgré les poursuites acharnées de Marcel Barrère. La petite Marie, désormais sans protection, Laure et Roselin décident de l'adopter et de l'élever avec leur fils, Maurice. Un jour, un inconnu vient voir les Roselin et les supplie de bien protéger Marie, car un danger de mort la menace...

Retournant loin en arrière, nous voyons le comte Jacques de Rhodes épouser Blanche de Montégut et le couple avoir bientôt une fille qu'ils nomment Marguerite. Vers le même temps ils adoptent Diane de Candales qui se montre perfide et cruelle. Des années après c'est au tour de Marguerite de se marier avec le marquis Fabien d'Argelles et eux aussi ont une fille appelée Inès. Diane, méchante et envieuse, provoque la mort de Blanche, sa mère adoptive, et de Marguerite qui l'aimait comme une sœur véritable. Enfin, Diane épouse Fabien, sur les instances de Marguerite à son lit de mort. Quant à la petite Inès, c'est Diane qui est censée en avoir la protection...

« Ma bien chère amie,

« J'aurais un pressant besoin de vous voir, pouvez-vous venir à l'hôtel, ou voulez-vous que je vienne vous trouver ?... »

« Ce matin, quelques paroles pénibles ont été échangées entre M. Vallauris et moi. C'est déplorable : l'union, en effet, ne fait-elle pas la force ? »

« J'espère que vous ne partagerez pas la rancune de votre mari. Ne sommes-nous pas sœurs, toutes les deux, puisque ma fille est la vôtre et votre fils le mien ?... »

« Je vous embrasse très fort.

Diane. »

— La coquise !... répéta Vallauris.

— Tais-toi, papa, dit Souriquette. Elle a besoin de nous. Elle ne peut s'adresser ailleurs. Elle le sait, nous la tenons.

— Que décides-tu ? demanda Laure. La jeune fille avait déjà pris un buvard et ce qu'il faut pour écrire.

— Réponds-lui, maman, dit-elle à Mme Vallauris.

— Je veux bien, mais dicte.

Sans se faire prier, Henriette commença :

« Ma chère amie... »

— Non, interrompit Roselin, pas ce mot. Nous la détestons, cette femme. Madame, c'est assez.

— Maurice est avec elle, répondit Souriquette.

— Laisse faire, mon ami, dit Laure ; les mots ne font rien, le résultat sera le même. Continue, mignonne, j'ai écrit.

« Vous avez raison, reprit Henriette, des liens impossibles à dénouer nous lient. A cause d'eux, j'accepte de vous voir, quoique la scène de ce matin m'ait causé une désolation profonde et vous laisse vis-à-vis de moi sans excuses. »

— Très bien, approuva Roselin du fond du cœur.

La jeune fille, les sourcils froncés, ne s'interrompit que pour dire :

— Y es-tu, maman ?

— Oui.

— Alors, va.

« Je suis trop souffrante pour me rendre à votre désir ; il n'est pas possible, pour l'instant du moins, que vous veniez ici, mais si vous y consentez, je vous enverrai ma fille Henriette qui connaît toutes nos pensées et aura nos pleins pouvoirs. »

« Croyez, ma chère amie, à mes meilleurs sentiments. »

« Laure VALLAURIS. »

— La salutation est sèche, dit Roselin enchanté.

— Oui, répondit Laure, mais l'idée que Souriquette a notre procuration, et pourra donner les fonds, fera passer sur tout le reste.

L'adresse était mise, Mlle Vallauris soupira.

— Remettez ceci au valet de chambre de l'hôtel de Candales, dit-elle.

Moins d'une heure après le phaéton revenait.

— « Vous êtes cruelle pour moi, disait Diane, mais je vous remercie de m'envoyer votre fille, nous l'attendons tous. »

« Marquise d'ARGELLES. »

— Ce qui veut dire qu'elle n'a pas le choix du moyen, répondit Laure, pendant que Henriette allait s'habiller.

— Décidément, Souriquette est une maîtresse femme, Roselin, laissons-la faire.

— Elle va être faible vis-à-vis de Maurice, dit le Provençal, car lui qui était la violence et la faiblesse mêmes, ne trouvait jamais les autres assez fermes et assez calmes.

— Non, affirma Laure, l'avenir de son frère est en jeu, il n'y a pas de danger qu'elle recule d'une semelle, même si elle a affaire à lui.

Dans le coupé noir dont Henriette et sa mère se servaient presque exclusivement, la jeune fille partit.

Sa mise sombre, la capote de dentelles noires au simple piqué de roses, qui avait remplacé le grand chapeau qu'elle portait d'ordinaire, lui donnaient un grand cachet d'austérité et de distinction, sans que sa beauté en souffrit, au contraire.

Quand Diane la vit s'avancer vers elle, la regardant de ses yeux clairs, très bleus, très droits, mais à ce moment un peu durs, elle tressaillit légèrement :

— Où donc ai-je la tête ? pensa-t-elle très troublée... Ce regard, il me semble voir les yeux de l'autre, là-bas, mon implacable ennemi !... Dieu du ciel !... Je ne me trompe pas, ce sont les mêmes !...

Diane, néanmoins, tendit ses mains pendant que sur ses lèvres décolorées une sourire mielleux se dessinait.

— Que je suis donc aise de vous voir,

ma chère petite, dit-elle en même temps. Est-ce que vraiment cette excellente Mme Vallauris est souffrante ?... On ne l'eût pas dit hier au soir.

Il n'était dans les idées d'Henriette ni de biaiser, ni de chercher de faux-fuyants.

— Que ce soit parce qu'elle est souffrante, ou pour un autre motif, madame, dit-elle, ma mère désire que je la remplace auprès de vous et de mon frère. Veuillez donc me dire ce que vous désirez, j'ai plein pouvoir des miens pour vous écouter et vous répondre.

Diane dissimula mal une profonde contrariété. Cette manière nette et tranchante d'entrer en matière ne lui allait pas.

Néanmoins, comme elle ne se fiait pas à cette fille au clair regard qu'elle savait la maîtresse absolue chez elle, elle dut s'exécuter sans reculer.

— Ce matin, commença-t-elle, aussitôt, une scène pénible a eu lieu entre votre père et moi. M. Vallauris a été vis-à-vis de moi d'une inconvenance qui a révolté votre frère lui-même.

Souriquette l'interrompit :

— Mon frère s'est révolté, madame, dit-elle, parce qu'il ne connaît pas la vérité. Si quelqu'un d'autorisé entreprenait de la lui apprendre, avec les preuves à l'appui, ce n'est pas à mon père qu'il donnerait tort.

Ces mots, preuves à l'appui, parurent bouleverser si profondément Diane qu'une pâleur livide aussitôt envahit ses traits.

Mlle Vallauris s'en aperçut ; elle continua avec sa même froideur, son même calme :

— Je ne suis pas ici, du reste, madame, pour vous entendre dire du mal de mon père. C'est un brave homme qui a le cœur sur la main et que vous avez exploité indignement.

« Aujourd'hui, grâce à la façon dont vous vous êtes découverte ce matin, tout cela va cesser... »

— Mademoiselle !... Ces paroles...

— Sont celles que vous méritez, madame. Mais je ne tiens pas à vous froisser. J'ai voulu simplement vous faire comprendre que je vous connaissais à fond, et que chargée de régler vos affaires, — car c'est pour cela que vous faisiez prier ma mère de vous recevoir, — je les réglerai ainsi que l'honneur et l'intelligence le demandent, en dégageant la signature de mon frère, mais sans me laisser de nouveau duper par vous.

Diane frémissante ne put plus se contenir.

— Les voilà bien ces parvenus, ces gens de rien, ces ouvriers sans éducation, qui crient comme des oies qu'on plume, à la première demande d'argent, dit-elle, les dents serrées et les yeux pleins de flammes.

« Est-ce que vous croyez que des Vallauris sont faits pour autre chose que pour pourvoir aux besoins des marquis d'Argelles et des ducs de Candales, par hasard ?... »

Les mêmes paroles avaient le matin fait sortir Roselin de ses gonds.

Elles laissèrent Souriquette de glace.

Commencé dans l'édition du 18 décembre 1954.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

Seuls, ses yeux d'azur devinrent plus impétueux et plus froids, son fin visage revêtit l'expression d'un mépris souverain.

Diane qui la regardait ne put soutenir l'éclat de ces prunelles, aussi claires, aussi terribles que les reflets de l'acier brillant au soleil.

Elle s'arrêta soudain, ne trouvant plus ses mots, très bouleversée, très interloquée.

Décidément cette petite, comme elle l'appelait, n'avait pas seulement les yeux de Jacques de Rhodes, elle avait aussi sa physiologie hautaine, son expression de visage, ses lèvres dédaigneuses, le pli terrible de ses sourcils rapprochés.

Est-ce qu'elle devenait folle ?...

Et dans tous les moments désagréables de sa vie, Diane, en imagination ou en réalité, le verrait-elle donc toujours se dresser devant elle, ce fantôme implacable ?...

— Cessons cela, dit-elle tout à coup, c'est de la folie. A quoi servent les paroles acerbes lorsque l'on doit s'entendre ?

— Il n'est pas nécessaire de s'entendre, madame, répondit Mlle Vallauris de plus en plus glaciale. Je suis ici parce que vous m'y avez appelée. J'ai cru qu'un devoir me conseillait d'y venir. J'y suis venue.

— Il y a votre frère aussi, insinua Diane, déjà revenue de sa colère.

— Vous vous trompez, madame. L'attitude de mon frère vis-à-vis de mon père, ce matin, nous dégage. Je veux le sauver, oui, mais pas malgré lui. Et, dans tous les cas, je ne le sauverai qu'à certaines conditions.

— Voyons les conditions ?

— Que je sache d'abord clairement de quoi il s'agit.

— C'est très simple : votre frère a signé des billets et garanti certains emprunts que j'ai été obligée de faire.

— Eh bien ! mon frère est l'administrateur de la fortune de sa femme ; qu'il liquide cette fortune, nous verrons après.

— Mais, mademoiselle, cette fortune ne vous regarde pas. Il y a des sommes dues sur l'hôtel, sur le domaine d'Argelles. Qu'on paye ces sommes, qui ne représentent pas le dixième de la valeur des immeubles, et toutes les inquiétudes de votre frère seront terminées.

— Au lieu de payer ces sommes, madame, il est plus naturel de mettre vos immeubles en vente, et vous liquiderez votre situation avec le produit de cette vente. Votre dignité, dont vous paraissez avoir un si grand souci, y gagnera, madame.

Diane écumait.

— Vendre l'hôtel, s'exclama-t-elle, vendre le château, jamais !...

Henriette se leva.

— Alors, dit-elle, voyez à vous en tirer comme vous l'entendrez. Il n'y a rien à faire avec nous.

La marquise eut peur.

— Vous vous en allez ? dit-elle.

— Oui, et je ne reviendrai pas cette fois-ci.

— Et votre frère ?

— Mon frère entendra la raison quand ce sera moi qui lui exposerai la situation.

De nouveau Diane tressaillit. Inès était compromise, c'était sûr, elle le savait, elle y avait — honte suprême — prêté les mains. Etant données la passion de Louis pour Mlle Vallauris, sa lâcheté, sa souplesse quand il voulait atteindre son but, n'avait-il pas parlé, et cette fille terrible n'avait-elle pas, ou n'aurait-elle pas des preuves contre Inès ?...

— Mais enfin, dit-elle, que me proposez-vous ?

— Ceci. Vous allez donner à notre notaire, M. Herbelin pleins pouvoirs pour la vente de tout ce qui vous ap-

partient. Il est bien entendu que vous rachèterez, ou que nous rachèterons ce que nous voudrions les uns et les autres. Si les ventes terminées — et c'est à craindre — le passif dépasse l'actif, nous payerons la différence.

— Jamais je n'accepterai cela, dit Diane, toujours de plus en plus troublée vis-à-vis de la hautaine physiologie et des paroles catégoriques de Mlle Vallauris.

— Comme vous voudrez, madame ; cette décision vous regarde.

Elle s'était levée de nouveau.

— C'est votre dernier mot ? demanda Diane.

— Mon seul mot, répondit Souriquette.

— Vous partez sans voir votre belle-soeur ?

— Je l'aime mieux.

— Et votre frère ?

— Devant vous, c'est inutile.

— Seule, en tête à tête, voulez-vous ?

— Le désire-t-il ?

— Très vivement.

— Alors, madame, je veux bien. Faites-le prévenir.

— Ici ou dans la pièce voisine ?

— Non, ici, si vous le voulez.

Diane n'osa pas insister, et laissa la jeune fille pour aller chercher Maurice.

En effet, Henriette savait que le boudoir de la marquise, où elle se trouvait, était disposé pour que les conversations ne pussent être entendues des salons avoisinants, surtout lorsqu'on prenait la précaution de ne pas parler trop haut. Là, par conséquent, elle en était sûre, Diane ne saurait pas ce qu'elle dirait à son frère.

Quelques minutes après, Maurice arrivait.

Il était très pâle, l'expression de son visage était désespérée.

Henriette, à sa vue, sentit son cœur battre à coups précipités, mais elle se

raidit. Était-ce le moment de se laisser aller à l'émotion qui la bouleversait ?

Il s'approcha.

— Je suis le plus malheureux des hommes, ma Souriquette, lui dit-il en tombant anéanti sur un fauteuil.

— A qui la faute ? répondit-elle aussitôt.

Il leva les yeux, étonné. L'accent, le regard de la jeune fille n'étaient pas ceux qu'elle avait d'ordinaire.

Elle continua :

— Ne savais-tu pas qu'au bout de cette vie folle, de désordre et de dissipation, la catastrophe arriverait ?... Et est-ce les leçons d'honneur et de droiture qu'on t'a données, chez nous, de dépenser ainsi sans compter ? De mettre ta signature sur des billets que tu sais ne pas pouvoir payer ? De vivre d'expédients et de combinaisons ? De mentir, enfin, de biaiser, d'exploiter ?...

Il baissa la tête, sachant qu'elle avait raison.

Elle continua :

— Y as-tu rencontré le bonheur dans cette existence décousue, toute de légèreté et de plaisirs ?... Y as-tu trouvé l'amour de ton métier, les satisfactions de la conscience, les joies intimes du foyer ?...

— Je te répète que je suis le plus malheureux des hommes, et cela de toutes façons.

— Parce que tu l'as voulu. Quand on sème le vent, on récolte la tempête.

Les sourcils de Maurice se froncèrent.

— Déjà papa, ce matin, fit-il, m'a dit des choses terribles que je n'ai pas crues, heureusement ; mais qui m'ont cependant laissé dans le cœur comme une brûlure atroce. Tu parais recommencer à les insinuer, ces choses...

— Je n'insinue jamais rien. Je dis catégoriquement ce que j'ai à dire. Voilà tout.

COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



Dans un procès par Jury, le Président du Tribunal peut-il faire remarquer dans son adresse aux Jurés que l'accusé n'a pas témoigné pour sa défense ?

Aux Assises criminelles, un procès par Jury. La Couronne a fait sa preuve. La Défense n'a fait entendre aucun témoin. Après les plaidoyers des deux parties, le Président du Tribunal résume la cause pour le bénéfice des Jurés et leur explique les points de Droit en jeu.

Au cours de son adresse aux Jurés, le Juge a dit : «... Pour ce qui concerne la Défense, la preuve de la Couronne n'a pas été contredite ».

Condamné, l'accusé s'adresse à la Cour d'Appel pour faire casser le verdict rendu contre lui. Il soulève deux principaux motifs d'appel. Tous deux proviennent de l'affirmation du Juge, précédemment citée.

D'abord la Couronne a intercalé dans sa preuve une déclaration préalable de l'accusé. Cette déclaration niait catégoriquement les accusations de la Couronne. Il fallait donc admettre que l'accusé avait contredit la preuve de la Couronne.

De plus l'affirmation du Juge pouvait porter à croire que si l'accusé n'avait pas offert son témoignage en défense, c'est parce qu'il ne pouvait pas jurer de son innocence. Or, la Loi est bien explicite sur ce point. Un accusé n'est pas tenu de témoigner à son propre procès. On ne peut l'y forcer. On ne doit pas non plus considérer son abstention de témoigner comme une admission ou comme une présomption de culpabilité.

Dans les circonstances, cet accusé pouvait-il faire annuler le verdict rendu contre lui ou non ?

OUI ! a statué la Cour d'Appel de l'Ontario, dans un jugement en date du 23 juin 1953. Et le Haut Tribunal a ordonné que l'accusé subisse un nouveau procès. (A noter que le Code Pénal est uniforme pour tout le Canada).

— Alors que me dis-tu ?... Que sais-tu ?

— Ce que je sais ?... Rien. Ce que je dis, c'est autre chose : c'est que dans cette vie folle, insensée, ridicule, tu te ruines d'abord, tu dépenses bêtement la fortune qui ne t'appartient pas et cela sans profit ni honneur pour personne ; ensuite que dans cette vie le foyer se détruit, l'intimité s'en va, les sentiments les plus sacrés s'envolent comme la poussière sous le vent ; une femme jeune, livrée sans contrôle à toutes les fantaisies, devient forcément légère, sous le désœuvrement de sa vie et l'énervement né des fêtes continues. Tout cela finit par créer des abîmes. Si ta femme t'aime encore aujourd'hui, elle ne t'aimera pas demain. Si tes amis t'ont gardé leur estime, elle n'est plus entière, crois-le. Et elle diminuera jusqu'au jour de la catastrophe fatale, celle où tu laisseras tout, vie et honneur.

Et elle continua, essayant de faire vibrer en lui les sentiments qui étaient en elle, de le relever, de lui redonner du courage et de la volonté.

A cette voix austère du devoir et de la raison, Maurice peu à peu songeait à ses jeunes années... Comme il l'avait aimé, lui aussi, le devoir... Comme il avait travaillé et étudié... N'avait-il pas été plus heureux dans l'austérité de son existence d'adolescent que dans cette vie qu'il menait depuis son mariage ?...

Jamais content, au contraire...

Quand la conscience ne lui faisait pas mal et ne lui reprochait pas ses faiblesses continues, c'étaient les embarras d'argent, les dettes de jeu et mille autres choses plus cuisantes encore qui le tourmentaient à le rendre fou. Car son amour ne lui avait pas donné ce qu'il en attendait. Sa femme ressemblait si peu à celles qui jusqu'alors avaient entouré sa vie, à sa mère, à sa soeur !... Ce n'était pas une amie, celle-là !... Ah ! Dieu non !... Avec elle, jamais une confiance, une expansion, un projet d'avenir possibles !... Elle, rien qu'elle, avec ses toilettes, ses parures, ses triomphes !...

S'il l'avait eue à lui tout seul, peut-être !... Mais, au milieu de ces fêtes continues, Henriette avait raison, pas d'intimité possible...

— Ma vie, non seulement est mal engrenée, fit-il avec un soupir désespéré, mais elle est perdue !...

— Oh ! le mauvais mot, la lâche pensée !...

« Est-il donc jamais trop tard pour remonter la pente, réparer le mal et revenir vers la lumière ?

— Je ne le pourrai pas seul.

— Ne suis-je pas là pour t'aider ?...

Il tressaillit. Elle, son bon ange, toujours !

Quelle différence entre ces sentiments, ce langage, ces principes, et ce qu'il entendait chaque jour tomber des lèvres de sa belle-mère et de sa femme !

Peu à peu, la droiture naturelle de Laure renaissait dans le cœur meurtri de Maurice. Le sentiment de ses torts lui apparaissait très net, en même temps que lui venait la volonté de les réparer.

— Tu veux m'aider ?... dit-il.

— Oh ! de toute mon âme, de toutes mes forces.

— Conseille-moi d'abord ; que faut-il faire ?

— Commencer par me dire très exactement, très véritablement, quelle est votre situation à tous, afin que je voie comment nous pourrions y remédier. Car, je t'avertis, notre père et notre mère, surtout, voulaient te renier. Ils refusaient absolument d'intervenir, voulant te donner une leçon, disaient-ils. Sur mes très vives instances seulement, ils m'ont laissée faire. Je leur ai certifié, en effet, que tu

avais trop de coeur pour ne pas rentrer en toi-même, pour devenir un être inutile et malfaisant au lieu du brave et bon garçon que tu as toujours été, n'est-ce pas vrai ?

De grosses larmes couvraient le visage de Maurice, tandis qu'une angoisse atroce étreignait son coeur.

C'était possible !... Son père et sa mère, si bons et si méritants, avaient tellement souffert par lui qu'ils avaient eu la pensée de le renier !

En même temps, un grand sentiment de son indignité lui venait, avec la conviction que cette vaillante créature qui était devant lui, seule pouvait le sauver.

— Je te donne ma parole d'honneur de faire ce que tu me conseilleras, dit-il. Notre situation, la voici par à peu près.

Et il lui raconta les dettes de Diane, comment du million de Marguerite de Rhodes il n'y avait plus un sou au moment du mariage, et toutes les folies passées qu'il avait payées, et les fantaisies courantes auxquelles il n'avait pas résisté, et les billets qu'il avait signés.

Impassable, Henriette l'avait écouté.

Alors, quand il eut fini, elle lui expliqua comment, à tous les points de vue, il devait laisser vendre l'hôtel et le domaine d'Argelles. D'abord, sans cela, ces deux immeubles restant la propriété de sa femme seraient un gouffre dans lequel s'engloutirait la fortune entière des Vallauris.

— Mais après cette liquidation finie, dit-il, que ferai-je ?

— Comment, qu'est-ce que tu feras ?

— Oui, je veux donner ma démission d'officier, car toutes ces histoires rendront ma vie désagréable au régiment, et puis je crois bon de quitter Paris, au moins pendant un certain temps.

Henriette resta quelques minutes sans répondre.

— Tu es décidé ? dit-elle enfin.

— Très décidé, et cela pour bien des raisons inutiles à dire.

La jeune fille n'insista pas.

Inès était derrière cette résolution de son frère ; elle le devinait, et tout ce qui touchait à la jeune femme dans ce moment-là était trop douloureux à Maurice pour que sa soeur consentit, même par un mot, à aviver cette plaie saignante.

— Rien ne t'empêche de réaliser ton désir, dit-elle ; au contraire, à mon avis, ce sera un bien pour vous tous. On dit Argelles superbe, dans une contrée merveilleuse, je peux le faire racheter par notre père pour que tu y sois chez toi... Aimeras-tu l'habiter ?

— Oh ! oui !... Là, dans la paix profonde de ces montagnes, la vie de famille sera plus douce, plus facile, meilleure.

Il n'osait pas dire : « Je reconquerrai ma femme, elle sera toute à moi, et je pourrai tant l'aimer que mon affection touchera son coeur » — il le pensait. — Il croyait ce miracle encore possible d'éveiller une étincelle de sentiment, de vertu, de dévouement chez la fille de Diane.

Henriette l'approuva.

Avec un courage surhumain, elle lui fit un tableau adorable de ce que pourrait être son existence, avec une femme qu'il aimait, les enfants que certainement elle lui donnerait ; les occupations qu'il devrait se créer dans ce domaine qui leur appartiendrait à eux, où il serait chez lui, plus chez les autres, et que le marquis d'Argelles jadis avait administré d'une façon remarquable, assurait-on.

— Mais pour arriver là, lui dit-elle en terminant, il va te falloir beaucoup de volonté, car tu vas avoir de rudes assauts à livrer ici.

— Que faut-il faire, à ton sens, pour les éviter ?

— Donner ta procuration à papa, ce

qui le flattera et te laissera toute ta liberté.

— Veux-tu me conduire chez Me Herbelin ?

— Tout de suite ?...

— Oui, tout de suite. Quand on saura que c'est irrévocable, on me laissera tranquille.

— Je suis prête.

Dans l'antichambre, Diane attendait Maurice.

— Avez-vous parlé à votre soeur comme vous me l'avez promis ? demanda-t-elle à son gendre.

— Oui.

— Et s'est-elle laissée toucher ?

— J'ai trouvé avec elle le moyen de tout arranger.

— Lequel ?

— Je vous le dirai ce soir.

Le soir, ce fut de la part de Diane une colère folle. Maurice, en effet, lui annonça qu'il donnait sa démission et que tout le monde devait quitter Paris pour Argelles...

— Et encore, dit Vallauris, je ne suis pas certain que mon père rachète le domaine. Ce serait à coup sûr la meilleure solution, mais il est furieux... et ne veut plus entendre parler de nous. Alors, je me demande ce que nous allons devenir...

— Vous pouvez escompter d'avance son héritage.

SAMEDI SUR VOTRE ECRAN DE TELEVISION A CBFT (Canal 2)

Partie du 19 février 1955

NEW YORK RANGERS

1. LORNE WORSLEY	But
2. IVAN IRWIN	Déf.
3. HARRY HOWELL	Déf.
6. BOB CHRYSTAL	Déf.
7. DON RALEIGH	C.
8. BILL GADSBY	Déf.
9. PAUL RONTY	C.
10. EDGAR LAPRADE	C.
11. PETE CONACHER	A.G.
12. ALDO GUIDOLIN	A.
14. ANDY BATHGATE	A.
15. RON MURPHY	A.
17. DEAN PRENTICE	A.
19. LARRY POPEIN	C.
20. JACK EVANS	Déf.
22. DAN LEWICKI	C.

MURRAY PATRICK, entraîneur.

FRANK BOUCHER, gérant.

MONTREAL CANADIENS

1. JACQUES PLANTE	But
2. DOUG HARVEY	Déf.
3. EMILE BOUCHARD	Déf.
4. JEAN BELIVEAU	C.
5. BERNARD GEOFFRION	A.D.
6. FLOYD CURRY	A.D.
8. JACKIE LECLAIR	A.D.
9. MAURICE RICHARD	A.D.
10. TOM JOHNSON	Déf.
11. CALUM MCKAY	A.G.
12. DICKIE MOORE	A.G.
14. DON MARSHALL	C.
15. BERT OLMSTEAD	A.G.
18. KEN MOSDELL	C.
19. DOLLARD ST-LAURENT	Déf.
20. PAUL MEGER	A.G.
21. BUD MacPHERSON	Déf.

DICK IRVIN, entraîneur.

FRANK J. SELKE, gérant.

une volonté qu'elle ne ferait pas plier, elle serait capable de l'aimer !...

Diane demanda à réfléchir.

Huit jours après, comprenant qu'aucune combinaison ne pouvait la tirer du pétrin dans lequel elle était jusqu'au cou, ayant peur de voir sortir de sa famille ce domaine dont elle portait le nom et qui lui tenait au coeur, en attendant que la mort de Jacques de Rhodes lui remit celui d'Astarac ; voyant surtout qu'Inès, conquise par la fermeté de Maurice, menaçait de l'abandonner pour suivre son mari, elle consentit à tout ce qu'exigeait Mlle Vallauris. Du reste, un commencement de grossesse, non encore nettement déclarée, mais probable, faisait que l'air pur des montagnes serait bon à Inès, et cette dernière raison décida Diane encore plus que les autres. Avec l'enfant de Maurice, ne redeviendrait-elle pas maîtresse des Vallauris ?

Evidemment, sa réussite l'avait grisée, elle avait marché un peu vite...

La marquise était trop intelligente pour ne pas reconnaître ses torts.

— Je serai plus prudente à l'avenir, se dit-elle.

Elle avait revu Laure, et sa conduite vis-à-vis de Mme Vallauris avait été un miracle de souplesse et d'habileté. Malgré cela, Roselin avait persévéré dans sa résolution et n'avait jamais

être dangereuse, car il dit avec une flamme dans les yeux :

— Henriette m'a sauvé. N'en parlez jamais que pour la bénir !...

L'hôtel fut vendu, avec son mobilier, ses chevaux, ses équipages. Maurice et Vallauris opposèrent une inflexible volonté au désir de Diane qui voulait le leur faire racheter.

— Allez-vous donc enterrer éternellement votre femme dans les montagnes ? demanda-t-elle au jeune homme.

— Je n'aurai pas cette cruauté, répondit-il avec un certain sourire. Mais un appartement à Paris, disposé pour passer l'hiver, sera bien moins coûteux et n'entraînera pas aux mêmes dépenses.

Pour Argelles, ce fut différent. Mais là encore, Diane eut une nouvelle déception, une humiliation poignante. Vallauris le racheta en son nom, point à celui de son fils. Ainsi, elle demeurerait chez cet homme qu'elle avait chassé de chez elle et qui depuis avait résisté à toutes ses avances. Il fallut bien avaler cela avec le reste.

Ils partirent tous pour les montagnes.

— Veux-tu accepter que je t'écrive fréquemment ? demanda Maurice à sa soeur, en la quittant.

— Oui, si tu ne dois pas oublier mes conseils, répondit-elle gravement.

Une grande pâleur s'étendit sur le visage de Maurice :

— Maintenant, dit-il, il n'y a plus de danger.

Ce fut la rage dans le coeur que le jeune duc de Candales les vit partir.

— Bah ! se dit-il en manière de consolation, Argelles n'est pas au bout du monde et, dans tous les cas, l'hiver reviendra !... Va, continua-t-il en pensant à Mlle Vallauris, tu as été la plus forte cette fois-ci ; mais mon dernier mot n'est pas dit !...

Roselin eut un grand mal au coeur du départ de son fils. Il lui en voulait mortellement, en apparence surtout. Il criait et récriminait à mort contre lui, répétant sur tous les tons qu'il ne lui pardonnerait jamais, oui... cependant quand Maurice venait à l'usine — et dans ces derniers temps c'était fréquent — Roselin s'arrangeait toujours pour le voir, l'entendre, être là tout le temps que durait sa visite.

Laure, plus raisonnable, eut plus de courage. Mais ce fut Henriette la plus forte.

— Il le faut, leur dit-elle ; dans la paix de ces montagnes qu'on dit si belles, mon frère se ressaisira, reprendra sa volonté, guérira les blessures de son coeur, car il a souffert. Puis, il se créera des occupations qu'il finira par aimer. Il est intelligent, il ne sera pas le premier que les choses de la terre passionneront.

— Je ne le reverrai pas, dit Roselin extrême en tout.

— Bah ! l'hiver n'est pas loin et les chemins de fer existent

— Pas pour moi. Je n'irai jamais chez lui.

Souriquette redit son mot de prédilection :

— Ni jamais, ni toujours, papa.

— Jamais !

— Pas même si un bébé t'appelle ?...

Le brave homme devint tout pâle.

— Un petit à mon fillet !... s'écria-t-il naïvement. Dieu garde, c'est donc possible ?...

Henriette était bouleversée, mais souriait pendant que Laure, plus au courant de la chose, pleurait. La jeune fille les réunissait tous les deux dans une même étreinte.

— L'enfant, dit-elle, c'est le souverain bonheur, l'oubli et le pardon de tout. Il rendra Inès digne de vous !... Ne mériteriez-vous pas d'être heureux ?...

— Et toi ? dit Laure, qui pensait toujours d'abord à sa Souriquette.

— N'insistez pas là-dessus, ma mère, je ne le ferai jamais.

— Vous aimez mieux laisser votre femme dans l'embarras ?

— J'aime mieux tout, entendez-vous. J'ai dit, jamais.

Au contact de Souriquette, Maurice avait repris sa volonté. Pour la première fois, il parlait sinon en maître, du moins avec une très grande fermeté. L'éclair de son grand oeil noir plut à Inès.

— Et si je ne veux pas quitter Paris ? dit-elle en s'adressant à son mari, que ferez-vous ?

Il se raidit ; mais, en devenant soudain très pâle :

— Je serai désespéré, dit-il ; mais plutôt que de déchoir, de continuer la vie d'expédients qui commence à être la nôtre, plutôt que de descendre encore la pente sur laquelle je suis parti, je vous quitterai, je m'en irai

— Pour aller où ?...

— M'engager au Tonkin, faire oeuvre d'homme, me réhabiliter à mes propres yeux.

— Le feriez-vous, véritablement ?

— Avant la fin de la semaine si votre mère et vous ne vous décidez pas.

La jeune femme eut peur. Elle vit que Maurice était résolu et l'idée qu'il pouvait ainsi l'abandonner lui produisit une telle sensation de crainte, d'admiration, de saisissement, qu'elle fut sur le point de lui sauter au cou.

Ah ! Maurice avait une volonté à lui,

remis les pieds chez son fils. Quand il voyait la marquise ou Inès arriver à l'usine, il partait aussitôt d'un autre côté.

Henriette avait poursuivi sa tâche et son énergie avait été à la hauteur des difficultés qu'elle avait rencontrées. Diane, en effet, n'avait-elle pas en elle le génie de l'intrigue ? Mais rien n'avait rebuté l'intelligente volonté de Souriquette ; fermement, avec un calme qui n'avait d'égale que son inflexible volonté, elle avait fait ce qu'elle avait résolu.

Maurice, il faut le dire, l'avait aidée, suivant ses conseils, faisant ce qu'elle lui disait, ne cédant jamais, pas plus à Inès qu'à Diane. Si bien que la jeune femme, dépitée, autant devant l'énergie nouvelle de Maurice qu'en présence de la mélancolie douloureuse qui était devenue la sienne, et que ses gentillesses ne déridaient plus, lui dit un jour :

— Aujourd'hui il n'y en a plus que pour Henriette. Savez-vous bien que si elle n'était pas votre soeur je serais terriblement jalouse d'elle ?...

Il tressaillit, devint horriblement pâle et murmura avec un accent bizarre, presque inconscient :

— Ma soeur ?...

— Qu'avez-vous ? demanda Inès frappée de la décomposition de ses traits.

Il se raidit, comprit sans doute que son exclamation était singulière, peut-

— Moi, répondit-elle bravement, le bonheur de Maurice sera le mien. J'élèverai ses enfants, comme vous m'avez élevée!

QUATRIÈME PARTIE

La voix du sang

I — Le grand-père.

« S'AVEZ-VOUS, monsieur le comte, que les dames d'Argelles sont installées depuis quelques jours au château avec le mari de Mlle Inès? demanda un jour Mathieu Puyloo à M. de Rhodes.

Jacques tressaillit.

— Non, dit-il, je ne le savais pas. Comment donc s'appelle-t-il, ce garçon-là? J'ai oublié son nom...

— M. Vallauris.

— Je le croyais officier. Il aura pris sans doute quelque congé pour venir ici. Mieux vaut tard que jamais.

— Il paraît qu'il a donné sa démission.

— Ah! fit Jacques simplement.

La conversation en resta là.

Cette année, le printemps dans les montagnes était superbe. Des brises tièdes, déjà parfumées par les douces violettes qui naissent aux revers des fossés ou par les sauges et les menthes agrestes aux parfums violents, passaient dans l'air. Le ciel, très bleu, avait une sérénité impeccable; dans les prés, les gaves blancs d'écume bondissaient avec un bruit charmant, monotone et doux, le seul qui vint troubler l'éternelle solitude d'Astarac.

Le lendemain, Jacques, assis sur la terrasse, rêvait à la tombée du jour. A quoi? Probablement toujours aux mêmes choses poignantes, car un pli très douloureux était profondément tracé sur son large front, toujours beau et volontaire. Et cependant l'heure était douce et paisible entre toutes. Au loin, les peupliers aux cimes élégantes balançaient leurs feuillages frêles aux soupirs des vents du soir; les derniers rayons du soleil tombaient sur les bourgeons naissants des arbres et donnaient des teintes chaudes d'apothéose au merveilleux paysage qui entourait le château; dans les massifs, les fleurs, à l'approche de la nuit, avaient des parfums pénétrants d'église. Un chant monotone, très lent, le chant des bœufiers travaillant encore dans les vignes, était le seul bruit qui s'élevât au milieu du grand silence des choses. Tout à coup, un roulement sourd vint de la cour.

— Une voiture!... se dit M. de Rhodes, en tressaillant. Ah! les voilà sans doute!...

Il devint très pâle et ses sourcils se froncèrent.

Mathieu Puyloo, en même temps, apparut au bout de la terrasse.

— Mme la marquise demande à présenter à M. le comte son petit-fils, dit-il.

Quel motif apparent Jacques eût-il pu invoquer pour ne pas les recevoir? Et cependant, Dieu sait s'il lui était antipathique, sans encore l'avoir vu, ce gendre que Diane se vantait d'avoir choisi!...

Il fit quelques pas vers le salon dont la grande porte vitrée s'ouvrait sur la terrasse.

— Faites entrer ces gens-là ici, mon bon Mathieu, dit-il à son intendant, dont le long dévouement avait fait son ami.

Il était resté debout et, en s'effaçant un peu sur le côté, il recevait d'aplomb sur sa tête, toujours fière et énergique, les derniers rayons du soleil couchant. La porte opposée à la terrasse s'ouvrit.

— Bonjour, grand-père, dit Inès en entrant la première.

Elle vint mettre sur les lèvres de Jacques son front que l'ancien armateur effleura à peine. Diane tendit sa main finement gantée.

— Mon parrain, dit-elle, permettez-moi de vous présenter votre petit-fils, M. Maurice Vallauris.

Jacques n'ouvrit pas ses bras, ne prit même pas la main que Diane lui avait offerte. Il parut fort occupé d'avancer un fauteuil.

— Asseyez-vous, monsieur, dit-il au jeune homme interloqué de l'accueil.

Et cependant, malgré cette glaciale réception, en dépit de ces sourcils violemment rapprochés, de ces narines qui, involontairement, frémissaient; de ces énergiques prunelles qui à grande-peine paraissaient éteindre sous les paupières mi-closées les éclairs d'une affreuse colère, que Maurice trouvait beau, et sympathique, et attirant, ce grand vieillard austère!...

Où donc les avait-il vus ces yeux bleus comme le ciel, sérieux, graves, au clair regard si droit?...

Où donc avait-il rencontré ce grand front développé et intelligent; ce fin profil de médaille, ce visage long, mince, aux joues d'ascète?...

Où donc avait-il admiré ce port de tête superbe, avec cet involontaire mouvement des épaules quand une émotion contenue étreint et agite?...

Dieu du ciel!... Mais c'était le vivant portrait de Souriquette, cela!...

Allons, Maurice était fou à présent, pour la revoir ainsi sans cesse?...

Et pourquoi, pourquoi cette douce image tant vénérée, tant chérie, lui apparaissait-elle partout où il allait?...

Sans doute parce qu'elle l'avait sauvé avec une générosité sans nom!...

Sans doute parce qu'elle lui avait fait entendre l'âpre voix du devoir, lui rendant par ses conseils le sentiment de l'honneur qui s'en allait de lui.

La conversation avait lieu entre Diane et le comte de Rhodes. Inès qui avait toujours eu une instinctive terreur de Jacques, qu'elle savait ne pas l'aimer, ne parlait pas. Diane expliquait que la santé de sa fille demandait à l'heure actuelle de grands ménagements, M. Vallauris avait donné sa démission d'officier pour venir vivre dans l'air pur des montagnes.

— Vous allez vous ennuyer dans nos solitudes, monsieur, dit Jacques tout à coup, en s'adressant au fils de Laure.

— Je ne le crois pas, monsieur, répondit aussitôt Maurice en fixant sur M. de Rhodes son regard le plus franc, le plus lumineux.

— Le désœuvrement vous prendra.

— Non, car j'entends, au contraire, travailler rudement, et cela de tout mon cœur, de toute ma volonté.

— Quand on n'y est pas habitué, c'est pénible.

— Je suis d'une famille de travailleurs, monsieur. Mon père, un brave et excellent homme, a gagné, gagne encore sa fortune à la sueur de son front. Ma mère et ma sœur l'aident dans son industrie. Chez nous, où tout le monde se rend utile, on m'a enseigné que rien n'était sain et bon comme le travail.

Diane et Inès fronçaient le sourcil.

— Mon Dieu! pensait la marquise, que ce garçon est donc commun et insupportable!...

Jacques, au contraire, écoutait Maurice attentivement.

— Et quels sont vos projets, monsieur? fit-il avec un intérêt plus grand qu'il n'eût voulu en laisser voir. Est-il indiscret de vous le demander?

— Certainement non, monsieur. Ne pouvant à mon âge me créer une place dans l'industrie, j'ai résolu de consacrer mon temps et mes aptitudes à l'agriculture. J'essaierai d'administrer Argelles sans y faire trop de sottises, ce qui est difficile, je crois, dans les

commencements d'un apprentissage agricole, surtout étant donné que mon ignorance est doublée d'un enthousiasme naturel, fort bête et encore plus dangereux, mais dont je suis difficilement maître.

— Vous êtes modeste, monsieur, et sévère pour vous. Cet enthousiasme, bien dirigé, peut arriver à de grandes choses.

Maurice eut un sourire d'une tristesse désenchantée très poignante.

Jacques de Rhodes s'aperçut de cette expression, et l'involontaire sympathie qu'il éprouvait pour le jeune homme augmenta.

— Encore un qui a dû souffrir pour cette coquille-là!... pensa-t-il.

Mais il surmonta vite ce sentiment irréflectif et instinctif. Que pouvait lui faire après tout le mari de cette jeune femme qu'il abhorrait? N'était-il pas pour lui un étranger, ne devait-il pas l'être toujours?...

On se leva.

Jacques ne dit pas une parole pour faire rester ses hôtes; pas davantage il ne les invita à revenir.

— Un original à moitié fou! dit la marquise avec une expression profonde de mauvaise humeur et de colère.

— Je ne trouve pas, répondit aussitôt Maurice. Rarement un inconnu m'a été aussi sympathique que M. de Rhodes.

Diane ricana et répliqua par des mots méchants que Maurice ne releva pas. Son esprit était loin. Où? Dans la maison de la rue Denfert, et vers lequel son cœur volait malgré lui!... Elles l'eussent compris, sa mère et sa sœur! Tandis que sa nouvelle famille, celle qu'il avait voulue!... Non, il valait mieux se taire!...

— Où diable Mme d'Argelles et Inès ont-elles été chercher ce beau garçon au regard d'enfant, naïf et bon, se disait en même temps Jacques de Rhodes. Il ne leur ressemble pas, sur mon âme!...

Tout bas, sans savoir le premier mot de ce qui s'était passé à Paris, mais en pensant à ce que Diane était capable de faire de lui, il ajouta:

— Encore un de perdu!... C'est dommage!

Depuis un an ou deux, M. de Rhodes avait mis à exécution le projet dont le fils du notaire avait jadis parlé à Louis d'Astarac.

A quelques lieues de son domaine, au bord de ce golfe de Gascogne aux tempêtes effroyables, mais aux senteurs salines si fortifiantes, au milieu des landes de pins aux parfums d'encens, Jacques avait fondé un sanatorium d'enfants malades.

Son immense fortune liquidée lui donnait des revenus si considérables qu'une oeuvre semblable, avec ses besoins, son organisation et son établissement, pouvait seule les lui faire employer.

A la grande colère de Diane, qui n'en parlait pas se sentant impuissante à changer un iota de ce qu'avait décidé l'inflexible volonté du comte, il se consacrait à cette oeuvre qui lui coûtait cher, mais qui le passionnait.

Il n'y avait pas de jour que le sanatorium reçut sa visite.

Il partait en voiture d'Astarac, dans un phaéton léger que Mathieu ou lui conduisait; en une heure, une heure et demie au plus, il était arrivé à Sainte-Marguerite, ainsi qu'il avait nommé son établissement.

A quelques semaines de la visite que Diane et ses enfants avaient faite au château d'Astarac, Jacques en arrivant un matin à Sainte-Marguerite vit un cheval attaché à la porte du sanatorium.

Il était très beau et piaffait d'impatience, recourbant encore son cou aux lignes arrondies, tirant sur la bride qui le retenait captif.

Rayonnez
de Santé
et Beauté



DÉPRIMÉE? NERVEUSE? LYMPHATIQUE? DÉLAISSÉE?

LISEZ ALORS CECI...

Si vous manquez de vigueur; si vous êtes fatiguée et irritable; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO «A» qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO «A», votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO «A».

Correspondance strictement
confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE,
Case postale, 1281 (Place d'Armes),
Montréal, P. Q.
Ci-joint 5c pour échantillon des Tablettes
SANO "A". Ecrivez lisiblement.
(pour le Canada seulement)

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Prov.....

M. de Rhodes crut qu'un étranger passant l'hiver à Biarritz était venu visiter l'établissement.

— Quelqu'un de riche, pensa-t-il. Le cheval est magnifique.

Il entra. Au milieu de la cour, parlant avec un des religieux directeurs, Jacques aperçut un jeune homme mince et élégant, lui tournant le dos. Il tressaillit, croyant reconnaître la tournure de celui qui était là.

L'étranger se retourna : c'était, en effet, Maurice Vallauris.

A l'aspect du comte, il fit vivement quelques pas vers lui. Il avait peine à retenir les larmes d'attendrissement et d'admiration qui remplissaient ses yeux.

— O ! monsieur... monsieur !... dit-il, pardonnez-moi d'être venu. Ce n'est pas de la curiosité, non, le hasard d'une promenade !... Mais que c'est donc beau et admirable ce que vous faites ici !... Et quel grand cœur vous êtes !...

L'involontaire contraction qui avait agité les sourcils de Jacques à la vue de son petit-fils s'était apaisée comme par enchantement, tandis qu'également disparaissait la ride subitement creusée au milieu de son front.

— Vous ne connaissez donc pas l'existence de cette maison ? demanda-t-il à Maurice.

— Bien sûr que non !... Personne ne m'en avait parlé !... Je me promenais à cheval dans la campagne. J'ai vu ces murs, j'ai demandé, je suis entré. Monsieur, fit-il en désignant le religieux souriant à quelques pas, m'a expliqué que c'était vous le fondateur, le créateur de cette oeuvre admirable ; que c'était par vous, grâce à la fortune que vous a donnée le travail de votre vie entière, que tous ces pauvres petits malades, ces enfants sans ressources, revenaient à la santé. Mais c'est sublime, cela, monsieur, et je ne connais pas d'oeuvre plus belle.

Maurice, malgré lui, pleurait. Jacques était beaucoup plus ému qu'il ne l'eût désiré.

— Voulez-vous me permettre de vous répéter ce que je viens de dire à monsieur ? continua Vallauris.

— Dites !...

— Me le pardonnerez-vous ? demanda Maurice en hésitant tout à coup.

— Cela dépend ; je ne m'engage jamais d'avance.

— Allez, monsieur, dit le religieux en intervenant, vous pouvez parler. Moi, je me porte garant de M. de Rhodes.

— Eh bien ! monsieur, j'ai osé dire que j'étais très fier d'être le mari de votre petite-fille.

— Ah ! fit Jacques, un peu pâle.

Puis, très brusquement, comme s'il prenait une résolution subite :

— Cette oeuvre engloutira peut-être toute ma fortune, dit-il.

L'expression du visage de Maurice ne broncha pas.

— Qu'est-ce que cela fait ? dit-il. Votre charité vous survivra et rien ne détruira le bien que vous aurez fait.

— Mais cette fortune, dans l'ordre des choses ordinaires, devrait vous revenir ; au moins à vos enfants...

Vallauris eut un beau mouvement, très sincère et très vrai :

— Oh ! l'argent !... dit-il ; l'argent !... Pourquoi est-il une nécessité, lui qui n'intervient dans la vie que pour gâter les plus beaux sentiments, empoisonner les meilleures choses... Mon père, monsieur, en gagne assez, heureusement, pour me permettre de ne pas m'occuper, ou du moins me préoccuper de l'avenir. Mes enfants, d'ailleurs, seront peut-être plus heureux d'avoir à travailler. Dans tous les cas, monsieur le comte, vous êtes maître absolu de tout ce que vous avez gagné, et quel usage meilleur en feriez-vous que ce que vous avez créé ici ?

— Alors vous m'approuvez ?...

— Oh ! de toute mon âme.

— Et vous ne regrettez rien ?

— Au contraire. Et je vous supplie de continuer. Votre charité vous portera bonheur...

Très bas, avec la même expression désenchantée qu'il avait déjà eue là-bas, au château d'Astarac, Maurice ajouta.

— Et nous en avons besoin !...

L'ouïe très fine de Jacques distinguait les paroles du jeune homme. Il ne les releva pas. Mais il tressaillit, tandis qu'involontairement son cœur se serrait.

Maurice se dirigea vers le dehors.

— De nouveau, pardonnez-moi, monsieur le comte, dit-il.

— Je n'ai rien à vous pardonner. Revenez aussi souvent que vous le voudrez. Les portes de la maison vous seront toujours ouvertes.

— Merci, dit Maurice.

Et définitivement cette fois-ci, il s'éloigna.

Il détacha l'impatient bête qui hennit à son approche, mais il ne monta pas sur elle et, en la conduisant au contraire par la bride, il marcha dans une route charmante qui longeait les falaises.

du large et tomba assis au pied d'une touffe immense de bruyères et de lentisques.

Son cœur serré débordait.

Une foule de pensées douloureuses l'étreignaient. Partout, donc, on faisait du bien, on travaillait, on se rendait utile ? Lui seul, désœuvré et faible, n'avait fait que du mal !...

— Ah ! pourquoi, pourquoi ! Inès, cette fille de Marguerite de Rhodes, ne ressemblait-elle pas à son grand-père ?...

Les instants s'envolèrent rapidement sous ces réflexions poignantes.

— Tiens, vous êtes là ?... Qu'y faites-vous donc ?... dit derrière le jeune homme une voix brève et rapide.

Il se dressa aussitôt, ayant perdu la notion du temps. Le soleil descendait à l'horizon... Jacques de Rhodes était à côté de Maurice.

— Je pensais combien votre vie est encore grande et utile, monsieur, dit aussitôt Vallauris, sans embarras.

Jacques étouffa un soupir. Utile... quand il la trouvait, lui, si vide au contraire.

— A part certains événements irrévocables, dit-il, l'existence est en général ce qu'on la fait. Mais vous êtes jeune, l'avenir s'ouvre très heureux

— Et vos nouvelles occupations vous plaisent ?

— Enormément. Quoique je travaille un peu au hasard, ne connaissant encore rien à l'agriculture...

— Lorsque la santé de votre femme sera rétablie, il faudra visiter certains domaines très beaux des environs. Là, vous aurez des leçons pratiques, fort utiles pour vous.

Maurice haussa les épaules.

— Pourquoi mentir toujours ? dit-il. Ma femme n'est pas malade, ne l'a jamais été.

— Alors, votre séjour ici...

— Est la suite de mes folies de Paris. La vérité, la voici : Mon père, furieux de mes dettes, ne voulait plus intervenir. Ma mère, quoique étant la bonté même, comprenait qu'il avait raison et le laissait faire, lorsque ma soeur a tout arrangé.

— Vous avez une soeur ?

— Oui, de cinq ans plus jeune que moi.

— Mariée ?

Maurice rougit. Pourquoi ? Il eût été bien embarrassé d'expliquer comment cette question, qui l'eût laissé jadis si indifférent, lui faisait maintenant passer des frissons jusqu'à la moelle des os.

— Non, dit-il, pas encore. Henriette demeure avec mon père et ma mère ; c'est elle qui fait même aujourd'hui marcher la maison...

— Marcher la maison ? répéta Jacques. Il me semblait cependant que vous aviez une usine importante ?

— Considérable même. Mais ma soeur a une intelligence de premier ordre. A vingt ans, elle prévoit tout, mène tout, organise tout avec une prudence et une tête extraordinaires.

— Et bonne avec cela ?

— Au-delà du possible, autant que droite et ferme. Je m'étais laissé entraîner par une existence et des plaisirs que je n'avais pas connus dans l'intérieur austère de ma famille à moi. Ma soeur m'a fait comprendre mes torts, et dans quels termes, grands dieux !... Dans quels termes également ne m'a-t-elle pas donné le courage et la volonté de me relever à mes propres yeux !...

Malgré lui, Jacques était impressionné. Il était homme à comprendre toute grandeur. Cette sensation fit qu'il se livra un peu plus qu'il ne l'avait fait jusque-là.

— Mais l'hôtel de Candales n'a-t-il pas été vendu à Paris ? demanda-t-il.

— Oui, et c'est encore ma soeur qui m'a fait régler tout cela, afin, disait-elle, que la situation fût nette désormais. L'hôtel est sorti de la famille, ce qu'elle a considéré comme un bien, tandis, au contraire, qu'elle a fait racheter Argelles par mon père.

— C'est une fille intelligente. Alors, Argelles est à vous maintenant ?

— Non, à mon père, ce qui n'est pas la même chose.

— Oui, je comprends. Il n'y aura plus moyen de l'hypothéquer. Voulez-vous un conseil ?

— Oh ! je vous en prie.

— Ne faites rien sans écrire à Mlle Vallauris, et prendre ses conseils. Dans la vie, il y aura toujours les bons et les mauvais anges. Mlle votre soeur paraît être des premiers pour vous. Méfiez-vous des autres.

Cette fois-ci, sans hésitation, Jacques serra la main de son petit-fils et rejoignit son phaéton qui l'attendait à quelques pas, tandis que Maurice reprenait, encore plus songeur... le chemin d'Argelles.

Ses mauvais anges ?... Qui donc remplissait ce rôle autour de lui ?...

Vaguement, il le pressentait, sans que son honnêteté naïve, sa bonté d'âme profonde, sa droiture d'homme loyal qui n'ayant jamais une pensée

Le Salon National de l'Agriculture

Règle générale, les citadins ont une connaissance toute superficielle des animaux de ferme, comme du reste de tout le règne animal. Et l'on ne peut guère les en blâmer. Tous gagneraient à fréquenter plus souvent les cours à bestiaux, mais ces lieux n'ont rien de bien attirant.

L'an dernier, le Salon National de l'Agriculture comportait une ménagerie réduite où l'on pouvait voir des spécimens de nos magnifiques races laitières, des races ovines et porcines, de même que des oiseaux de basse-cour. Dix jours durant, des milliers de citadins ont défilé devant ces « nobles conquêtes de l'homme », témoignant un intérêt soutenu, surtout les enfants. C'est ce qui a décidé les organisateurs du prochain Salon, qui se tiendra du 17 au 24 février au Palais du Commerce de Montréal, à répéter cette expérience éducative en y ajoutant cette fois des représentants de nos superbes races chevalines : belge, percheronne, canadienne et thoroughbred, auxquelles les misérables attelages affectés à la livraison, en ville, sont loin de rendre justice...

Ces exhibits d'animaux seront présentés par la Société des Éleveurs d'animaux de race pure de la province de Québec, en collaboration avec le Ministère provincial de l'Agriculture, les associations d'éleveurs de bovins de races Jersey, Ayrshire, Holstein, Canadienne et Suisse brune, et aussi les associations d'éleveurs de chevaux, de porcs et de moutons. Les exhibits avicoles seront présentés par le Ministère fédéral de l'Agriculture, la Coopérative Avicole du Québec, et les associations d'éleveurs de poulets de grils, de volailles R.O.P. et d'éleveurs de dindons.

Au loin, à perte de vue, la mer ondulait doucement dans sa robe bleue frangée d'argent ; le soleil mettait au sommet de chaque petite vague ses étincellements d'or et de diamant ; heureusement disséminées de tous les côtés, quelques voiles rouges ou blanches ressemblaient aux ailes gigantesques des mouettes voyageuses ; à l'ouest, les côtes d'Espagne se dessinaient avec leurs découpures profondes et leurs traînées de roches abruptes de couleurs violentes, mais adoucies par la distance.

Nul bruit ne se faisait entendre.

Seules, les vagues bondissantes venaient se briser contre les falaises à pic, et rencontrant un obstacle plus dur qu'elles, se tordaient gémissantes et furieuses, entrant dans les anfractuosités minées du roc, avec des hurlements de fauves acculés.

Tout à l'entour, depuis que l'on n'apercevait plus les murs du sanatorium, on ne découvrait rien que les grèves désertes et quelques misérables cabanes de pêcheurs.

Malgré cela, le site était si beau, l'horizon si large, les émanations des fleurs sauvages si pénétrantes et si douces, que Maurice, impressionné à rendre l'âme, s'arrêta.

De nouveau, il attacha son cheval au tronc d'un pin tordu par les vents

devant vous ; de longtemps, vous ne comprendrez point ces choses.

La même expression découragée revint sur les traits du jeune homme.

M. de Rhodes continua :

— Avez-vous l'intention de rester toujours dans ces campagnes, comme on le dit ?

— Je le voudrais, et j'y serais heureux. Chez moi, on n'y consentira peut-être pas...

— Pourquoi ?

— La vie de Paris a des attrait irrésistibles pour Mme d'Argelles et pour sa fille...

— Et pour vous ?

— Ah ! Dieu non !...

— Vous y avez votre famille, cependant ?

— Et une famille parfaite, oui, sûrement. Mais...

— Mais quoi ?

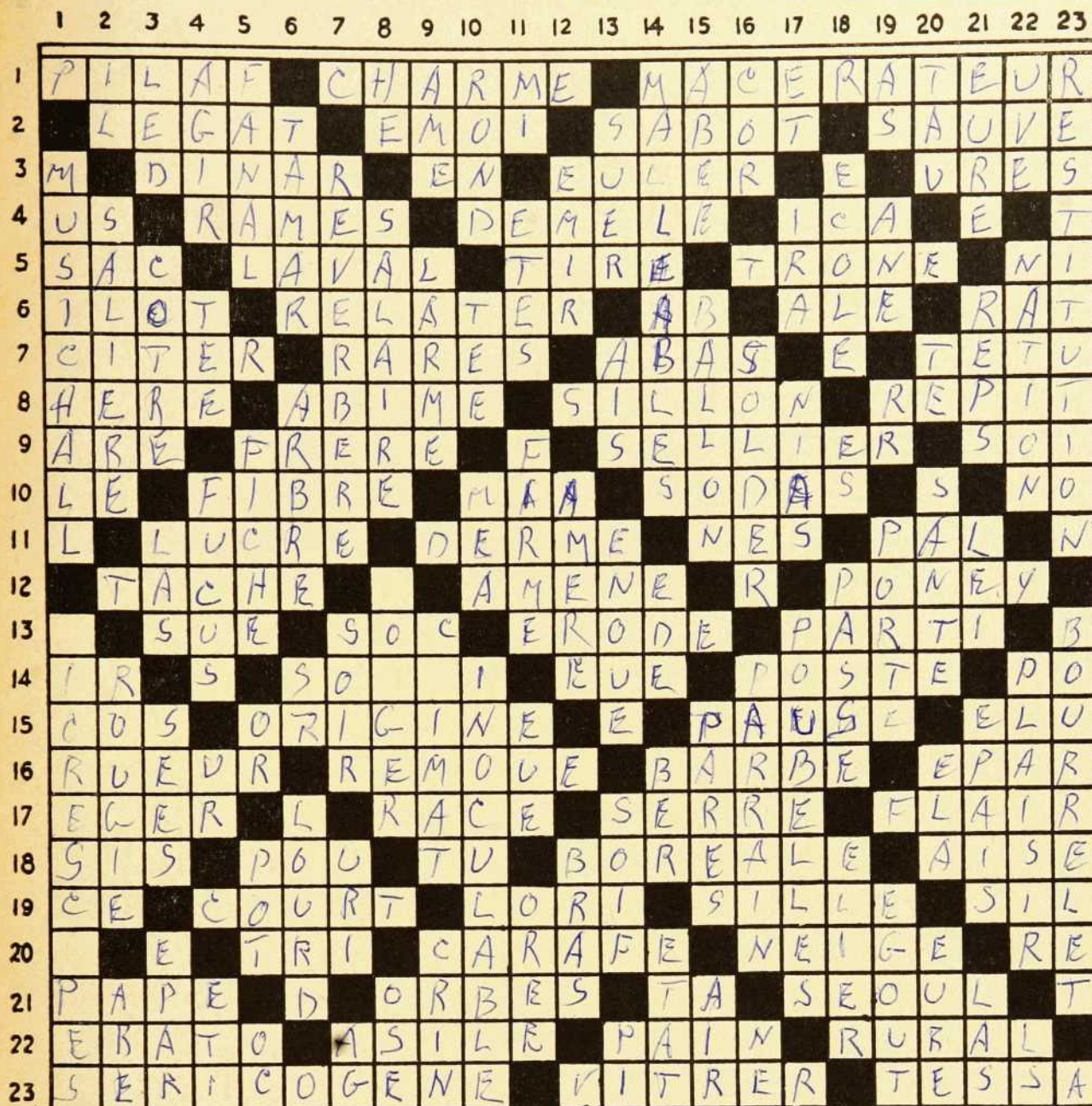
— Ah ! j'aime autant vous le dire, s'écria Maurice avec l'expansion naïve qui était en lui. N'êtes-vous pas de ma famille vous aussi, maintenant ? Eh bien ! je crains Paris, parce que jusqu'ici je n'y ai fait que des sottises, que j'en ferai peut-être encore si j'y retourne, tandis que dans ce pays calme et tranquille l'âme se rassérène et le bonheur pourrait venir !...

— Ah ! vous l'aimez donc, ce pays ?

— Je l'adore.

Les Mots Croisés du Samedi

25 JEUX DE CARTES PAR SEMAINE



Les réponses doivent nous parvenir avant le 26 février 1955.

Problème No 1209

Nom

Ville

Adresse

Province

ADRESSEZ VOS REPONSES : LES MOTS CROISES, LE SAMEDI, 975, RUE DE BULLION, MONTREAL, 18, QUE.

HORIZONTALEMENT

- En Orient, riz au gras avec viande rôtie. — Enchantement magique. — Récipient où s'opère une macération.
- Ambassadeur du souverain pontife. — Emotion. — Chaussure grossière. — Tiré du péril.
- Monnaie d'or arabe. — Dans. — Mathématicien suisse, né à Bâle. — Bisons.
- Usages. — Avirons. — Débrouillé. Ville du Pérou.
- Espèce de poche. — Université de Québec. — Fatigué et amaigri. — Siège de cérémonie. — Négation.
- Petite île. — Mentionner en détaillant les circonstances. — Préfixe. — Sorte de bière. — Homme avaré.
- Rapporter textuellement. — Clair-semés. — Averse soudaine. — Opiniâtre.
- Homme misérable. — Gouffre très profond. — Ados formé dans un terrain avec la charrue. — Délai.
- Mesure agraire. — Nom que se donnent entre eux les religieux. — Ouvrier qui fait des harnachements. — Pronom.

- Chemin de halage. — Nom de filaments disposés en faisceaux. — Nom des temples japonais. — Qui contiennent de la soude. — Lac du Soudan.
- Gain, profit. — Tissu qui constitue la couche profonde de la peau. — Créés. — Pieu aiguisé par un bout.
- Marque salissante. — Doux. — Petit cheval.
- Auteur des *Mystères de Paris*. — Fer large et pointu de la charrue. — Rongé. — Personne à marier.
- Deuxième conjugaison. — Petite ville d'Épire. — Obtenue. — Administration publique du transport des lettres. — Fleuve d'Italie.
- Ile du Dodécaneze italien. — Principe, commencement. — Suspension momentanée d'une action. — Choisi par élection.

- Qui a l'habitude de ruer. — Tournoiement d'eau. — Poil du menton. — Barre servant à fermer une porte.
- Héros d'une chanson de geste. — Variété constante qui se conserve par la génération. — Local vitré pour abriter les végétaux. — Odeur du chien.
- Situé. — Parasite. — S'emploie dans l'intimité. — Du nord. — Facile.
- Démonstratif. — De peu de longueur. — Genre d'oiseaux grimpeurs. — Chez les Grecs, poème satirique. — Argile rouge.
- Triage. — Sorte de bouteille à base large. — On n'en voit guère en été. — Ile de l'Atlantique.
- Le chef de l'Eglise catholique. — Globes, sphères. — A toi. — Capitale de la Corée.

- Muse qui présidait à l'élegie. — Lieu de refuge. — Nourriture, en général. — Qui appartient à la campagne.
- Qui produit la soie. — Garnir de vitres. — Maréchal de France qui se distingua durant la guerre de la Succession d'Espagne.

VERTICALEMENT

- Théâtre affecté à la musique. — Instruments d'optique.
- Lui. — Dépression au-dessus des yeux des chevaux. — Devenue rouge. — Mesure agraire.
- Se suivent dans *Léda*. — Petit bâtiment à un mât. — Fatigué. — Chef-lieu de canton (Orne). — Barre servant à fermer une porte.
- Produire effet. — Petite pièce du jeu de golf. — Nom scientifique du varech. — Patrie d'Abraham. — Se suivent dans *étirer*.
- Grosse lanterne. — Feuillet isolé sur lequel on écrit des renseignements. — Métal. — Marmite de cuisine. — Particule du dialecte provençal.
- Bonbon laxatif. — Plante ligneuse. — Symbole chimique du strontium. — Pesant.
- Miroir réflecteur attaché à une lampe. — Fin du jour. — Un des cantons suisses. — Vieux (euphoniement).
- Interjection. — Somme donnée pour payer un travail. — Changer de place. — Audacieux.
- Habitant. — Humeur secrétée par l'oeil. — Ensemble de circonstances atmosphériques. — Poil long et rude de certains animaux.
- Figure circulaire. — Pièce du jeu de golf pour déposer la balle. — Mot latin qui signifie *par ma*. — Qui peut être inoculé.
- Milieu. — Existez. — Raison sociale. — Possédée. — Lisière d'un bois.
- Titre des descendants de Mahomet. — Pénible. — Support latéral d'un siège.
- Avoir très chaud. — Planche de bois. — Débarrassé des noeuds. — Désir de boire. — De l'alphabet grec.
- Susceptibles d'être façonnés. — Ville des Pays-Bas. — Appareil servant au lancement d'un navire. — Condition.
- Ouverture par laquelle coule l'eau qui fait mouvoir un moulin. — Aérostat. — Évités avec adresse. — Fluide gazeux qui forme l'atmosphère.
- Instrument à vent. — Acquitter une dette. — Celui qui donne son nom à une cloche lors d'une bénédiction. — Négation.
- Conjonction. — Se rendra. — Abjurés. — Boîtes à ordures ménagères.
- Maison d'enseignement. — En les. — Après. — Soutirer.
- Carte à jouer. — Mammifère à longues oreilles. — Route rurale (abr.). — Entrée. — Pente d'un toit.
- Figure héraldique en forme de T. — Equerre. — Le plus précieux des biens. — Roi d'Israël. — Rivière de France.
- Département de la France formé d'une partie de la Normandie. — Etoffe de soie ou de laine très forte. — Unité monétaire roumaine. (Pl.). — Dense. — Fatigué.
- Pommade de blanc de plomb. — Réunion d'hommes habitant un même territoire. — Divertissement. — Initiales de ce magazine.
- Action de rendre quelque chose. — Coussin rond et vide par le milieu.

Voyez, en page 30, la solution et les noms
des 25 gagnants du 5 février, No 1206.

Mes Recettes de Cuisine

par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménagier du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE.

Casserole de légumes

- 2 tasses de fèves vertes en conserve
- 1½ tasse de pommes de terre cuites coupées en dés
- 6 tranches de bacon frit
- 1 gros oignon haché
- 4 c. à tb. de graisse de bacon
- 4 c. à tb. de farine
- 2 tasses de lait
- ½ tasse de fromage râpé
- Sel et poivre

Mettre dans un plat à gratin les fèves égouttées, les pommes de terre, le bacon bien croquant et brisé en petits morceaux et l'oignon haché finement. D'autre part, mettre dans une casserole la graisse de bacon, la farine et le lait. Délayer et cuire en brassant jusqu'à épaississement. Ajouter le fromage et brasser dans la sauce chaude pour le faire fondre. Verser sur les légumes. Couvrir de corn flakes et cuire à four modéré 375° F. 30 à 35 minutes. 6 services.

Oeufs et saucisses au gratin

- 6 oeufs cuits durs
- 6 pommes de terre moyennes cuites
- 6 saucisses à hot dogs
- 3 tasses de sauce blanche moyenne
- Chapelure beurrée

Trancher les oeufs en rouelles ainsi que les pommes de terre et les saucisses. Mettre dans un plat à gratin, couvrir de sauce blanche moyenne faite avec 6 c. à tb. de shortening (moitié beurre) 6 c. à tb. de farine et 3 tasses de lait. Couvrir de chapelure beurrée préparée avec 2 c. à tb. de beurre fondu et ½ tasse de chapelure. Cuire au four modéré de 375° F. 30 à 35 minutes. 6 services.

Pouding au chocolat

- 1¼ tasse de farine à gâteau tamisée
- 2 c. à thé de poudre à pâte
- ¼ de c. à thé de sel
- ¾ de tasse de sucre
- 2 c. à tb. de shortening
- 1 carré de chocolat (1 once)
- ½ tasse de lait
- 1 c. à thé de vanille
- ½ tasse de noix hachées

Tamiser ensemble les ingrédients secs. Faire fondre le shortening avec le chocolat, y ajouter le lait. Verser sur le mélange sec, délayer parfaitement, aromatiser et y ajouter les noix hachées. Verser dans un plat en pyrex rond bien graissé. Mélanger ensemble ½ tasse de sucre, ½ tasse de cassonade, 2 c. à tb. de cacao. Étendre le tout sur la pâte puis y verser 1 tasse d'eau bouillante. Cuire 1 heure au four de 350° F. Servir chaud avec de la crème fouettée. 6 à 8 services.

Pain à l'orange

- 2 tasses de farine tout usage tamisée
- 2 c. à thé de poudre à pâte
- ½ de c. à thé de sel
- ¼ de tasse de shortening
- ¾ de tasse de jus d'orange
- ½ tasse de zeste d'orange râpé
- 1 oeuf bien battu
- 1 tasse de sucre

Tamiser ensemble la farine, la poudre à pâte et le sel. Couper finement dans la farine le shortening tout comme on fait pour la pâte à tarte. Mélanger ensemble le reste des ingrédients. Verser sur le premier mélange et délayer vivement. Verser aussitôt dans un moule à pain en pyrex et bien graissé. Cuire au four de 350° F. 50 à 60 minutes.

Ce pain est délicieux pour servir en sandwiches.

Tarte aux oeufs meringuée

- 3 blancs d'oeufs
- ¾ de tasse de sucre fin
- ¼ de c. à thé de crème de tartre

Beurrer une assiette à tarte en pyrex. Battre les blancs d'oeufs en mousse ferme, ajouter graduellement le sucre et la crème de tartre en continuant à battre. Quand la meringue est bien ferme, étendre dans l'assiette à tarte à l'épaisseur de ¼ de pouce pour couvrir le fond et ramener la meringue sur les bords de façon à ce qu'il y ait une épaisseur de 1 pouce de meringue. Cuire la croûte de meringue à four doux 275° F. 1 heure environ. Refroidir parfaitement et préparer une crème avec les jaunes. Faire cuire au bain-marie les 3 jaunes d'oeufs battus avec ½ de tasse de sucre et 2½ c. à tb. de jus de citron, ¼ de c. à thé de sel et 1 c. à thé de zeste de citron râpé. Cuire en brassant jusqu'à épaississement 8 à 10 minutes. Refroidir et verser dans la croûte meringuée. Mettre au réfrigérateur au moins 3 heures. Au moment de servir, garnir de crème fouettée et de cerises. 6 à 8 services.



Dans un village du Québec, l'incendie vient de plonger une famille dans le dénuement le plus complet. La Croix-Rouge a d'abord trouvé un abri temporaire aux sinistrés et maintenant elle leur apporte de quoi manger.

LA CROIX-ROUGE AU SECOURS DES SINISTRES

LA CROIX-ROUGE, qui poursuit une campagne de souscription du 26 février au 12 mars dans Montréal, et en mars un peu partout dans la province de Québec, en vue de recueillir \$1,096,100 est une organisation qui obtient d'emblée la sympathie du public parce qu'on la voit à l'oeuvre dès que le malheur s'abat sur un groupe de gens, particulièrement à la suite d'un sinistre, de quelque nature qu'il soit.

Qu'il s'agisse d'inondation, d'incendie, d'accident, de séisme, la Croix-Rouge s'empresse au secours des sinistrés. Tout d'abord, les représentants de cette organisation vont à fournir des abris temporaires à ceux qui n'ont plus de demeures. Ensuite, ils distribuent les vêtements essentiels, les couvertures de lit, la nourriture et le combustible.

La Croix-Rouge ne demande jamais un cent aux sinistrés. Toujours arrivée la première sur les lieux, elle ne repart que lorsque la situation est sous contrôle. Les citoyens de la province de Québec savent le travail admirable accompli par la Croix-Rouge à Rimouski, à Cabano, à Forestville, à Ville Jacques-Cartier et ailleurs et quand un désastre survient dans une ville ou un village, tout de suite c'est vers la Croix-Rouge qu'on jette un regard d'espoir; jamais elle n'a déçu qui que ce soit.

Lors de l'ouragan Hazel, dans l'Ontario, la Croix-Rouge a accompli des prodiges de charité et plus que jamais, alors, on a compris combien cette organisation jouait un rôle indispensable d'une extrémité à l'autre du pays.

La Croix-Rouge compte surtout sur la collaboration d'auxiliaires bénévoles

puisque 97 pour cent de tout son personnel ne reçoit aucune rémunération. Nous ne pouvons tous, c'est entendu, appartenir à une unité de la Croix-Rouge et y consacrer chaque semaine ou chaque jour un certain nombre d'heures gratuitement. Tous, cependant, nous pouvons et nous devons secourir le travail de la Croix-Rouge en souscrivant généreusement à sa campagne.

N'oublions pas que le sang recueilli par la Croix-Rouge sauve chaque jour des dizaines de vies, que les cliniques ambulantes médicales et dentaires de cette organisation vont jusqu'aux endroits les plus reculés de la province, que les cours de sécurité aquatique évitent de nombreuses noyades, que les prêts d'accessoires de malade rendent d'immenses services et que les avant-postes infirmiers s'avèrent d'un grand secours en Gaspésie et aux Îles de la Madeleine.

Si la Croix-Rouge n'exige jamais un cent de ceux qu'elle aide, il lui faut cependant des fonds pour poursuivre son oeuvre indispensable et c'est ce qui explique la présente campagne de souscription. Donner à la Croix-Rouge, c'est servir l'humanité. D'ailleurs, qui peut dire que demain il ne sera pas heureux de bénéficier de l'un des multiples services de la Croix-Rouge, que ce soit celui des transfusions de sang, en cas d'accident ou de maladie, ou encore celui de l'aide aux sinistrés.

Donner à la Croix-Rouge, c'est se protéger soi-même tout en répondant de la meilleure façon au grand commandement de la charité qui dit: «Tu aimeras ton prochain...»

MARGUERITE WILSON.

LA TRAGÉDIE DE LA RUE... [Suite de la page 22]

mauvaise ne voit le mal chez personne, voulussent en convenir tout à fait.

L'été commença, et le frère de Souriquette revit quelquefois M. de Rhodés.

Mais Jacques, qui ne faisait rien à la légère, regretta bientôt ses rencontres avec Maurice, et descendit au fond de lui-même.

L'intérêt qu'il avait dès l'abord ressenti pour Maurice Vallauris, la sympathie qui avait augmenté devant la générosité désintéressée du jeune homme, en présence de cette âme droite, à la bonté naïve et à la sincérité d'enfant, tout cela le préoccupa d'abord, l'ennuya ensuite.

— Qu'est-ce que j'ai besoin d'aller m'intéresser à ce garçon-là, se dit-il, lorsque sa femme et sa belle-mère sont ce que je déteste le plus au monde?...

Et désormais, au lieu de rechercher Maurice, il l'évita soigneusement, se détournant habilement lorsque sa prunelle perçante avait de loin découvert la silhouette de son petit-fils. Souvent alors, le matin, Jacques revit le cheval attaché à la porte du sanatorium, et toujours, sans entrer, il reprit le chemin d'Astarac.

— Il ne veut plus évidemment me voir, se disait en même temps Vallauris, qui ne tarda pas à deviner ce manège, pourquoi?... Moi qui l'eusse tant aimé, s'il l'eût voulu...

Vers le milieu du mois de juillet, il écrivit à Paris. Sa correspondance avec Souriquette était restée régulière et fréquente. Le jeune homme avait, en effet, suivi les conseils de M. de Rhodés; il racontait à sa sœur tout ce qu'il faisait, même ce qu'il pensait, et c'était elle maintenant qui était devenue sa confidente et sa directrice morale. Mais ce jour-là, la lettre de Maurice fut plus tendre, plus affectueuse qu'à l'ordinaire.

Le bébé attendu ne pouvait tarder à faire son entrée en ce monde, et Maurice voulait que sa mère le reçût dès le seuil de sa vie.

« Toi seule peux la décider à venir ma Souriquette, disait le mari d'Inès; ce sera pénible pour elle, je le sais, mais dites-vous toutes les deux que vos vertus, mes chères saintes, porteront bonheur à cet enfant qui sera le vôtre, et que si maman la première me le met dans les bras je l'aimerai encore plus!... »

Comment résister à cet appel, à ces paroles, surtout à ces sentiments? Laure le pouvait-elle quand sa fille insistait encore comme elle le fit?...

— Et ton père? dit Mme Vallauris. Si nous partons, il va être furieux et malheureux!... Ce que je ne veux pas.

— Ce ne sera pas long. Papa viendra aussi, mais un peu plus tard.

— Non, il ne se décidera pas, lui.

— Je te dis que si. Je lui ferai écrire par Maurice qu'on l'attend pour le baptême. Et comme il voudra que son petit-fils soit baptisé, ajouta-t-elle avec un fin sourire, n'aie pas peur, il arrivera.

Laure comprit la délicate pensée d'Henriette, et persuadée comme elle que ce rôle de parrain ferait oublier à Roselin tous ses griefs contre Mme d'Argelles, elle résolut de partir pour le Béarn.

Mais avant de quitter Paris, poussée par une force inconnue, Mme Vallauris, sans en parler à personne, voulut rendre une visite au couvent des Carmes de la rue de Vaugirard. Depuis les temps anciens où Laure avait fait la connaissance du père Sirice, elle était revenue souvent le voir.

Le religieux, qui avait une estime profonde pour cette dévouée incomparable, si bonne et si droite, la recevait

toujours. Longtemps ses réponses avaient été désolantes.

— Le père Honorat ne donne pas de ses nouvelles, avait-il invariablement affirmé dans les commencements.

Un jour, la réponse avait été autre, mais pour s'aggraver.

— Parti au cœur des pays sauvages, il doit être mort, car on ne sait absolument pas ce qu'il est devenu, dit alors le carme à Mme Vallauris.

Cet après-midi-là, au contraire le visage du père Sirice avait une expression attendrie et heureuse que Laure ne lui avait pas vue depuis longtemps.

— Ah! vous savez quelque chose, s'écria la mère de Souriquette, je le vois, je le sens!...

— Oui, ce n'est pas encore très catégorique; mais enfin, c'est un indice.

— Quoi?... Ah! parlez vite, mon père!...

— Un voyageur, explorant les contrées lointaines croit avoir reconnu un Français dans un prisonnier des sauvages. Quelques mots d'une femme de la tribu lui ont donné à croire que ce Français était un religieux. Des renseignements complémentaires arrivés depuis, nous font espérer, à nous, que ce religieux est le père Honorat.

— Ah! Dieu de miséricorde, et il va revenir?...

— Oui, car des hommes autorisés font des démarches pour cela.

— Et ma fille?... ma fille?...

Ses mots s'étranglaient dans sa gorge.

Le père Sirice la regarda avec une grande pitié, unie à une douceur profonde:

— Soyez sans crainte, ma sœur, dit-il, le père Honorat ne vous causera pas de douleur. J'étais son ami jadis, je me porte garant de lui. C'est vous qui serez ma première confidente.

— Je voudrais être la seule, dit-elle au milieu de ses larmes.

— Si c'est possible, ce sera fait, comptez sur mon dévouement. Je ne veux pas que vous souffriez pour nous, car vous êtes une des plus belles âmes que j'aie rencontrées en ce monde. Allez en paix! Pour tout le bien que vous avez fait, Notre Seigneur Dieu ne vous rendra pas de mal!...

Apaisée, Laure partit le lendemain avec sa fille pour Argelles.

Maurice et Diane attendaient les voyageurs à la gare.

La marquise comprenait bien qu'elle avait besoin de ces deux femmes; aussi, quoique les détestant profondément, elle essaya d'être avec elles d'une grâce extraordinaire, car son intérêt passait toujours avant toutes choses.

Elle embrassa Laure à plusieurs reprises en lui parlant du bébé qui n'était pas loin.

Lorsque ce fut le tour de Mlle Vallauris, Diane se contenta de lui dire:

— Vous êtes bonne d'être venue!...

Henriette ne répondit pas. Est-ce que c'était pour Mme d'Argelles, en effet, qu'elle était là?... Allons donc!...

Quant à Maurice, il les pressa toutes les deux sur son cœur avec une émotion contenue, un attendrissement muet, un bonheur qui furent à coup sûr pour la mère et la fille la plus grande, la plus profonde des joies.

— Ah! chères aimées, dit-il simplement, vous voilà enfin!...

Enfin!... Ce mot prononcé comme il le prononça leur fit descendre le paradis dans le cœur, tandis que la même pensée se formulait en elles:

Elles l'avaient retrouvé, leur Minou d'autrefois, tout ce qu'elles aimaient l'une et l'autre en ce monde!... Que leur faisait le reste, à ces dévouées héroïques; et pour lui que n'accepteraient-elles pas?...

La grande chaleur du jour était tombée.

Dans un superbe landau découvert, dont Mme Vallauris et la marquise occupaient le fond, on parcourut l'admirable contrée qui, de la gare, s'étendait jusqu'au domaine d'Argelles.

— Que c'est beau ici! s'écria Henriette, saisie. Quelle contrée admirable!...

— C'est l'impression que j'ai eue moi-même en arrivant et qui n'a fait qu'augmenter chaque jour, dit Maurice. Quel calme, quelle grandeur, quelle poésie!...

Il n'ajouta pas autre chose. Sous le regard impérieux et moqueur de sa belle-mère, ses meilleures impressions se glaçaient, se rapetissaient même.

Mais Souriquette l'avait compris, et, comme elle serra silencieusement sa main, très heureux, il n'eut pas besoin d'en dire davantage pour sentir que ses pensées et ses sympathies maintenant trouvaient de l'écho.

II — La fée des montagnes.

Les couches d'Inès, arrivées à quelques jours de là, furent terribles.

Diane faillit en devenir folle. Tant que dura le danger, incapable de se contenir, encore moins d'assister aux tortures de l'enfant à laquelle sa faiblesse avait donné aussi peu d'énergie physique que de force morale, la marquise courut dans le château, du haut en bas de la maison, comme une panthère dans sa cage.

Partout, les cris aigus d'Inès, ses plaintes, ses sanglots la poursuivaient, lui déchiraient les entrailles, lui labouraient les chairs comme des tenailles rougies au feu.

— Ah! disait-elle à Annette Castarède, qui la suivait dans sa course insensée, penser que je ne puis souffrir à sa place!... Est-ce que c'est juste cela?...

— Je vous ai vue ainsi, répondit la fidèle servante, et j'ai souffert ce que vous endurez maintenant.

Diane, les yeux allumés de colère, s'approcha de sa nourrice comme si elle allait la tuer.

— Malheureuse, lui dit-elle, tais-toi!... Ne sais-tu pas qu'avec ces femmes maudites les murs maintenant eux-mêmes seraient capables de trahir nos secrets?...

— Elles ne quittent Mme Maurice, ni l'une ni l'autre!...

Un cri, plus profond, plus aigu, traversa l'air.

— Ah! fit Diane en déchirant de ses ongles la chair de ses bras. Ma fille va mourir!... Dieu va me punir par elle!...

Instinctivement, elle tomba à genoux:

— Ma mère Blanche, pardon!... balbutia-t-elle au milieu de ses sanglots éperdus, pardon!... pardon!... Je suis une misérable, mais vous êtes une sainte du bon Dieu!... Pardon!... pardon!...

Diane n'avait pas seulement du sang espagnol dans les veines. Elles avait, de ceux de la Péninsule avec lesquels les ducs de Candales s'étaient souvent alliés, les superstitions étroites et les terreurs irraisonnées.

Maintenant, à genoux, les oreilles bouchées, elle sanglotait et priait, interrompant ses supplications pour dire:

— Ah! mon Dieu! s'il vous faut une victime ici, prenez-moi, mais pas ma fille, non, pas elle!...

En bas, Mme Vallauris ne quittait pas Inès.

Henriette, un peu en arrière, veillait à tout, organisait tout, préparait pour le médecin tout ce qui était nécessaire, sans toutefois donner à la belle-sœur les soins immédiats que sa situation ne lui eût pas permis de prodiguer sans

blessier autant sa délicatesse exquise que les convenances.

Maurice, les sourcils froncés, se promenait dans une pièce voisine, très affecté, très malheureux. A plusieurs reprises, il avait voulu s'approcher de sa femme, afin de l'encourager, de la consoler. Mais elle, rageuse et méchante, l'avait chaque fois repoussé violemment.

— Allez-vous-en, lui avait-elle dit avec colère, je ne veux pas vous voir.

Il avait obéi. Et Henriette, de temps à autre, calme et grave, venait lui porter des nouvelles.

Enfin, vers le soir, et comme le jour tombait, la porte s'ouvrit une fois de plus et Maurice crut être le jouet d'un songe. Subitement le rêve fait durant la messe de son mariage apparaissait et prenait corps devant ses yeux.

Une silhouette exquise, mince, longue, souple et blonde, marchait vers lui avec une grâce chaste, incomparable, tenant un enfant dans ses bras, ressemblant à la fée du foyer, à la gardienne adorée de toutes les joies saintes de la famille et de l'amour.

Il chancela et faillit tomber à genoux.

— Mon Dieu! murmura-t-il.

La voix d'Henriette se fit entendre:

— Voilà ton fils, Maurice, dit-elle. Maman soigne ta femme; l'aimeras-tu moins si c'est moi qui le mets dans tes bras?...

Et elle lui tendit, en effet, un petit paquet très mince, très chaud, duquel émergeait une minuscule figure rouge toute plissée et deux petits poings fermés.

Il le prit, mais ne sut pas, n'osa pas le remuer, singulièrement ému, ayant peur de blesser le corps délicat qui venait à peine de faire son entrée dans ce monde.

Il l'embrassa néanmoins, puis s'empressa de le rendre à la jeune fille, un peu honteux.

— Ta femme va aussi bien que possible, dit Henriette. Maintenant que tu n'as plus à être inquiet, va trouver ta belle-mère, qui fait des folies là-haut. Annonce-lui la nouvelle. Puis, ce soir, tu écriras à papa et tu lui demanderas de venir être le parrain de ton fils.

Elle-même dès que le nouveau-né fut couché dans son berceau, envoya à Roselin la dépêche suivante:

« Vallauris, rue Denfert, Paris. »

« Un garçon nous est né. T'attendons pour le bénir et l'aimer. Il portera ton nom. Lettre suit. »

Henriette.

Le lendemain, en effet, une lettre de Maurice partit. Elle était si tendre, si chaude, si affectueuse, que Vallauris oublia toutes ses rancunes.

— Ah! couquin de sort! s'écria-t-il, le petit de mon fillet!... Je ne peux pas lui en vouloir à celui-là!... ce qu'il me tarde de le voir!...

Et il se mit à compter les jours en attendant le baptême.

Car l'usine ne pouvait être ainsi abandonnée si longtemps et il fallait bien qu'il y restât, lui, jusqu'à la dernière extrémité, surtout qu'Henriette et Laure n'étaient pas là.

D'un autre côté, on semblait pour le baptême attendre le rétablissement d'Inès, et le médecin prévenait que molle ainsi qu'elle l'était ce serait long.

Alors, pendant que Diane était exclusivement occupée de sa fille, que Laure ne quittait pas d'une semelle l'enfant de son fils, lequel était nourri par une superbe montagnarde, Inès n'ayant pas voulu le faire, tandis que sur les conseils de sa sœur Maurice reprenait la surveillance et la direction de son domaine, Henriette se mit à parcourir seule cette contrée splendide, qui l'avait frappée dès son arrivée et peu à peu la prenait toujours davantage.

Ces horizons grandioses, ces monta-

gnes irrégulières, aux croupes arrondies ou aux arêtes hardies, découpées en dents de scie, ces bouquets d'arbres, dont les verts violents tranchaient sur l'azur impeccable d'un ciel toujours bleu, ces campagnes fécondes traversées de ces eaux bondissantes, aux écumes de neige, tout cela la charmait, la ravivait, allait à sa mélancolie désolée et, lentement, berçait l'inguérissable blessure qui était en elle.

Un matin, au seuil d'une chaumière, elle vit une pauvre femme qui pleurait à fendre l'âme. Elle lui demanda la cause de ses larmes. Son fils, un enfant de sept ou huit ans, dévoré de fièvre, battait la campagne, ne la reconnaissait plus.

Elle entra, examina le petit malade, lui donna des soins d'hygiène et laissa quelques secours derrière elle.

Le hasard voulut que l'enfant guérit. A quelques jours de là, une jeune fille en pleurs, l'attendait au coin d'un sentier.

— Vous êtes la demoiselle du château, n'est-ce pas ? demanda-t-elle en roulant le coin de son tablier.

— Oui, pourquoi ?

— L'autre jour, vous avez guéri le fils de la Mariennette ; voulez-vous venir chez nous, le père est bien malade ?

— Je veux bien, ma chère enfant ; mais je ne saurais peut-être pas. Pourquoi n'appellez-vous pas le médecin ?

— Celui d'Argelles est mort, il y a bientôt trois ans, et ceux de Navailles coûtent trop cher pour des pauvres gens comme nous.

— Allez, je vous suis.

Le paysan avait un fort refroidissement, avec un point de côté et une fièvre de cheval.

Henriette le soigna encore, mais se promettait d'envoyer chercher un médecin à ses frais si la fièvre ne diminuait pas. Deux jours après, elle y fut obligée. Elle tomba sur un vieux docteur, un sage et un philosophe, qui s'enthousiasma aussitôt de la charmante fille qui lui servait d'infirmière avec une intelligence que sa grâce et sa beauté seules égalaient.

Il avait une assez jolie fortune et sans famille, ne faisait guère de clientèle que pour le plaisir de l'art.

— Voulez-vous me permettre de vous donner quelques leçons, mademoiselle ? lui dit-il. A mon âge, je ne vous compromettrai pas et ça me fera un très grand plaisir.

— Mais je ne demande pas mieux, docteur, et je vous en serai profondément reconnaissante répondit Souriquette.

A partir de ce moment, sous la direction de M. Guthary, le vieux médecin, Mlle Vallauris apprit les premières notions de cette science que toutes les jeunes devraient connaître, puisqu'elle est inventée pour secourir ceux qui souffrent.

Bientôt aussi, grâce aux livres qu'il lui donna, elle connut le nom et la propriété de ces plantes frêles et charmantes, modestes et ignorées, qui croissent dans les montagnes, sous l'herbe des bois, aux creux des vallons ou sur les escarpements des collines, et qui sont les plus grandes guérisseuses du monde.

Seule, un grand chapeau abritant son fin visage, elle courut les hameaux voisins, à la recherche des pauvres et des malades qui bientôt ne tardèrent pas à connaître et à aimer la belle demoiselle aux grands yeux d'azur, dont la douce voix savait dire de si bonnes paroles pour les consoler.

Peu à peu, elle prit ainsi l'habitude des pauvres demeures où la ménagère s'assoit au seuil de la porte, en raccommodant les hardes de la famille ; elle s'arrêtait elle-même sur les bancs de pierre, à l'ombre des treilles encore chargées de leurs raisins tardifs, con-

templant ces horizons, nouveaux pour elle, mais dont la sublime grandeur l'impressionnait et la charmait au point de lui laisser croire qu'elle les avait toujours vus, toujours admirés.

Deux mois ne s'étaient pas écoulés que le pays entier savait son nom et l'adorait.

Un jour, la hasard de ses courses de charité la porta très loin d'Argelles.

A quelque distance, les tourelles nombreuses d'un magnifique château se profilaient fièrement au-dessus de futaies splendides.

Là, tout était encore plus grand, plus silencieux, plus superbe qu'ailleurs, dans le calme saisissant d'une paix que rien ne troublait.

— Qu'est-ce que c'est, ce beau château là-bas ? demanda-t-elle à une vieille femme qui passait en traînant une vache derrière elle.

— Astarac, mademoiselle, pour vous servir.

Souriquette en savait assez.

C'était donc là la demeure du comte de Rhodes, de ce grand vieillard rigide que la marquise d'Argelles détestait si profondément, mais dont Maurice, en revanche lui avait parlé avec un enthousiasme et une admiration qui l'avaient impressionnée.

Elle s'approcha de plus près.

Que c'était beau, ces grandes allées solitaires, ces massifs profonds, ce parc admirable, que les oiseaux troublaient seuls de leurs battements d'ailes ou de leurs chants d'adieux !

Et comme cela ressemblait bien au cadre qu'elle avait imaginé pour ce travailleur infatigable, ce piocheur austère, qui, après avoir aimé si passionnément les siens, se trouvait seul assis à son foyer éteint au déclin de sa vie.

Une grande compassion la prit.

Que s'était-il passé là également ?...

Quelles douleurs, quels mystères

s'abritaient derrière ces grandes portes closes ?

Car elle savait maintenant l'histoire de la famille de Rhodes, et, après avoir parcouru le pays comme elle l'avait fait depuis quelques mois, elle avait entendu bien des choses.

Diane n'était pas aimée dans ces campagnes, où elle n'avait jamais fait du bien, et l'on ne se gênait pas sur son compte.

Or, tout cela avait trouvé un écho facile dans l'esprit ferme et droit de Mlle Vallauris, car, sans en parler jamais, elle avait une aversion profonde, extraordinaire pour cette marquise d'Argelles, aux yeux sombres et menaçants comme des nuées chargées d'orage.

Diane n'avait-elle pas, en effet, failli perdre la raison ?...

Quel était le grand grief avoué et palpable ?

Voici : tandis qu'Henriette vivait dans la même maison qu'elle, d'une vie presque commune, comme elle avait souffert de ce caractère indomptable, orgueilleux et hautain, dont la note dominante était une jalousie pour tout ce qui touchait à Inès, jalousie que sa faiblesse insensée seule dépassait !

Et sur cet orgueil si froissant que de bassesse, que de souplesse lâche, quelle absence absolue de conscience et de sens moral !...

Parce que Jacques de Rhodes que Maurice disait si grand et si droit, la détestait après l'avoir recueillie, que ne lui avait-elle pas fait, que ne lui reprochait-il pas ?

Et pour en être arrivée à prendre à Marguerite de Rhodes, la pauvre morte tout ce qui lui avait appartenu, sa fille, son mari, son nom, sa fortune, qu'avait pu concevoir et exécuter Diane ?...

Souriquette ne pouvait à coup sûr pas le deviner ainsi ; mais son intelli-

gence active et claire le présentait, tandis qu'une grande sympathie naissait en elle pour ce vieillard désespéré, dont la douleur avait peut-être la même origine que la sienne propre.

Elle revint souvent, à partir de ce jour-là.

Mais, une fois, elle se trompa de chemin et se trouva dans un petit cimetière dont les tombes blanches riaient au soleil, toutes couvertes des dernières feuilles d'automne.

Souriquette ne connaissait pas les terreurs irraisonnées, celle des morts surtout. Au contraire, dans son état d'esprit, avec la mélancolie profonde qui était en elle, le sentiment de sa solitude éternelle, ces abandonnés qui dorment seuls — et si souvent oubliés, hélas ! — sous la terre dure, l'attiraient.

Une chapelle de marbre blanc d'une élégance et d'une richesse incomparables, se dressait au milieu du petit cimetière, dominant toutes les autres tombes.

La jeune fille s'approcha.

A travers une grille dorée, un autel de marbre apparaissait, tenant tout le fond.

Un grand crucifix et des candélabres d'or pur faisaient, avec deux portraits également cerclés d'or, le seul ornement de la chapelle mortuaire.

Sur le devant, un prie-Dieu de velours noir, sur lequel se voyait l'empreinte profonde des genoux, disait que ce petit coin recevait la visite fréquente de quelque fidèle.

Henriette chercha à distinguer les portraits.

La distance était trop grande, de plus, c'étaient deux photographies que l'air et la lumière avaient presque effacées.

Elle se recula légèrement pour mieux voir l'ensemble. En haut, en belles lettres gothiques, il y avait ces seuls mots :

Famille de Rhodes

Mlle Vallauris sentit une émotion singulière entrer en elle. C'était encore ce Jacques de Rhodes qui était là, lui qui si singulièrement l'attirait depuis quelque temps, lui dont, le jour même, elle voulait aller de loin regarder la demeure au lieu de contempler le toit qui abritait le vivant, le hasard de ses préoccupations l'avait inconsciemment portée vers la demeure dernière de ses morts ; mais c'était lui toujours !...

Elle tourna autour du petit monument. Sur l'une de ses faces, il n'y avait rien. Sur l'autre, celle qui était exposée au Midi, on voyait deux inscriptions. La première que lut Souriquette disait :

*Blanche de Rhodes, née de Montégut
décédée au château d'Astarac
Elle a fait du bien à tous ceux qui l'ont
approchée.*

La deuxième, plus simple, plus courte, portait :

*Marguerite de Rhodes
morte à vingt ans.*

Devant cette dernière, Souriquette s'arrêta, étreinte d'une émotion singulière, les jambes subitement amollies, les yeux pleins de larmes.

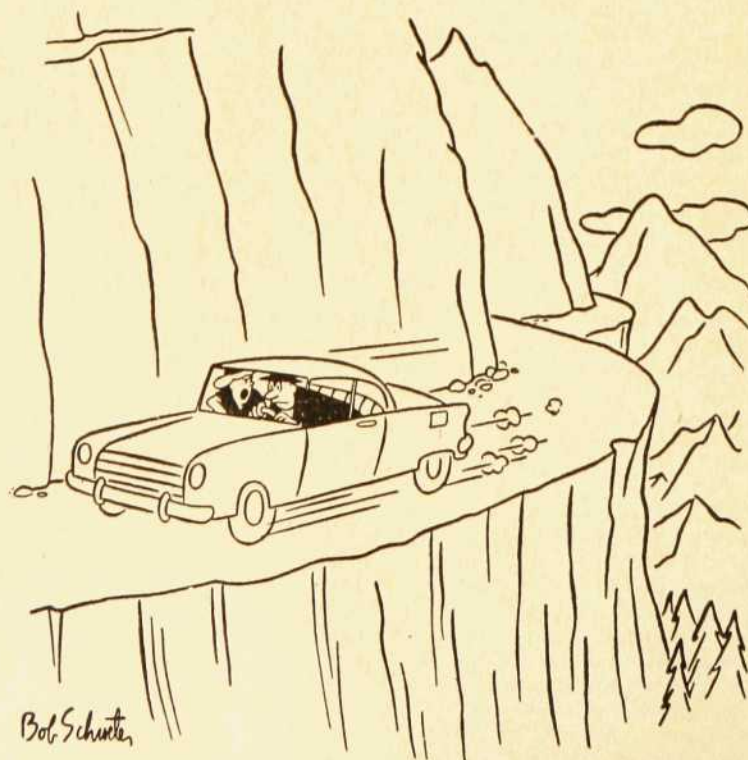
— Ainsi, pensa-t-elle, la voilà, la mère d'Inès, la première marquise d'Argelles... celle dont Mme Diane a pris la place...

Une sorte de colère montait en elle, contre cette intruse, cette Diane maudite, que d'instinct elle haïssait si profondément.

Longtemps, elle resta là, immobile, plongée dans un monde de pensées confuses, qu'elle n'analysait pas ; très douloureuses, mais au-dessus desquelles planait celle-ci avec plus de netteté :

Marguerite de Rhodes, riche, heureuse, adorée de Jacques, de quoi donc avait-elle pu mourir à vingt ans, en plein bonheur ?...

LA VIE COURANTE...



— Dis donc, Emile, t'as pas l'air d'écouter ce que je te raconte...

N'était-ce pas de quelque trame mystérieuse et perfide, tissée par les mains de Diane ?

N'étaient-ce pas les mêmes mains maudites qui avaient entouré Maurice des manoeuvres savantes, seules capables d'amener ce mariage qu'il regrettrait aujourd'hui elle en était sûre, — mais qui n'en restait pas moins, dans son inévitabilité, le désespoir de sa vie, à elle ?

Quand Henriette releva son visage baigné de larmes, aux sourcils rapprochés, aux narines frémissantes, elle vit à quelque distance l'église dans laquelle le soir lui avait-on raconté, Marguerite allait jouer de l'orgue dans la tribune.

Cette église, bâtie au-dessus même du cimetière, était éloignée de quelques centaines de mètres des pauvres maisons qui composaient le hameau d'Astarac.

La jeune fille, devant la solitude absolue de tout ce qui l'entourait, fut alors prise d'une irrésistible envie de faire ce qu'avait si souvent fait celle dont la tombe venait de la bouleverser si profondément.

Elle gravit la petite éminence et se trouva bientôt devant un grand bâtiment aux murs recouverts de lierres, de clématites, de chèvre-feuilles et de toutes sortes de plantes grimpantes encore fleuries et parfumées.

Au-dessus de quelques marches de pierre, il y avait une grande porte brune ; elle était fermée au pêne seulement ; Mlle Vallauris le souleva et entra.

Tout de suite, à gauche, un escalier tournant montait dans le clocher.

Au premier palier, Souriquette se trouva dans la petite tribune où Marguerite de Rhodes était venue si souvent confier à son orgue la poésie débordante de son jeune amour pour Fabien d'Argelles, les rêves heureux que cette affection sainte lui inspirait alors.

Elle s'assit, souleva le couvercle de l'harmonium et tira les registres.

Le temps n'avait pas eu de prise sur l'admirable instrument.

Avec la même douceur grave, il redit les chants mélancoliques et tristes que la jeune fille laissait tomber de ses doigts.

Dans la campagne, ce soir-là les paysans qui revenaient de leurs travaux d'automne s'arrêtèrent d'abord saisis, en entendant les ondes sonores et lentes s'échapper par les fenêtres ouvertes, puis se signèrent, répétant :

— Ah ! Seigneur Jésus !... Mademoiselle est revenue !...

A partir de ce moment ce ne fut plus Astarac et ses futaies grandioses qui attirèrent Henriette Vallauris, loin d'Argelles, mais ce fut ce coin de terre où dormait cette morte de vingt ans, évidemment la victime de la même implacable main qui avait tué aussi son bonheur à elle.

Pas de jour maintenant ne se passait que, avant ou après ses visites de charité, Souriquette ne vint apporter sur la tombe de Marguerite et de Blanche les plus belles fleurs du pays.

Pour cela, elle pillait les jardins et les serres d'Argelles, elle ramassait dans les landes l'or des genêts, les violettes des bois ; elle glanait jusque devant la porte des pauvres gens qu'elle soignait, des brins de lavande ou des tiges de basilic, ces humbles fleurs des ménagères du Sud-Ouest.

Puis, après sa visite faite, ses offrandes éparpillées sur les marches, pendues à la grille, ou accrochées à toutes les saillies — et cela avec le goût charmant qui était en elle — Souriquette montait à la tribune et parlait à la morte, dans ce langage divin de la musique et de l'harmonie qu'elle-même avait si bien compris et tant aimé.

Jacques de Rhodes, qui avait été absent pendant quelque temps, se rendit dès son arrivée au petit cimetière ; mais il s'arrêta suffoqué en voyant la moisson embaumée qui paraît la tombe adorée.

— Ah ! qui donc était venu ?...

Il resta tout droit, subitement glacé, avec une ride énorme au milieu de son front.

Depuis vingt ans, c'était la première fois, en effet, que semblable chose se produisait.

Inès ?... Allons donc !... Le cœur lui eût poussé alors ?... Non, c'est une chose qui ne naît pas sans graine, celle-là !...

Qui alors ?...

Jacques savait que la mère et la sœur de Maurice étaient venues dans le pays pour les couches de la jeune Mme Vallauris ; mais est-ce que des étrangères ont de ces attentions ?

Il se cacha dans les massifs qui entouraient la tombe, attendant, espérant que le visiteur inconnu viendrait ce jour-là.

A la nuit tombée, il reprit déçu le chemin d'Astarac, n'ayant rien vu.

— Comment est la sœur de M. Vallauris, demanda-t-il brusquement à Mathieu Puyloo, le soir après le souper.

— Je ne l'ai pas vue, répondit aussitôt le vieil intendant ; mais il faudrait être sourd pour ne pas entendre ce que le pays entier en dit.

— Ah ! répétez, voyons.

— Au physique, grande, blonde, mince, belle comme les anges. Au moral, que perfection. Mlle Vallauris connaît déjà tous les pauvres de la contrée, elle soigne les malades, donne des secours aux malheureux, habille les vieillards et adore les enfants.

Marguerite, jadis aussi, en effet, n'accomplissait-elle pas les mêmes charités ?

Mathieu, sans voir l'émotion de son maître, continua :

— Il paraît également depuis quelque temps...

Il s'arrêta tout à coup et dit :

— Mais j'ai peur de raconter cette dernière chose à monsieur le comte, elle va peut-être lui faire de la peine.

M. de Rhodes tressaillit, puis surmontant aussitôt le trouble bizarre qui l'étreignait :

— Quoi ? fit-il, que voulez-vous dire, mon bon Mathieu ? Et en quoi les actes d'une étrangère peuvent-ils me faire plaisir ou peine ?

— C'est que Mlle Vallauris va jouer sur l'harmonium de feu Mme la marquise.

— Ah ! fit Jacques en devenant plus blanc qu'un linge.

— Et, reprit l'intendant, vous savez comment les gens d'ici sont superstitieux et bêtes.

— Ça dépend. Qu'ont-ils dit ou fait ?

— Fait, rien ; on aime trop Mlle Vallauris pour rien lui faire de désobligeant, mais dire, c'est autre chose. D'abord, avant de l'avoir vue et en l'entendant jouer seulement, sans savoir que c'était elle, tout le monde mourait de peur, croyant que c'était feu notre chère morte qui était revenue... Puis...

Mathieu hésita plus fort.

— Quoi ? insista Jacques qu'une sueur froide mouillait tout entier, sans que sa raison et son intelligence cherchassent à réagir contre cette émotion extraordinaire encore moins à l'expliquer.

— Eh bien ! finit par dire Puyloo, maintenant ils prétendent tous que Mlle Vallauris est le portrait vivant de Mme la marquise.

— De ma fille ?...

— Oui, monsieur le comte.

— Allons donc !... des folies !... Une étrangère et dont on connaît la famille encore !...

Ces derniers mots, Jacques les avait prononcés bien plus pour répondre à ses propres pensées qu'aux paroles de son intendant. Mathieu Puyloo, du reste, n'y attacha pas d'importance, ne les comprenant pas et ne soupçonnant pas le premier mot des doutes terribles qui avaient, depuis vingt ans, empoisonné la vie de son maître.

Toute la nuit, M. de Rhodes se tourna et se retourna dans son lit, ne pouvant ressaisir son sang-froid.

— Elle ressemble à ma fille ?... se disait-il malgré lui. Si c'était elle que je cherche ?... Celle que certainement on m'a volée ?

Et il repensait aux dernières paroles de Fabien, à ses suprêmes aveux mêmes.

Ces aveux, non catégoriques il est vrai, car Diane avait empêché leur confirmation finale, mais si probantes pour Jacques que sa conviction en avait été aussitôt faite !...

Inès n'était pas fille de Marguerite, mais celle de Diane ; de cela, depuis la mort de Fabien, M. de Rhodes ne doutait plus.

Mais l'autre, alors, la sienne ?... Dieu, pour le dédommager de ses longues souffrances, allait-il donc la lui renvoyer ainsi au moment où M. de Rhodes désespérait de la retrouver jamais ?...

Mais non, il était fou !...

Cette jeune fille n'était pas une abandonnée ; elle avait, au contraire, une famille, un père, une mère, un frère... elle était la sœur de Maurice, la fille de Laure et de Vallauris, tout le monde savait cela...

Mais cette ressemblance avec Marguerite, cependant !...

Bah ! elle était blonde, mince et souple, comme la morte ; il n'en fallait pas davantage aux paysans, déjà impressionnés de l'avoir entendue jouer de l'harmonium pour leur faire trouver

cette ressemblance que l'imagination méridionale exagérât sans doute encore...

Malgré toutes ces raisons, Jacques de Rhodes se trouvait dans le petit cimetière le lendemain, avant le jour.

La matinée se passa, et Souriquette ne vint pas. Mais vers quatre heures, le comte fut payé de sa longue attente : dissimulé par des massifs profonds, il vit une jeune fille gravir l'allée principale. Elle tenait une gerbe de fleurs dans ses bras et marchait lentement, avec une grâce chaste, impossible à dire.

La mélancolie et la tristesse de sa situation lui revenaient ce jour-là plus âprement encore qu'à l'ordinaire ; aussi, au lieu de porter la tête droite, légèrement rejetée en arrière, ainsi qu'elle le faisait d'ordinaire, Souriquette, car c'était elle, s'avançait un peu affaissée, son grand chapeau cachant ses traits.

Jacques dut déchirer de ses ongles la chair de sa poitrine afin d'étouffer le cri qui lui montait aux lèvres.

Dieu des anges !... Dieu de miséricorde, était-ce donc possible ?...

C'est qu'ils disaient vrai, ces braves gens d'Astarac qui l'avaient vue !... Oui, mille fois oui, ils avaient raison, et avec sa démarche lente, sa tête penchée d'un côté, la souplesse extraordinaire de sa taille, surtout, sa tournure, c'était sa fille, sa Marguerite, sa morte, qui s'avançait vers lui... Elle-même absolument... oui... au point que Jacques éperdu, involontairement, tendit les bras.

Henriette, ne se doutant point que deux yeux ardents épiaient le moindre de ses mouvements, s'approcha de la chapelle.

Sur les marches, elle déposa ses fleurs, enleva les anciennes, celles qu'elle avait portées l'avant-veille et que le soleil avait flétries ; puis, elle se mit à arranger, à disposer les nouvelles, comme elle le faisait d'ordinaire.

— Là, dit-elle alors à mi-voix lorsqu'elle eut achevé sa besogne ; c'est fait mes chères mortes, je vous en ai ramassé beaucoup, beaucoup aujourd'hui, pour que vous me pardonniez de n'être pas venue hier. Mais je suis allée si loin, si loin, chez un malade du côté opposé, que je ne l'ai pas pu. Et Dieu sait, cependant, si je me plais auprès de vous, madame Marguerite, surtout !...

Au-dessus de l'épithaphe de la jeune femme, elle s'assit alors sur le degré de marbre et, comme elle avait très chaud enleva son grand chapeau.

Elle était placée ainsi vis-à-vis même du massif dans les profondeurs duquel Jacques haletant, une sueur froide au front se cachait, la dévorant du regard.

Mais jusque-là, il n'avait point vu sa figure. Aussi que devint-il lorsque sur ce pur visage si hautain et si doux il reconnut tous les traits de Marguerite, le front, le nez, la bouche, le dessin des joues, avec quelque chose cependant d'indéfinissable dans la physionomie, quelque chose qui n'était pas d'elle, de plus arrêté, de plus ferme, de plus ardent !...

C'était cette expression-là qui impressionnait si fort Diane quand la jeune fille lui parlait d'une certaine façon, parce qu'alors elle retrouvait absolument Jacques de Rhodes dans celle qu'elle croyait être la fille des Vallauris ; avec le même éclair redoutable dans sa prunelle bleue, la même ride profonde coupant le front tout droit, entre les deux sourcils.

Souriquette était assise, la tête appuyée en arrière au mur de la chapelle, entourée comme d'une auréole de la mousse légère de ses blonds cheveux auxquels le soleil donnait des reflets d'or en fusion.

Peu à peu, sa physionomie, de mélancolique, se fit de plus en plus triste,



M. O. D. JOHNSTON,

BA. Sc., Ing. P., président de Gooderham & Worts Limited, a été élu récemment président de l'Association des Distillateurs du Canada.



LE SKI D'HIVER ET DE PRINTEMPS EN FRANCE

La France est par excellence le pays du ski. Le ski de printemps s'y pratique aussi bien que le ski d'hiver et, plus particulièrement, dans des régions comme la Savoie et le Dauphiné. La Savoie, au sud du Mont-Blanc, s'étend le long de la frontière italienne et comprend de nombreux massifs. Quant au Dauphiné, c'est le dernier grand massif alpin avant la Méditerranée. On sait par ailleurs, pour les avoir vus à l'oeuvre dans nos Laurentides que les skieurs français sont formés à la meilleure école du monde.



pour en arriver à une expression presque désespérée à mesure qu'elle semblait s'enfoncer dans ses méditations.

— Grand Dieu ! souffrirait-elle, celle-là aussi ? se dit Jacques, qui ne pouvait détacher ses yeux de l'image charmante qui était devant lui.

Les instants passèrent. Souriquette ne bougeait pas et M. de Rhodes n'osait faire un mouvement, de peur d'effrayer la chère apparition.

Enfin, elle poussa un profond soupir et se leva. Son chapeau était passé à son bras, le vent du soir soulevait un peu ses blonds cheveux ; elle était idéalement jolie. Elle regarda un instant la chapelle, puis de ses doigts fins envoya un baiser vers la tombe disant à mi-voix :

— A demain !...

Alors, doucement, de son même pas lassé, elle monta jusqu'à l'église. Quelques secondes après, par les fenêtres ouvertes, l'orgue se faisait entendre. En même temps, Jacques, se soutenant à peine, plus blanc que le marbre de la chapelle mortuaire, sortait de sa mystérieuse cachette et courait comme un fou vers le temple de Dieu.

En haut, dans la tribune, Souriquette, avec une mélancolie aussi déchirante que douce, jouait cette admirable mélodie que Massenet, dans son Cid, met sur les lèvres de sa Chimène désespérée, la plus belle, la plus touchante page de musique qui ait peut-être jamais été écrite :

Pleurez, pleurez, mes yeux,

Tombez, triste rosée,

Qu'un rayon de soleil ne doit jamais

[tarir.]

S'il me reste un espoir c'est de bientôt

[mourir.]

Pleurez, mes yeux, pleurez toutes vos

[larmes !]

Pleurez, mes yeux !...

Et l'orgue, doucement, longuement la redit cette phrase, ne s'en pouvant pas rassasier ; la répétant à l'octave avec une expression qui prouvait que la musicienne, en effet, avait pleuré, pleurait encore.

Elle ne chantait pas, mais Jacques connaissait admirablement les paroles, et ne les eût-il pas sues par coeur, la tristesse poignante du jeu les lui eût apprises.

Enfin, cette reprise désespérée se termina, et l'autre lui succéda, celle où dans l'incommensurable désespoir de Chimène apparaît le premier rayon d'or de l'espérance.

Souriquette, en effet, maintenant jouait la suite du lamento, celle où la fiancée du Cid dit :

Mais, qui donc a voulu l'éternité des

[pleurs ?]

O ! chers ensevelis, trouvez-vous tant

[de charmes.]

A léguer aux vivants d'implacables

[douleurs ?...]

En bas, accoté au pilier qui le soutenait, Jacques de Rhodes éperdu, écoutait.

Si ce n'était pas Marguerite en personne qui jouait, n'était-ce pas elle qui inspirait la musicienne, elle qui par-delà sa tombe disait au pauvre père désespéré, qui, si ardemment l'avait aimée, si fidèlement pleurée : « Non je ne veux pas être cause d'implacables douleurs, et je vais envoyer à ta vieillesse solitaire le rayon de soleil qui la réchauffera ! »

Un long sanglot s'échappa des lèvres du comte, un sanglot qui eut dans la petite église déserte un singulier retentissement.

En haut, à la tribune, Souriquette l'entendit. Elle se leva plus blanche qu'une trépassée. Qui donc pouvait ainsi pleurer en entendant l'écho de ses tristesses à elle ?... Ah ! Dieu du ciel, ce Jacques de Rhodes qu'elle désirait si ardemment connaître, était peut-être là ?...

Sans même fermer l'harmonium, elle descendit en courant.

Déjà loin, au détour d'un sentier, elle aperçut une haute silhouette mince et droite, qu'elle ne connaissait pas, mais qu'elle devina bien être celle du comte.

Singulièrement émue, elle reprit le chemin d'Argelles, mais ne parla de sa découverte à personne, pas plus à Laure qu'à Maurice.

Du reste, elle causait peu avec son frère. En effet, depuis quelque temps, Maurice n'était plus le même avec elle.

A l'indifférence complète des premiers jours de son mariage, indifférence qui avait porté un coup si cruel à Mlle Vallauris avait succédé à l'époque des mauvaises affaires du jeune homme une reconnaissance profonde, une affection sans bornes.

Maintenant, le tact souverain de Souriquette devinait encore une transformation dans cette affection elle-même.

Maurice lui parlait à peine — beaucoup moins qu'à Paris. Il ne cherchait aucune occasion de la rencontrer ; dans ses courses continuelles chez les pauvres et les malades Henriette ne le rencontrait jamais sur son chemin, lui, cependant toujours occupé au-dehors à surveiller ses ouvriers, mais quels ardents regards n'attachait-il pas sur elle quand nul ne pouvait le voir !

Quelle éloquence n'y avait-il pas dans cette douce prune brune et qui clairement lui disait :

— J'avais le bonheur à côté de moi : tout près était celle qui eût fait la joie de ma vie, qui m'eût bâti un foyer d'honneur, de grâce et d'enchantement perpétuels ; fou que je suis !... Je ne l'ai pas comprise, je l'ai dédaignée, ma perle, mon trésor, pour qui ?...

Sa conduite avec sa femme avec la marquise, en effet, affirmait également les pensées nouvelles de Vallauris.

Très convenable, cependant, et encore plus attentionné vis-à-vis d'Inès, Maurice avait en lui une froideur glaciale que les châtiments de la jeune femme ne déridaient pas.

Quant à Diane, il lui parlait avec une sorte de rudesse brusque, contre laquelle la marquise essaya d'abord de protester. Elle comprit bientôt qu'elle se heurtait à une énergie reconquise, et eut peur.

— Tes caprices ont lassé ton mari, dit-elle un jour à Inès. Ne le heurte pas si tu veux que nous allions passer l'hiver à Paris. Autrement, il serait capable de nous laisser geler dans ce pays de loups.

Quant à Mlle Vallauris, ce nouvel état de choses ajoutait une douleur à ses douleurs, un tourment à ses tourments déjà si profonds. Maurice ne voyait plus une soeur en elle, c'était certain. Henriette était trop femme pour n'en avoir pas d'abord ressenti une joie divine. Mais elle était trop honnête aussi pour que cette joie pût longtemps durer.

— Le malheureux !... se dit-elle bientôt, en effet. Il en est bien temps, en vérité, qu'il comprenne que j'aurais pu être sa femme, aujourd'hui qu'il n'est plus libre, que la paternité, au contraire, lui a imposé d'irrévocables devoirs !...

Et, sans que son visage changeât une seule fois de couleur, elle se laissait serrer la main par Maurice, brûlée par la pression de ses doigts, mais ferme, calme et sereine toujours, n'ayant pas l'air de soupçonner le changement qui peu à peu se faisait en elle : mille fois plus malheureuse au contraire de ses sentiments qu'elle avait tant désirés jadis, se disant toujours en pleurs :

— O mon Minou, moi qui eusse donné ma vie pour t'épargner un soupir, vais-je donc te faire souffrir ?...

III — Le feu de joie.

DANS l'état d'esprit où se trouvait maintenant Henriette autant pour échapper à l'oeil vigilant de Laure, qui eût bien vite remarqué ses

préoccupations nouvelles, quoique l'enfant de Maurice l'absorbât nuit et jour, autant pour cela que pour obéir à l'invincible sympathie qui l'attirait vers Jacques de Rhodes, Souriquette, plus que jamais, passait ses journées au-dehors.

Inès ne se remettait pas, et le baptême avait dû être encore renvoyé d'un mois.

Mais la fin de l'été, cette année-là, était superbe, si belle même avec son ciel toujours impeccable et ses brises chaudes, que l'on se serait cru au cœur de la saison.

Henriette partait dès l'aurore afin d'accomplir ses visites de charité, peut-être aussi pour être plus libre de consacrer toutes ses après-midis au petit cimetière, où un si singulier aimant la conduisait.

Un jour, elle en était certaine, elle avait vu remuer un des grands buissons situé à quelques pas des marches sur lesquelles la jeune fille s'asseyait avant d'aller jouer de l'harmonium à l'église.

Une intuition certaine lui avait affirmé que Jacques de Rhodes, invisible, devait la contempler.

Lancée sur cette voie, elle remarqua alors une foule de choses passées inaperçues jusque-là; des empreintes de pas toutes fraîches autour d'elle; des branches froissées tout nouvellement, aux massifs qui l'entouraient, des frémissements très légers, mais cependant perceptibles; par-dessus tout, le bruit d'une respiration impossible, par moments à contenir.

Alors, avec une complaisance charmante, elle enleva son chapeau malgré le soleil et l'air, et elle resta ainsi de longues heures assise sur les marches de la tombe se sentant en communication avec les mortes, pendant que le vivant la regardait.

Et elle, cependant si farouche, si hautaine, si réservée, ne se froissa jamais de cette muette et ardente adoration, au contraire...

Il lui semblait qu'elle était entourée d'une égide très puissante et très douce; que dans sa vie était entrée une protection nouvelle capable de lui apporter le bonheur.

Et le soir, quand après avoir joué de l'orgue à la tribune, elle reprenait à la tombée de la nuit le chemin d'Argelles, son oreille délicate percevait en arrière le bruit d'un pas escortant le sien. Alors, bizarrement heureuse, elle souriait se disant:

— Il est là, il veille sur moi!...

Et elle marchait lentement afin de donner au vieillard la joie de l'accompagner plus longtemps; mais elle ne tournait jamais la tête pour ne pas effaroucher celui qui paraissait se cacher d'elle.

— Quand il voudra me parler, pensait-elle, il prendra son heure. C'est à lui de la choisir, pas à moi!...

Mais un jour, en allant faire ses courses du matin, elle entendit un vieux refrain d'autrefois, qui subitement la bouleversa par sa mélodie douce et naïve, avec ses longues notes traînées à l'infini. C'était le lai gascon que Marguerite de Rhodes, jadis, aimait tant.

L'après-midi de ce jour, il revint naturellement sous les doigts de la jeune fille quand elle fut installée à l'orgue.

Alors, comme la première fois qu'elle avait joué, Souriquette entendit un long sanglot déchirant qui d'en bas monta jusqu'à elle.

Malgré ses résolutions, ses longues réserves, sa discrétion voulue, elle n'y tint plus et descendit toute bouleversée poussée par une force plus puissante que toute volonté, que tout raisonnement.

Cette fois-ci, Jacques de Rhodes n'était pas parti; affalé sur un prie-Dieu, il sanglotait la tête dans ses mains.

Le cœur lui battant à l'étouffer Mlle Vallauris osa s'approcher de lui.

— Vous pleurez monsieur, lui dit-elle très bas. Ma musique vous fait donc mal?

Il releva vers elle son visage baigné de larmes, et à l'aspect de ces traits à la fois si énergiques et si doux, devant ce regard humide qui l'implorait, Souriquette sentit son être tout entier bondir vers ce vieillard désespéré, qu'elle adorait d'instinct sans se l'expliquer, peut-être sans en avoir conscience.

— Non, balbutia-t-il, au contraire...

Elle essaya de sourire.

— Au contraire, répéta-t-elle. Cependant la joie ou le plaisir ne fait pas pleurer.

— Quelquefois. D'ailleurs, mademoiselle, au-dessous de cette joie et de ce plaisir que j'éprouve à vous entendre il y a autre chose chez moi.

— Quoi donc?

— Le souvenir de ma fille morte que vous me rappelez...

Henriette tressaillit jusqu'au fond des entrailles. Si Jacques de Rhodes depuis vingt ans cherchait sa petite-fille qu'il croyait lui avoir été volée, Henriette, malgré le bonheur qu'elle avait trouvé chez les Vallauris, n'avait pas été également sans penser à la mère qu'elle avait perdue.

Elle se remit vite, cependant. En effet, elle n'était pas, personne n'é-

tait au courant des soupçons de Jacques de Rhodes, et pour elle comme pour Laure, comme pour Maurice, comme pour tout le monde, la fille légitime de Marguerite n'était-elle pas Inès, et cela sans un doute possible?...

En essayant de calmer le trouble que les paroles du comte avaient fait naître en elle, Henriette au bout de quelques secondes dit:

— Comment est-ce que je puis vous rappeler votre fille, moi, une étrangère non seulement à votre famille, monsieur le comte, mais même à votre pays?...

Eh! qui, elle avait raison et c'était bien là ce que se disait Jacques.

Après tout, cette ressemblance n'existait peut-être que dans son cerveau, qui, altéré par ses longues souffrances, n'avait pas gardé très exacte l'image de Marguerite et la retrouvait, sans qu'elle existât, chez Mlle Vallauris...

— Vous me la rappelez surtout, dit-il, parce que vous êtes bonne comme elle, avec ses goûts et ses prétentions. Elle aussi allait dans les chaumières faire du bien et se faisait bénir de tous... Puis, ces airs que vous jouez seule ici, dans cette vieille église, elle les jouait également, surtout celui d'aujourd'hui, ce vieux lai gascon qui m'a arraché des larmes...

Jacques était sorti du vieux temple et avait fait quelques pas au-dehors.

Souriquette, debout à ses côtés

grave et sérieuse, illuminée par les rayons du soleil couchant, ressemblait à une jeune sainte nimbée d'or, descendue des vitraux de la chapelle.

M. de Rhodes la regarda, et de nouveau tressaillit.

Non, il ne rêvait pas cette fois-ci... Elle était bien le vivant portrait de Marguerite, mais une Marguerite moins douce, moins effacée, plus énergique et plus volontaire, dans laquelle il y avait moins de Blanche, plus de lui. Cependant, il refoula encore la suprême émotion qui faisait battre son vieux cœur paternel.

— Vous avez son âge, dit-il en fermant à demi les yeux, sa taille; vous êtes blonde comme elle et toutes les blondes ont un air de famille. La première fois que je vous ai vue au cimetière assise sur les marches de sa tombe, votre chapeau à côté de vous, j'ai pensé mourir d'émotion, j'ai cru que c'était elle qui revenait sur terre pour me consoler... Hélas! les morts ne reviennent pas!... Depuis, néanmoins, je vous ai suivie partout, de loin, poussé sur vos pas par une force inconnue, tant il me semblait, vous qui veniez fleurir sa tombe, que vous aviez une partie de son âme.

Plus que jamais, une indescriptible émotion, impossible à surmonter, serrait Jacques à la gorge.

Pour presser dans ses bras cette enfant blonde, dans laquelle, à tort ou à raison, il revoyait la silhouette adorée de sa fille, il eût donné sa fortune entière.

— Je suis ridicule, dit-il enfin, excusez un pauvre vieux auquel la douleur et la solitude ont un peu détraqué la cervelle.

Henriette était affreusement émue elle-même.

— La douleur, dit-elle de sa voix pure et grave, je la comprends. Mais la solitude?... Si vous l'avez autour de vous, monsieur le comte, n'est-ce pas parce que vous le voulez ainsi?

Le visage de Jacques, qui était subitement devenu farouche, s'amollit aussitôt. Avec elle, pouvait-il s'irriter même de pensées étrangères?

— Il y a des choses que vous ne savez pas, dit-il, que vous ne pouvez pas savoir. Mais la solitude éternelle vaut mieux que certains contacts.

— Cela encore je le comprends, dit-elle spontanément et presque inconsciemment. Ah! Dieu oui! répéta-t-elle avec une énergie augmentée par la réflexion, je comprends qu'un homme tel que vous ne veuille ni admettre, ni supporter ce que je vois. Mais à côté de ce qui doit vous être si souverainement antipathique, il y a autre chose.

— Quoi donc?

— Mon frère d'abord, que vous avez rencontré, paraît-il, quelquefois dans les commencements de son séjour ici et qui vous avait été sympathique dès l'abord. Et comme vous aviez raison!... Et comme il est bon, et droit, et sincère... Quelles grandes qualités sont en lui!... Un peu naïf seulement, comme tous les honnêtes et cette naïveté a été cruellement exploitée. Mais avec un homme de votre trempe que ne deviendrait-on pas?

— Il a sa belle-mère!... répondit Jacques qui n'osa pas ajouter: et sa femme.

— Hélas! oui, dit aussi la jeune fille avec un accent qui en avait long.

Mais aussitôt, et très vivement, comme si elle n'eût pas voulu même effleurier ce sujet si délicat, elle ajouta:

— Mais il a son fils, aussi; cet innocent qui vient de naître et qui est à vous, comme il est à nous. Quand nous ne serons plus ici, dans ce pays, pour veiller sur lui, pour donner une direction morale, saine et bonne à sa petite vie, qui donc s'en occupera? Et ne serait-ce pas une tâche digne de vous que d'aider mon frère à en faire un



M. CLAUDE DERY,
de Granby.

NOTRE COLLABORATEUR

CLAUDE DERY,

titulaire de la rubrique du "Samedi":
Aux quatre coins du Québec

DEPUIS quelque temps, LE SAMEDI publie une chronique bimensuelle sur les actualités en province. Une foule de faits sont ainsi relevés de tous les coins du Québec et mettent en lumière les travaux municipaux comme les gestes dignes de mention des citoyens qui écrivent au jour le jour la petite histoire, celle qui nous tient le plus à cœur.

On dit que le 13 est chiffre malchanceux. Heureusement pour Claude Dery, le glaneur de ces nouvelles en province, le 13 septembre le vit naître et par la suite le 13 vint souvent marquer pour lui des événements marquants qui n'ont rien de la superstition. Aujourd'hui il travaille comme rédacteur en chef à l'hebdomadaire la *Revue de Granby* à 13, rue Centre et au poste CHEF, comme nouvelliste, au même fatidique numéro. Il débuta même à la *Revue de Granby* un 13 février.

Et fait assez original, depuis 13 ans, ses écrits sont publiés dans plusieurs revues, journaux ou périodiques. Il débuta par des nouvelles et récits au *20e Siècle* d'Ottawa puis il publia trois longues nouvelles à l'*Action Catholique* de Québec. Par la suite il fit ses premières armes dans le journalisme à *La Voix de l'Est*, le quotidien de Granby, où il publia aussi plusieurs courts romans. Après quelques mois de collaboration à la *Gazette des Chevaliers*, la *Terre de Chez-Nous* reproduisit son premier long roman: « Mon foyer rural ». La *Voix Nationale*, le *Bulletin des Agriculteurs* et *Aimons-nous* ont aussi publié quelques récits canadiens. Depuis huit ans, Claude Dery dirige la rédaction de la *Revue de Granby* et, dans ses loisirs, se permet de collaborer régulièrement à diverses publications, dont LE SAMEDI.

Non, il n'a pas encore osé affronter un éditeur. Il n'a donc signé aucun volume. Dans le domaine radiophonique, il a réussi un sketch qui fut donné sur les ondes à Rouyn, Saint-Boniface et Val d'Or. Il doit ses premières expériences dans ce domaine au poste CHEF de Granby.

Notre collaborateur n'a aucune prétention. Il est toutefois très reconnaissant à l'endroit des directeurs des divers périodiques ou postes de radio ci-haut mentionnés pour l'amabilité qu'ils lui ont témoignée en acceptant ses écrits. Aussi espère-t-il toujours alimenter LE SAMEDI d'une chronique vivante et intéressante pour les centaines de milliers d'amis de cette publication de haute renommée. Et qui sait, peut-être les lecteurs de notre revue auront-ils l'occasion de lire quelques récits de ce jeune Canadien, ou encore des reportages et des enquêtes documentaires...

homme de coeur, comme vous, comme lui comme mon père?...

Jacques, qui avait tressailli aux paroles de la jeune fille, se raidit. La terrible ride de son front se creusa :

— Vous êtes bonne et généreuse, dit-il, et si quelqu'un pouvait entamer mes résolutions, ce serait vous à coup sûr. Mais croyez-moi, n'insistez pas... Je vous l'ai déjà dit, vous ne pouvez pas savoir... Demandez à Bordeaux, ici, partout où j'ai vécu ce qu'est Jacques de Rhodes, on vous répondra : Un honnête homme qui pousse l'accomplissement de ses devoirs jusqu'à l'absurde. Eh bien ! ma conscience très délicate me dit que je suis libre vis-à-vis de la femme de votre frère... Elle me permet de lui être indifférent... Bien plus, ajouta-t-il, les sourcils froncés elle m'absout de la haïr, elle, et tout ce qui la touche.

Henriette l'écoutait plus blanche qu'une cire. L'idée que Jacques de Rhodes pouvait faire ou concevoir quelque chose de blâmable ne lui venait pas. Mais alors Dieu du ciel !... qu'y avait-il donc ?...

Et cette Diane au coeur de bronze, aux yeux d'enfer, de quoi jadis avait-elle été capable ?

Dans ce moment-là, Souriquette, elle aussi, avait au milieu de son front la même ride profonde que Jacques de Rhodes, dans ses yeux couleur de ciel passait le même éclair, semblable au reflet de l'acier bleu !

— Ne jugez pas, poursuivit le comte. L'avenir nous réserve peut-être encore à tous des surprises...

— Vous juger ? répondit la jeune fille, est-ce que je le pourrais ? Je sais par tout ce qu'on m'a dit de vous que vous êtes grand, honnête et généreux par-dessus tout. Ce que vous faites, quelque étrange que cela me paraisse, doit être bien fait. Gardez vos secrets, monsieur le comte. Et croyez, malgré cela, que mon frère et moi nous vous estimons au-dessus de tout.

Lentement, pendant cette conversation, Mlle Vallauris s'était dirigée vers Argelles. Jacques, naturellement, l'avait accompagnée.

Les premières futaies du parc apparaissaient à quelque distance ; il fallait se séparer.

— Vous m'estimez, répéta lentement le comte avec une voix et une expression de physionomie d'une douceur pénétrante extraordinaire. Mais j'ai toujours été ambitieux, on a dû vous le raconter aussi. Si je vous dis que votre estime ne me suffit pas m'en voudriez-vous ?

Une grande émotion saisit Souriquette. Elle hocha sa tête blonde.

— Oh ! non, dit-elle, je ne vous en voudrais pas. Et le jour où vous y consentirez, je vous aimerai moi-même, autant que Maurice vous aime.

— Alors vous reviendrez au cimetière ?

— Pourquoi donc n'y reviendrais-je pas ?

— Et vous me permettez de vous accompagner comme ce soir ?

— Avec bonheur.

— Autre ambition...

Il hésita.

— Voyons laquelle, monsieur le comte ?... demanda-t-elle avec une grâce adorable. On dirait que vous n'osez pas...

— C'est vrai, fit-il, très pâle. Eh bien ! je voudrais vous embrasser comme j'embrassais ma fille...

Souriquette tendait déjà son front.

Il la pressa dans ses bras, appuyant ses lèvres sur les cheveux de la jeune fille, sans accentuer son baiser, les yeux fermés, sans un mouvement, mais avec un bonheur, un recueillement, une sensation profonde, absolue et unique.

N'était-ce pas, en effet, sa Marguerite ressuscitée qu'il retrouvait là ?...

Ils s'arrachèrent l'un à l'autre avec des regrets semblables.

Jusqu'au détour du sentier, Souriquette se retourna, lui envoyant des baisers du bout de ses doigts fuselés.

Quand il ne la vit plus, Jacques s'éloigna, murmurant en extase :

— Ce ne peut pas être la fille de ma fille, c'est matériellement impossible, puisque ses parents naturels et légitimes existent !... Cependant elle a trop de Marguerite dans son enveloppe extérieure, pour que son âme ne soit pas semblable également à celle de ma morte. Ah ! Dieu, qu'elle m'aime un peu, et quoique mon sang ne coule pas dans ses veines, avec cette affection-là, je crois, Dieu me pardonne, que mes douleurs se cicatrissent !

A partir de ce jour, ce furent des courses folles dans la campagne, et des conversations adorables, où ces deux natures, d'âge, de milieux, même de pays si différents, se comprenaient, se rencontraient si admirablement que l'une était le reflet de l'autre.

Mêmes goûts, même sympathies, mêmes ardeurs et mêmes calmes ; mêmes faiblesses et mêmes volontés...

Jacques raconta à la jeune fille les commencements de sa vie, et dans son amour extraordinaire du travail elle

se retrouva avec cette passion de l'industrie paternelle, qui lui tenait tant à coeur depuis quelque temps.

Pour donner une fortune à Blanche, lui, sans besoins, que n'avait-il pas fait ?

Pour le bonheur de Maurice, de son côté, que n'entreprendrait pas Souriquette, que ne réaliserait-elle pas ?

A son tour, elle lui parla longuement de Vallauris, si travailleur et si intelligent, avec sa merveilleuse invention qui de rien l'avait fait monter si haut dans l'industrie parisienne. Puis, elle lui dit ce qu'était Laure, quel coeur était le sien, quelle raison, quelle droiture, quelle hauteur de vues.

— Mon père a créé, dit-elle, ma mère a dirigé et mené... Et de quelle façon !...

— Comme vous l'aimez ! fit remarquer Jacques presque jaloux.

— Autant que vous l'aimerez vous-même lorsque vous la connaîtrez.

— Pas de sitôt... dit le comte, qui pensait, au séjour de Mme Vallauris à Argelles, où il ne voulait pas mettre les pieds. Nous ne sommes pas destinés à nous rencontrer.

— Vous ne connaissiez pas ma mère, vous ? Allons donc, ce n'est pas possible !...

Son regard était si assuré, si con-

fiant, que Jacques, impressionné, n'osa pas le contredire.

Ils allaient ainsi, se confiant tout le passé et le présent. M. de Rhodes n'avait caché que ses soupçons sur la personnalité d'Inès ; Mlle Vallauris avait tout raconté à son vieil ami, excepté son adoption par les Roselin et tout ce qui touchait à cette partie de son existence.

Un jour, elle dit à Jacques :

— Mon père arrive demain, le baptême du fils de Maurice aura lieu la semaine prochaine. Ne voulez-vous pas permettre aux miens de venir vous le demander ?...

Il réfléchit quelques minutes ; les veines de son large front étaient tendues à se rompre. Enfin il se décida à répondre.

— Non, en vérité, ma chère enfant, lui dit-il, je ne le puis pas. Si vos parents venaient chez moi, je voudrais leur rendre cette visite, car pour rien, pour rien au monde, entendez-vous, je ne pourrais consentir à fâcher ceux qui vous tiennent de près. Et d'un autre côté, je ne puis mettre les pieds à Argelles. Si vous saviez dans quelles circonstances terribles j'y suis allé la dernière fois !...

L'austère visage de M. de Rhodes avait une expression de douleur si intense et si extraordinaire que Mlle Vallauris se sentit reprise de cette angoisse bizarre, souvent éprouvée par elle, en présence de tout ce qui touchait au mystère qu'elle pressentait dans la vie de son vieil ami.

— Il y a donc des choses en votre existence que je ne sais pas ? lui dit-elle. Et avez-vous encore plus souffert que je ne l'ai cru ?

— Oui, dit-il, je vous ai, en effet, dissimulé un détail de ma vie... un seul ! car je ne sais quoi me pousse à ne pas avoir de secrets pour vous ; mais aujourd'hui, non je vous en supplie... Je vous supplie également de ne pas insister pour que je revienne à Argelles : c'est véritablement un sacrifice au-dessus de mes forces.

— Comme vous voudrez, répondit Henriette ; malgré mon très vif désir de vous voir veiller sur mon frère et sur son fils, il y a encore une chose qui me tient plus étrangement au coeur.

— Laquelle ?

— L'idée que par moi vous ne souffrirez jamais...

— Chère, chère enfant ! Vous l'aimez donc un peu, votre vieil ami ?

Elle ferma ses longues paupières soyeuses et répondit avec une conviction profonde :

— Beaucoup.

Le lendemain, Vallauris arriva. Sa rencontre avec Diane fut un peu pénible et l'on voyait aisément que, malgré son caractère ouvert et en-dehors, le Provençal n'avait pas encore oublié sa rancune et ses justes griefs contre la marquise. Mais celle-ci avait besoin de lui. Aussi, sans s'arrêter à la froideur de Roselin, déploya-t-elle vis-à-vis de l'industriel toutes les grâces dont elle était capable quand elle le voulait.

Quant à Maurice, Vallauris le pressa, au contraire, dans ses bras avec une tendresse et une joie sans bornes, comme si rien ne s'était passé entre eux.

— Tu as un petit, à ton tour mon fillet, lui dit-il très ému ; tu verras par toi-même ce que c'est que d'être père...

— Je n'ai pas attendu ça pour t'apprécier et t'aimer par-dessus tout, papa, répondit Maurice convaincu.

— Par-dessus tout !... C'est une autre histoire. Mais en vieillissant, tu senti-

LES VINGT-CINQ (25) GAGNANTS DES MOTS CROISÉS

"Le Samedi" du 5 février 1955

M. Bernard Lalonde, B.P. 188, Rigaud, P.Q.

Mlle Marie-Jeanne Desrochers, 535, rue Viger, Montréal, P.Q.

M. Claude Babin, 237—4e Avenue, Port Alfred, P.Q.

Mlle Estelle Thibodeau, 5900, rue St-André, Montréal, P.Q.

M. Robert Villeneuve, 2632—1ère Avenue, Limoilou, Québec, 3. P.Q.

M. Roger Vézina, 35, Boul. Ste-Anne, Giffard, Québec, P.Q.

M. Edmond Lavoie, 8320, rue St-Laurent, Montréal, P.Q.

Mlle Gisèle Lesage, 578, rue Bonaventure, Trois-Rivières, P.Q.

Mme Maurice Leduc, 1080, rue St-Louis, Lachine, P.Q.

Mme Claire Belhumeur, 80-A, rue Grégoire, St-Jean, P.Q.

Mme Gérard Mercier, 267, rue St-Joseph, Lauzon, Co. Lévis, P.Q.

Mlle Annette Rheault, 17, rue Arthur, Victoriaville, P.Q.

Mme C. E. Gagnon, 48, rue St-Albert, Jonquière, P.Q.

Mme Léopold Cloutier, Ste-Jeanne d'Arc, Co. Roberval, P.Q.

Mlle Pauline L'Heureux, Lac à la Tortue, Co. Lavolette, P.Q.

Mme Gabriel Tremblay, 19, Howe, Marathon, Ont.

Mlle Hélène Choinière, 173, rue Principale, Granby, P.Q.

Joseph Laforest, Ste-Anne de la Pocatière, Co. Kamouraska, P.Q.

Mme Jules Pouliot, 61, rue Mercier, Rouyn, P.Q.

Mlle Reine Doyon, 5536 Boul. Pie IX—Apt. 3, Montréal, 36, P.Q.

Mlle Ruth Hersberger, 522, Mellon Street, Arvida, P.Q.

M. Maurice Morin, 27, Dufferin Avenue, Danville, Co. Richmond, P.Q.

Mme Rosario Clavet, 60, rue St-Joseph, Rimouski, P.Q.

Mme Wellie Rousson, C.P. 1184, 501, rue Montcalm, Malartic, P.Q.

Mlle Suzanne Blanchard, 10,165, rue St-Hubert, Montréal, P.Q.

Solution du problème No 1206

M	A	T	I	E	R	E	S	T	E	N	T	E	C	A	P	I	T	A	L
U	N	E	S	A	G	E	S	A	E	I	N	S	M	A	G	A	S	I	N
G	E	P	T	E	N	O	R	E	S	T	E	S	I	O	R	E			
L	H	O	P	E	M	I	S	H	O	E	M	E	T	A	G	E			
J	A	R	A	M	I	P	S	U	S	R	E	P	O	S	I	T	A		
C	E	L	E	R	E	M	I	E	R	C	N	A	N	A	N	E	R	G	
E	R	O	N	F	R	E	R	E	C	O	S	V	I	N	A	S	D	H	
R	I	T	R	E	G	N	E	P	O	N	E	T	E	T	I	E	R		
M	E	F	A	L	O	T	P	O	N	T	S	V	E	N	S	P	H		
E	N	O	L	E	T	H	U	S	E	N	O	L	S	A	L	E			
P	I	L	C	H	E	E	I	T	V	O	T	A	C	R	A	N			
P	O	U	R	C	O	N	S	I	S	T	O	R	E	T	E	T	I		
E	L	E	T	I	L	E	T	D	U	E	F	A	L	O	N				
I	L	E	A	D	I	O	B	A	I	E	D	A	R	E	S	R			
N	E	F	A	E	O	F	O	N	T	E	M	H	E	R	A	N	E		
T	L	A	R	M	E	P	O	U	C	E	F	U	T	U	R	B	E	N	
U	S	S	E	M	L	I	L	E	S	A	L	E	M	V	E	N	T		
R	O	C	E	L	U	D	E	E	L	E	N	T	S	P	E	R	T	E	
L	U	A	C	E	L	I	T	E	V	O	L	T	I	P	A	I	N	S	
U	L	E	M	E	L	O	G	E	V	L	O	S	U	N	E				
R	A	N	I	N	E	L	A	P	S	E	T	E	M	U	L	E			
E	G	R	A	T	O	N	E	L	I	E	R	E	D	I	L	E			
R	E	S	S	E	N	T	I	E	S	S	E	R	E	P	A	C	H	E	R

Voyez, en page 23, le problème de mots croisés de cette semaine (No 1209)

RIEN DE SÉRIEUX

Les Australiens sont d'ordinaire peu bavards. Ils ont même la réputation justifiée d'être dans leurs conversations aussi laconiques que nous le sommes dans nos correspondances postales à nombre de mots limité. Ceci dit pour faire savourer la petite histoire que voici.

Deux bûcherons australiens travaillaient dans la profonde forêt. Ils sont seuls depuis plusieurs mois. Toutefois, ils n'éprouvent aucunement le besoin de se parler.

Ils travaillent toute la journée, l'un à côté de l'autre, et, le soir, ils rentrent silencieusement se coucher dans leurs petites cabanes.

Un matin qu'ils sont à leur occupation, voici que, chose vraiment extraordinaire, ils entendent derrière les fourrés vibrer comme une petite clochette.

— Entendez-vous la vache, John ?... dit Harry en levant la tête.

Mais John, qui se reposait un instant, se remet à frapper à grands coups contre un arbre, sans répondre, comme s'il n'avait rien entendu.

Le lendemain, au milieu de leur travail, John relève subitement la tête et, s'adressant à son compagnon :

— Qui vous a dit que ce n'était pas un serpent à sonnettes ?

Harry à son tour reste muet et continue à manier sa hache.

Le lendemain, en sortant de sa cabane, John aperçoit Harry, son baluchon et ses outils sur l'épaule :

— Quoi ! vous partez, Harry ? Pourquoi ?

— Parce que je n'aime pas la chicane, moi.

Un monsieur reçut un jour une note pour une série d'appels téléphoniques. Il la retourna en déclarant :

— Je refuse de payer.

Vint un inspecteur qui essaya de le persuader.

— Je ne veux pas payer !... insista le monsieur.

— Mais enfin... Avez-vous une raison valable à donner pour cet incompréhensible refus ?

— Je crois que oui... Je n'ai pas de téléphone !...

— Soldat Pipe ! Quelle est la condition essentielle pour être enterré avec les honneurs militaires ?...

— D'abord, m'n'adjutant, faut être mort !...

— Tu dis que je te dois 50 cents. Je ne me rappelle pas. Quand m'as-tu prêté cette somme ?

— Un jour que tu étais ivre.

— Ah, oui, je me souviens. Mais je te les ai rendus...

— Quand ?

— Un jour que tu étais ivre aussi...

L'officier du Gouvernement. — Quelles sont les statistiques sur les morts naturelles dans votre ville ?

Le président du Bureau de Santé. — Splendide, monsieur, splendide. Il y a eu tellement d'accidents d'autos tous ces derniers temps qu'il n'y a pas eu une seule mort naturelle à enregistrer.

ras tout de même que rien n'est plus sûr et solide comme le père et la mère.

Il s'attendrissait. Henriette changea de conversation.

— Félicite Maurice, papa, dit-elle, il travaille bien et d'une façon intelligente. Ton domaine n'est pas en mauvaises mains : il est bien administré et supérieurement travaillé.

Diane, en entendant ces mots : « Ton domaine », réprima une laide grimace, tandis qu'au contraire Vallauris, heureux, s'épanouissait.

Eh ! oui, c'était vrai : Argelles était à lui, grâce à l'intelligente combinaison de sa fille ; et c'était lui qui donnait l'hospitalité à cette orgueilleuse marquise, qui l'eût certainement reçu du haut de sa grandeur, au lieu d'être à peine toléré par elle si le contraire se fût produit.

Son travail faisait qu'il était le maître là, comme à la maison de la rue Denfert.

Il trouva que c'était bien ainsi et jeta à sa fille un regard de reconnaissance qu'elle comprit.

— Laurette, dit-il alors en s'adres-

sant à sa femme, je t'annonce une visite qui te fera plaisir.

Diane rougit de dépit. Décidément, les Vallauris se considéraient entièrement comme chez eux, et cela avec une aisance calme dont elle ne les eût jamais crus capables.

— Quelle visite ? demanda Laure transformée en berceuse éternelle de son petit-fils.

— C'est toute une histoire.

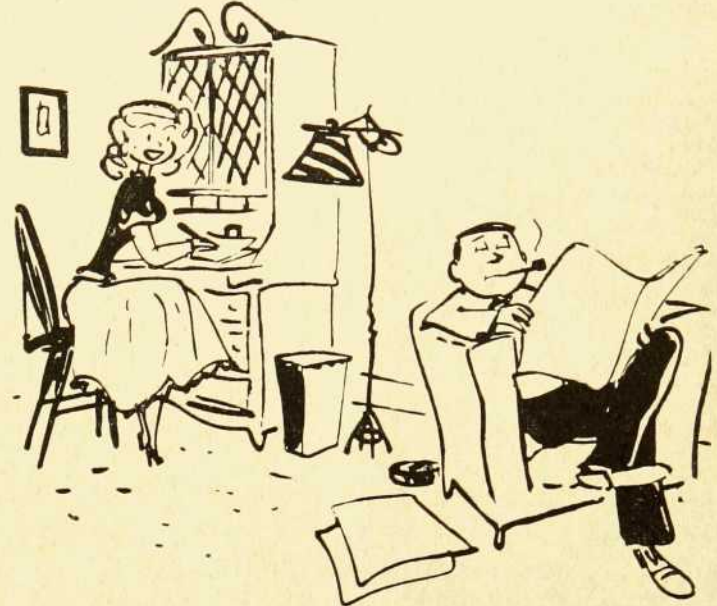
— Voyons l'histoire.

— Marcel Barrère, notre ami d'Amérique, arrive aujourd'hui même à Paris. Comme je ne voulais ni retarder mon voyage ici, ni cependant rester sans savoir ce qu'il a fait avec nos marchandises, je lui ai laissé un mot pour qu'il vienne me retrouver à Argelles. Il assistera au baptême ; c'est un ami. De plus, Souriquette et toi, apprendrez de sa bouche des choses de notre association que vous devez savoir.

— Tout ce que tu fais est bien fait, répondit Mme Vallauris.

(A suivre dans le prochain numéro)

LA VIE COURANTE...



REAMER
KELLER

— Qu'est-ce que tu penses de cela ? Mes chiffres et ceux de la banque concordent pour une fois...

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

(Pour 12 mois)

	Canada	Etats-Unis
☐ CES TROIS MAGAZINES	\$5.50	\$8.00

OU A VOTRE CHOIX

☐ LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel) ..	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.00	1.00

IMPORTANT : — Marquez d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Localité..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

ECOLE D'ARTS ET METIERS DU... [Suite de la page 5]

fessionnel qu'après 5 ans d'expérience. Les menuisiers de construction et les électriciens doivent satisfaire aux examens leur permettant d'acquiescer les cartes de compétence indispensables, et ils l'obtiennent facilement grâce à la solide formation reçue.

La supériorité des anciens élèves sur le marché du travail ne fait pas de doute. Les employeurs connaissent maintenant les écoles des Arts et Métiers pour les avoir visités ou par

la qualité de leur personnel, et ils y font souvent appel quand ils embauchent.

Bien sûr, le brevet n'est pas tout. L'élève sortant doit savoir se débrouiller dans la vie et faire valoir ses connaissances. Il est mieux armé, voilà tout.

Nous ne parlerons pas des élèves du cours technique qui, eux, poursuivent leurs études à l'Ecole Technique.

GÉRARD VIOT.

L'ÎLE MYSTÉRIEUSE

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMÉDI" — VINGT-HUITIÈME ÉPISODE



Harbert, un jour, séduit par la pureté du ciel, a l'idée de photographier toute la baie de l'Union, qui fait face au plateau de Grande-Vue. L'horizon est admirablement dessiné. Harbert procède, comme à l'habitude, et, le cliché obtenu, il va le développer. — Revenu en pleine lumière, il aperçoit sur son cliché un petit point. Le jeune garçon essaye de le faire disparaître par un lavage, mais il ne peut y parvenir. Il a la curiosité d'examiner ce défaut avec une forte lentille

qu'il dévisse de l'une de ses lunettes. — A peine a-t-il regardé qu'il pousse un cri, et qu'il court à la chambre de Smith. Il tend le cliché et la lentille à l'ingénieur en lui indiquant la petite tache. Smith examine attentivement ce point... — ... puis, saisissant sa longue-vue, il se précipite vers la fenêtre. La longue-vue, après avoir parcouru lentement l'horizon, s'arrête enfin sur le point suspect, et Smith se tourne alors vers ses compagnons, en disant : « Navire ! »



Ainsi, après plus de deux ans de solitude, si l'on excepte la rencontre avec Ayrtou, d'autres hommes apparaissent inopinément en vue de l'île, sur cette mer toujours déserte. On ne peut plus douter. Un navire est là ! — Pendant un assez long temps, les colons demeurent silencieux, livrés à toutes les pensées, à toutes les craintes, et à toutes les espérances que peut faire naître en eux cet événement, le plus important depuis leur arrivée sur l'île. — De temps en temps, Pencroff

reprend la lunette, et se poste à la fenêtre. De là, il examine le bâtiment qui est à une distance de 30 kms. Les colons n'ont encore aucun moyen de signaler leur présence. — Toutefois, il est certain que l'île n'a pu échapper aux vigies du navire. Mais pourquoi ce bâtiment atterrirait-il ? N'est-ce pas un simple hasard qui le pousse sur cette partie du Pacifique. C'est Harbert qui, le premier, trouve une réponse.



Le *Duncan*, on ne l'a pas oublié, est le yacht de Lord Glenarvan, qui a abandonné Ayrtou sur l'île Tabor, et qui doit revenir le chercher un jour. Or l'îlot ne se trouve pas tellement éloigné de l'île Lincoln. — Spillett va à l'appareil télégraphique fabriqué quelques semaines auparavant au moyen de deux piles, et qui met en communication le corral et Granite-House ; il lance aussitôt ce message : « Venez en toute hâte ». — Une heure après, Ayrtou arrive à Granite-

House : on le met au courant. Ayrtou pâlit légèrement, et ses yeux se troublent un instant. « Le *Duncan* », murmure-t-il, « déjà ! » Ce dernier mot s'échappe comme involontairement de ses lèvres. — Douze ans d'abandon sur un îlot désert ne lui paraissent donc pas une expiation suffisante ? Ayrtou prend la lunette et la braque dans la direction indiquée. Pendant quelques instants, il observe l'horizon sans bouger, puis déclare que ce n'est pas le *Duncan* !



Après avoir déclaré que le bâtiment qui s'approche de l'île Lincoln n'est pas le *Duncan*, Ayrtou va s'asseoir dans un coin de la grande salle, et demeure silencieux. Cependant, Smith et ses compagnons se sentent nerveux, et en arrivent à redouter l'arrivée de ce navire inconnu. — Mais bientôt, ils reconnaissent un long-courrier : ce n'est pas un de ces praos malais, dont se servent habituellement les pirates du Pacifique. Sa présence dans les eaux de l'île ne constitue donc pas un danger, au contraire ! — On décide alors d'allumer un feu, car, dit

Smith, on doit faire connaître que l'île est habitée, et ne pas laisser échapper cette chance d'entrer en communication avec les civilisés. Le jour commençant à baisser, les colons s'apprentent à chercher du bois. — Soudain, Ayrtou saisit la longue-vue, et articule d'une voix sourde : « Le pavillon des corsaires ! » En effet, agité par la brise un sinistre pavillon d'étamine noire monte au grand mât du navire, et, à cette vue, les naufragés ont un frisson d'angoisse... (à suivre)



Résumé : Pierre, Jean et Bob eurent la bonne fortune de rencontrer un vieillard, ennemi juré de Pantha. Le vieillard leur montra le magnifique trésor que gardait une panthère.

1. Mais, au moment où nos trois amis allaient se griser du spectacle de tant d'or et de tant de pierreries, la panthère, d'un bond, cassa sa chaîne et se dirigea sur eux. Pris par surprise, Pierre n'eut que le temps de se laisser tomber...

2. Derrière lui, Bob tenta de se protéger avec la crosse de son fusil. Cependant, ne perdant pas son sang-froid, le vieillard saisit la chaîne qui pendait au coup de la bête furieuse et cria un ordre dans sa langue natale.



3. Aussitôt, Nadir, c'est le nom de la panthère, se calma et battit en retraite vers le fond de la grotte tandis que les trois amis se remettaient doucement de leur émotion... "Suivez-moi", leur dit une fois de plus le vieillard.

4. Et laissant la panthère à la garde du trésor, ils s'engagèrent de nouveau dans une étroite caverne. "Je vais vous montrer", dit l'homme, "le repaire secret qu'a Pantha dans les montagnes!"

5. Ils cheminèrent longtemps par un tunnel sinueux qui semblait ne devoir jamais finir. Mais ils aboutirent finalement au bas d'un long escalier au bout duquel on apercevait la lumière du jour.



6. Silencieusement, ils gravirent les marches et c'était si haut qu'ils perdaient leur souffle. Les trois copains se demandaient bien ce qu'ils allaient trouver... Mais ! ce qu'ils trouvèrent dépassa toutes les illuminations de leur imagination : ils débouchèrent en haut d'une montagne d'où l'on voyait la vallée un grand camp militaire !

7. Se cachant derrière une roche, les quatre hommes contemplèrent cet étonnant spectacle : "Il a même des chars d'assaut blindés", remarqua Bob. "Je vais maintenant vous faire descendre dans cette vallée !" proposa le vieillard.

8. Ils attendirent un peu que la nuit se fit complice avant de s'engager sur un étroit sentier... Leur progression était lente...



9. Plus bas, toujours plus bas, ils descendirent, redoublant à chaque pas de précaution. "J'entends des voix" murmura tout à coup Pierre en s'arrêtant. "Je vais aller jeter un coup d'oeil" offrit leur guide, "attendez-moi là !"

10. Laissant les trois hommes blancs là où ils étaient, le vieil ermite reprit sa marche. Voulant voir ce qui se passait en dessous de lui, il se pencha sur une roche : "Les sentinelles de Pantha !" susurra-t-il...

11. Les trois amis qui l'entendirent arrivèrent juste à temps pour constater une effroyable catastrophe : la roche à laquelle s'appuyait le vieillard se détacha !... L'homme suivit...



12. Et le tout tomba sur la tête des guerriers ennemis pour le moins surpris. C'est probablement ce qui sauva le vieillard en amortissant sa chute. Se ruant sur leurs armes, les sauvages se préparèrent cependant à réagir violemment !

13. Les trois copains, restés en haut, purent voir le noble vieillard battu, malmené, ficelé par les hommes de Pantha qui se félicitaient d'une si belle prise... "Ah! c'est toi qui gardes le trésor!" disait l'un, "nous te tenons maintenant et il va bien falloir que tu parles!"... "Pantha va certainement le torturer!" conclut Pierre en entendant parler les sentinelles. "Nous devons tout faire pour lui porter secours!"
(à suivre)

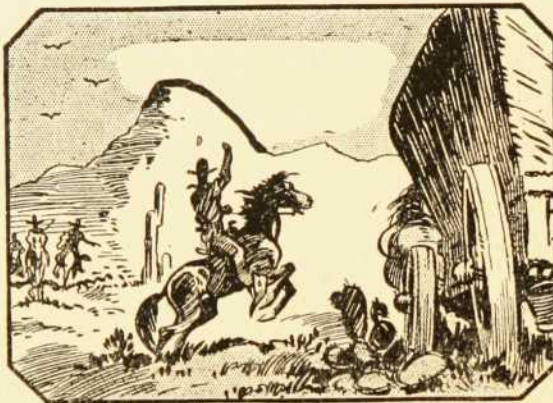
(à suivre)

LES TROIS ACROBATES

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — VINGT-NEUVIÈME ÉPISODE



1. Le chef des rebelles, surnommé le Vautour, attendait de pied ferme le chariot qui approchait au clair de lune. Un sourire traversa son visage cruel lorsqu'il vit que seulement trois individus l'occupaient. "Vas-y avec tes hommes, Mendoza", ordonna-t-il à son lieutenant. "Courez après et tirez-leur dessus. Ils ne sont que trois!"



2. Les rebelles étaient fort braves lorsqu'ils n'avaient que trois ennemis à affronter. Vociférant ils s'élançèrent au galop de leur cachette au pied du *Ravin de Sang*, aussi Ned poussa-t-il un cri d'alarme. "Fais demi-tour, Nippy!" cria-t-il. "Les rebelles foncent sur nous!" Pendant que Ned et Nat ouvraient le feu, Nippy s'exécutait.



3. Les rebelles se dispersèrent afin d'éviter les coups de feu de nos deux amis, et ce répit permit à Nippy de faire tourner ses chevaux et de s'éloigner au galop à travers la prairie. Voyant qu'il avait fait demi-tour, Ned et Nat s'élançèrent à sa suite, tirant en cours de route sur leurs poursuivants. Mais ils avaient peu d'espoir de s'en tirer indemnes.



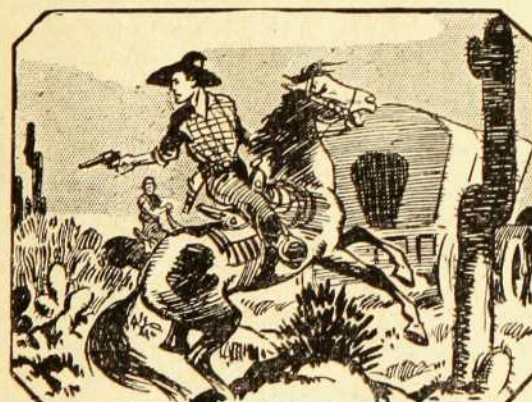
4. Les rebelles continuèrent sans répit la poursuite, car ils étaient résolus à empêcher les approvisionnements de parvenir aux champs de pétrole assiégés. "Ces chiens seront bientôt à court de munitions", cria Mendoza à ses hommes. "Et alors on leur mettra la main dessus". Poussant des exclamations sauvages, les rebelles pressèrent leurs montures en avant.



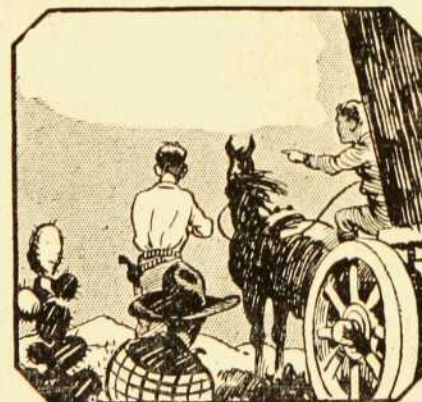
5. Dans le chariot, Nippy se rendit compte de ce qui se passait. Attachant les guides, il se rendit à l'arrière du chariot et poussa des barils de pommes dans le chemin des rebelles.



6. Les lourds barils roulèrent en plein sous les sabots des premiers coursiers qui trébuchèrent et tombèrent. Ceux derrière, incapables de s'arrêter, s'abattirent sur les chevaux et les cavaliers étendus, ajoutant ainsi à la confusion générale. En un court laps de temps la poursuite fut interrompue.



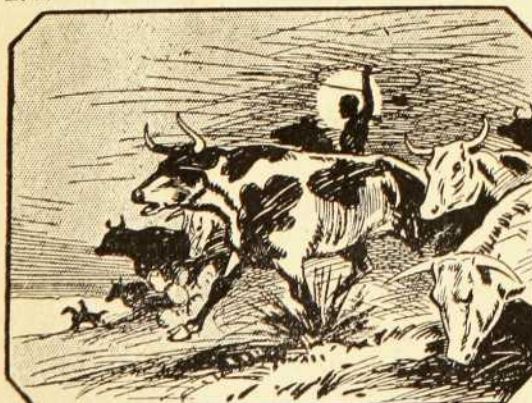
7. "Tu es un garçon ingénieux, Nippy!" s'écria Ned. "Ça met un frein à leur assaut". Il constata que les rebelles avaient cessé toute poursuite, et, après que le chariot eut parcouru une certaine distance, il ordonna une halte. "Il nous faut trouver un moyen pour les vaincre", dit-il.



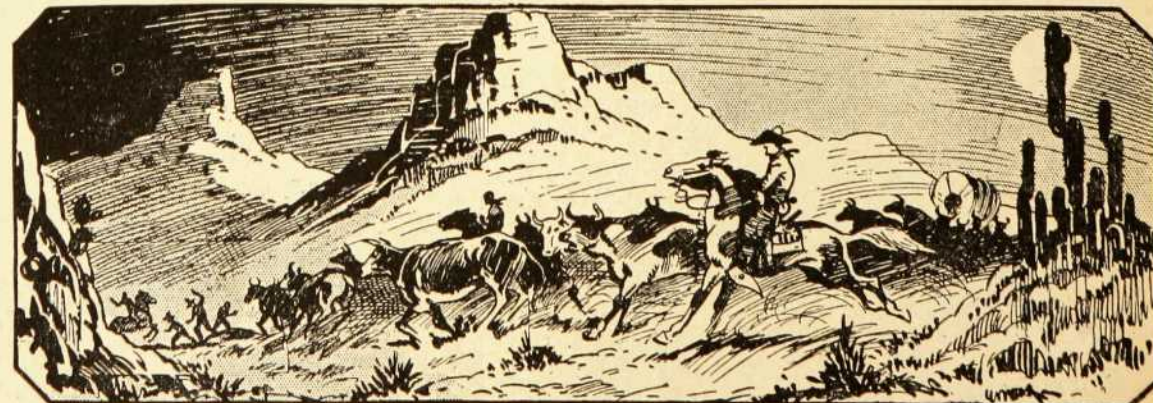
8. Sortant de l'obscurité un meuglement de bestiaux parvint à nos héros, et un instant plus tard ils arrivèrent en vue d'un troupeau immense éclairé par la pleine lune. "Sapristi! Ça me donne une idée", s'écria Nippy.



9. Rapidement il donna les grandes lignes de son plan aux autres. "On va entourer le troupeau", dit-il, "et les conduire devant nous. Rendu à l'étroit défilé du *Ravin de Sang* le troupeau va balayer les rebelles, nous laissant libres d'aller sans être molestés". Ned et Nat approuvèrent la stratégie, et chevauchèrent en avant, criant à pleins poumons pour jeter la panique parmi le troupeau.



10. Des beuglements effrayés furent poussés par les bestiaux, alarmés par les cris de mort de nos cavaliers qui avaient fait tout à coup leur apparition. Puis ils se mirent à courir, guidés dans la direction convenue par Ned et Nat, qui continuaient à crier le plus fort que leurs poumons leur permettaient.



11. Bientôt tout le troupeau fut en mouvement, et la prairie trembla sous le martèlement de leurs sabots. Ils se ruèrent vers le *Ravin de Sang*, et d'horribles cris d'angoisse des rebelles coincés entre les flancs escarpés de la vallée. Quelques-uns tentèrent bien d'arrêter le troupeau en tirant des coups de feu, mais ils ne réussirent qu'à intensifier leur épouvante. Pelotonnés, poussant et bousculant, ils avancèrent irrésistiblement, forçant les rebelles à détalier devant eux. Et derrière venait le chariot, Nippy aux guides, suivant le troupeau.

(à suivre dans le prochain numéro)

LE SURVENANT [Suite de la page 7]

Survenant — Pas moi, mais la petite maîtresse d'école peut-être... après la classe.

Petite Ange — J'là connais pas. Puis mon père consentirait pas à voir personne du Chenail du Moine mettre le pied dans la maison paternelle.

Survenant — Pourtant il me laisse entrer.

Petite Ange — Vous, vous me soignez. C'est pas pareil.

Survenant (Il se lève) — Il y a trois mots que tu dois te répéter, chaque jour, Petite Ange.

Petite Ange — Partez pas, Survenant.

Survenant — Apprends-les par coeur : courage, espoir, guérison.

Petite Ange — Courage, espoir, guérison. Restez !

Survenant — Il est temps que tu te reposes.

Petite Ange — Mais vous reviendrez, Survenant ?

Survenant — Oui, t'apporter des remèdes qui calmeront ta fièvre. Après, il faudra quitter ton lit et marcher tous les jours.

Petite Ange — Pas rien que m'apporter des remèdes, Survenant. Me parler comme à la soirée.

Survenant — Courage... Petite Ange...

Petite Ange — Espoir... guérison...

SCENE IV

Beau Blanc, le Survenant.

Beau Blanc — De quoi c'est qu'elle a au juste, Tite Soeur ?

Survenant — La fièvre des marais.

Beau Blanc — Elle se meurt pas de consommation ?

Survenant — Non. Premièrement elle ne se meurt pas du tout. Et deuxièmement, ce n'est pas elle qui me faisait demander !

Beau Blanc — C'était elle, certain, Survenant. Elle devait ben être dans l'délire. Parce qu'elle s'écarte souvent, ma p'tite soeur. Tu sais ben, Survenant, que...

Survenant — Ah ! nê-veur-magne ! Ce qui importe le plus, c'est de lui procurer une nourriture soutenante. Du sang de boeuf par exemple. Ça coûte pas cher. N'importe quel boucher à Sorel t'en donnerait même, si tu lui expliquais que c'est pour une malade.

Beau Blanc — J'vas tâcher d'y aller, à mon prochain voyage.

Survenant — Fais pas rien que tâcher d'y aller, Beau Blanc, vas-y. Puis je n'ai pas besoin de te dire de lui accorder toutes les douceurs possibles.

Beau Blanc — Des douceurs, on ne connaît pas ça.

Survenant — Ménage un peu tes paroles avec elle. Vas-y plus tranquillement quand tu lui parles.

Beau Blanc — Elle me comprendra pas, elle me r'connaitra pas si j'y parle doucement. Attends, Survenant.

Survenant — Qu'est-ce que tu me donnes là ? Qu'est-ce que tu me mets dans la main ? De l'argent !

Beau Blanc — Pour te payer de ton trouble.

Survenant — Je n'en veux pas. Pen-ses-tu, Beau Blanc, que je soigne pour de l'argent. Je soigne pour rendre service à ta petite soeur. Pas pour d'autre motif.

Beau Blanc — T'en veux pas, certain ?

Survenant — Garde ton argent. Tu n'en as déjà pas trop. Mais prends bien soin de Petite Ange. Je te la recommande. Si t'as un peu de coeur...

SCENE V

Beau Blanc, Pierre-Côme

Beau Blanc redouble de vitesse en passant devant la maison du Maire.

Beau Blanc — Hou donc ! Hou donc ! Pierre-Côme — Arrête, Beau-Blanc, que j'te parle !

Beau Blanc (Il diminue l'allure de son cheval puis arrête) — Je vous voyais pas, monsieur Provençal.

Pierre-Côme — J'suis pourtant ben visible sur la route. Tu files tout dret-te de même sans arrêter ?

Beau Blanc — Suis ben pressé. Pressé, pressé.

Pierre-Côme — Tu prends même pas le temps de venir me donner des nouvelles ?

Beau Blanc — Des nouvelles ? J'ai pas de nouvelles.

Pierre-Côme — Non ? A propos du Survenant. J'ai pourtant appris à travers les branches qu'il est retourné à la maison paternelle.

Beau Blanc — Ah ! oui, le Survenant. Il est venu voir Tite Soeur en effet...

Pierre-Côme — Puis, il l'a-t'y soignée comme il devait ?

Beau Blanc — Il l'a toujours soignée un p'tit brin.

Pierre-Côme — Commence pas à niveloter avec moi, Beau Blanc. Tu sais que ça fera pas.

Beau Blanc — J'ai pas resté au ras lui tout le temps, moi. Il a pris le poignet à ma Tite Soeur. Il y a cogné sur l'estomac avec ses doigts.

Pierre-Côme — C'est assez pour dire qu'il l'a soignée. Mais... l'argent ? (In-quiet) Il l'a pris toujours ben ?

Beau Blanc — Il... l'a pris... dans ses mains, beau dommage ! J'peux filer mon chemin à c't'heure ?

Pierre-Côme — Continue. Mais aie pas l'malheur d'aller crier partout ce que j't'ai demandé de faire, puis ce que j't'ai remis en argent. J'ai pas envie que tout l'Chenail du Moine l'apprenne avant l'temps.

Beau Blanc — Pas de danger. Avec moi, un secret... c'est juré, craché, monsieur le maire.

SCENE VI

Pierre-Côme, Jacob Salvail.

Pierre-Côme — J'crés presque, Jacob, que j'ai trouvé le moyen de faire partir le Survenant pour tout d'bon.

Jacob — Une qui sera fière d'apprendre ça, c'est la Mienne. Elle peut pas souffrir le grand-dieu-des-routes.

Pierre-Côme — Elle est pas la seule.

Jacob — Y en a d'autres par contre qui trouvent qu'il est ben endurable. (Rire)

Pierre-Côme — A commencer par ta fille, Bedette.

Jacob — Pas plusse Bedette que les autres.

Pierre-Côme — En tant que Maire, c'est mon devoir de protéger la paroisse. Ben j'la laisserai pas maganner par un étranger.

Jacob — J'en reviens pas que le Survenant soye tombé dans le piège que tu lui as tendu, Gros Gras !

Pierre-Côme — J'ai jamais tendu de piège à personne.

Jacob — C'est une manière de parler, Gros Gras. Tu dis tout le temps : « J'lui ai tendu un piège. Il a mis l'pied sur la palette. Puis il est tombé dans l'trébuchet, comme un p'tit oiseau jaune ». Mais Didace va être choqué pour vrai de voir son Survenant aussi mal pris.

Pierre-Côme — Il a voulu le garder malgré moi. Qu'il en subisse les conséquences ! Dès les commencements je l'ai ben averti. A c't'heure qu'il se débâte comme il l'entend !

Jacob — Mais qui c'est qui t'dit, Pierre-Côme, que Didace payera pas l'amende pour le Survenant ?

Pierre-Côme — S'il s'agissait d'une p'tite amende ordinaire, j'dis pas. Mais quand on parle d'une amende dans les cinquante, cent piasses, ôte-toi d'là, Didace y repenserait à deux fois.

Jacob — D'après ce que j'peux voir, il va y avoir du brasse-camarade au Chenail du Moine c't'hiver. J'ai ben hâte de voir si le Survenant va réussir à s'déprendre.

Pierre-Côme — Puis moi donc ?

La semaine prochaine :
DOUZIEME EPISODE

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Le temple d'Angkor Vat, le plus fameux des temples indochinois, était jadis entouré de plus de 900 temples et édifices publics d'une grande richesse, et appartenant à la capitale d'Angkor Thom, ce qui veut dire la grande ville. Quant au mot Vat, il vient du siamois et signifie temple.

Le personnel de la Maison Blanche, demeure du président des Etats-Unis, comprend 72 employés : électriciens, menuisiers, cuisiniers, bonnes, jardiniers. Leurs salaires sont payés par le Gouvernement. Les frais annuels d'entretien se montent à \$367,800 dont près de \$39,000 pour les comptes d'électricité.

A l'Exposition Internationale de Fleurs, tenue à Valenciennes, en France, la rose la plus admirée, parmi 10,000, a été la « rose bleue » de Francis Meil-land qui l'a baptisée *Prélude*. Cette fleur est en réalité d'une très belle nuance lavande, mais après sept ans d'expériences, son créateur espère qu'elle n'est que le *Prélude* à la véritable « rose bleue ».

C'est en Macédoine que l'on trouve le Mont Athos, ou Mont Sacré qui comprend le port et la ville monacale de Daphné. Cette enceinte sacrée entoure 21 monastères : 18 grecs, 1 serbe, 1 bulgare, 1 russe. Jamais une femme n'a été admise dans l'un ou l'autre de ces monastères.

Chicago est l'une des villes les plus orgueilleuses du monde. Elle règne sur les Grandes Plaines et sur les Grands Lacs. Elle est le plus grand marché de céréales du monde. Elle fabrique la majeure partie de la gomme à mâcher. Elle met quotidiennement dans du fer-blanc plusieurs milliers de boeufs et de porcs qui lui arrivent de tous les points cardinaux. Elle possède dans ses banlieues industrielles d'East Chicago et de Gary, quelques-uns des hauts fourneaux et quelques-unes des aciéries les plus grandioses des Etats-Unis.

Les Chinois de San-Francisco se gouvernent eux-mêmes. Six corporations qui représentent les six grandes régions de la Chine forment leur cadre social, politique et professionnel. Chacune d'elles fournit, par roulement de deux mois, un président, qui est en fait le maire de Chinatown. L'anglais est pour eux tout au plus la langue par laquelle ils entrent en contact avec leur clientèle. Ils ont six journaux en chinois et un standard téléphonique manuel dans lequel les standardistes connaissent par coeur le nom de tous leurs abonnés. Entre les Chinois de Chinatown, s'appeler par un numéro constituerait sans doute une brèche à la courtoisie.

La ville de San-Juan a pour patron saint Jean-Baptiste et l'on célèbre sa fête du 23 juin au 4 juillet. La légende veut que saint Jean-Baptiste visite cette ville à minuit le 23 juin et que ceux qui sont dans l'eau à ce moment-là auront de la chance durant toute l'année. Comme cette fête a lieu à la belle saison des milliers et des milliers de citoyens encombrant les grèves ce soir-là.

Parmi les manifestations du chiffre fatidique qu'est le nombre « sept », on parle, dans les légendes espagnoles, de l'île aux sept villes où sept évêques, fuyant les Maures, fondèrent sept villes toutes aussi belles les unes que les autres ; des sept dieux de la chance du folklore japonais ; des sept collines de Rome ; des sept vertus et des sept mers du globe, sans oublier les sept paroles que le Christ a prononcées sur la croix.

L'Académie Royale d'Art Dramatique fut fondée à Londres, en 1904, par Sir Herbert Beerbohm Tree et a retenu l'attention des plus grandes personnalités du théâtre anglais. Sir Arthur Pinero et Sir James Barrie en furent les directeurs ; George Bernard Shaw contribua \$20,000 à l'érection de l'édifice de la rue Gower. Les étudiants de cette académie se recrutent dans toutes les parties du monde, aux Etats-Unis, comme au Liban ou en Islande.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637-4

GEORGES POIRIER

Président

JEAN CHAUVIN

Directeur

GEORGES POIRIER, fils

Vice-président

CHARLES SAURIOL

Chef de la publicité

ODILON RIENDEAU Chef du tirage

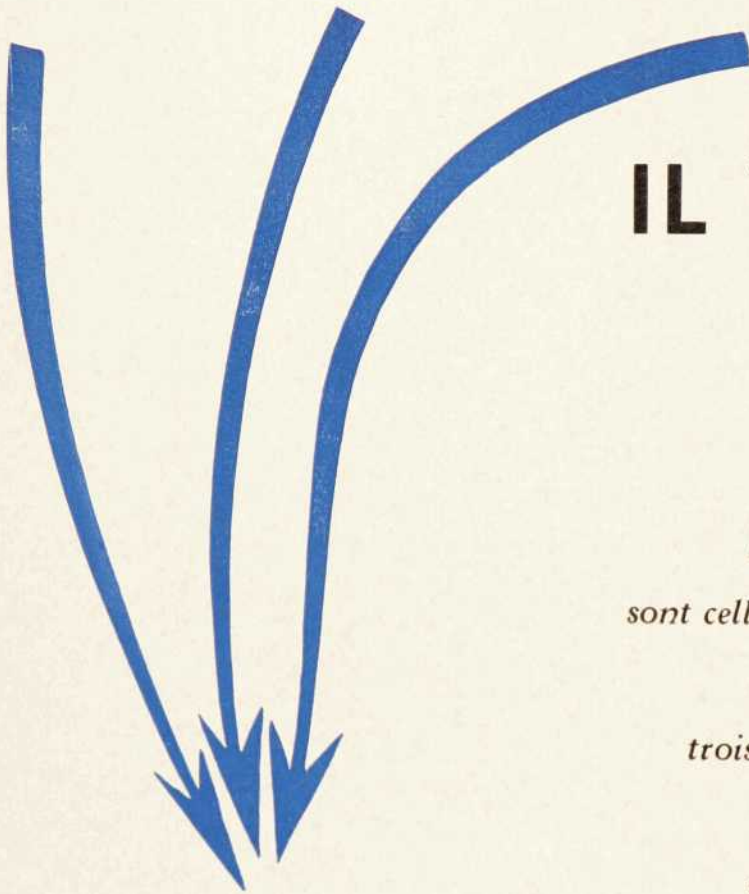
ABONNEMENTS : LE SAMEDI

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$3.50	1 an	\$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

AU NUMERO : 10 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



IL Y A DES HEURES POUR TOUT

*Et les plus reposantes, comme les plus fructueuses,
sont celles qu'on consacre à la lecture. Ses lectures,*

*toutefois, il faut savoir les choisir ! Avec les
trois plus anciens magazines canadiens-français,*

*Le Samedi, La Revue Populaire et Le Film,
vous n'aurez pas besoin de chercher ailleurs.*

*Vous y trouverez tout ce qu'il faut pour vous instruire
et vous divertir en même temps.*

LE SAMEDI

intéresse toute la famille. Vous y trouverez des portraits de vedettes, de l'actualité mondiale, du sport, des articles illustrés. Il vous distraira par ses nouvelles et ses romans illustrés.

LA REVUE POPULAIRE

le magazine de la femme chic. Riche en chroniques de mode, il vous tiendra au courant des toutes dernières nouveautés de la haute couture et facilitera par ses nombreux conseils la tenue de votre maison. Vous vous délecterez de son roman d'amour complet.

LE FILM

Vous y lirez des articles sur vos vedettes préférées... Vous pénétrerez dans les secrets des grands studios... Vous apprécierez un roman complet... Vous y trouverez des mots croisés.

Remplissez votre coupon d'abonnement à l'intérieur

POIRIER BESSETTE & CIE LTEE
975 - 985, RUE DE BULLION, MONTREAL, P. Q.

